8420

Manuels
épistolaires

07b
SMRS

Em

NOUVEAU

MANUEL

EPISTOLAIRE

RENFERMANT,

PAR ORDRE ALPHABETIQUE,

DES MODELES DE LETTRES SUR LES DIFFERENS SUJETS QUI SE PRESENTENT DANS LA VIE,

AVEC QUELQUES AVIS

SUR LE CEREMONIAL QU'ON DOIT Y OBSERVER.

NOUVELLE EDITION,

AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE DE LETTRES QUI N'AVOIENT PAS ENCORE VU LE JOUR.

TOME SECOND.

A LEIPZIG,
CHEZ E. B. SCHWICKERT,
1793.

MANUEL
EPISTOLAIRE.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/nouveaumanuelp02chau

NOUVEAU

MANUEL EPISTOLAIRE,

OU

MODELES DE LETTRES SUR DIFFERENS SUJETS.

LETTRES DE FELICITATION.

I. LETTRE

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

Sur ses premiéres Victoires.

Décembre 1688.

Monseigneur,

Personne n'a été plus touché que moi des succès dont Dieu a couronné vos premiéres armes. La paix depuis long-tems étoit à charge à votre courage; vous reteniez à regret des vertus qui devoient éclater.

Vous avez commencé, Monseigneur, comme les autres finissent. Votre génie vous a conduit, et votre application vous a tenu lieu d'expérience. Les Places que vous avez forcées paroissoient imprenables, et vos ennemis invincibles: Vous avez fait-voir que rien ne peut vous résister.

Le destin du Roi et le vôtre sont de vaincre. Mais vous ne vous êtes pas fait moins d'honneur par votre bonté, votre modestie, votre vigilance, que par votre

intrépidité et votre courage. Nous sommes forcés, Monseigneur, d'estimer autant vos vertus que vos victoires. Vous avez pris des villes, et vous avez gagné des cœurs.

Ayant eu le bonheur de voir croître dès votre enfance de si grandes qualités, souffrez, Monseigneur, que je m'intéresse plus qu'un autre à la conservation de celui qui les possède.

Je suis avec un profond respect, etc.

N. B. Le fonds de cette Lettre est de *Fléchier*, dont nous avons pris la liberté de couper les phrases, pour les rendre plus conformes au ton d'une Lettre.

II. LETTRE

DE M. LE DUC DE MONTAUSIER, A M. LE DAUPHIN,

Sur la prise de Philisbourg.

Monseigneur,

Je ne vous fais pas de compliment sur la prise de Philisbourg; vous aviez une bonne armée, une excellente artillerie, et *Vauban*. Je ne vous en fais pas non plus sur les preuves que vous avez données de bravoure et d'intrépidité; ce sont des vertus héréditaires dans votre maison. Mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, faisant valoir les services d'autrui, et oubliant les vôtres. C'est sur quoi je vous fais mon compliment.

III. LETTRE

A MONSIEUR LE CARDINAL D'ESTRÉES,

Nommé Abbé de St. Germain-des-Près.

Avril 1706.

Monseigneur,

Votre Eminence a reçu comme une grâce, l'Abbaye que le Roi vient de vous donner comme une récompense. Il n'y a presque point de pays en Europe, où

Elle n'ait fait les honneurs de la France, et rendu des services à la Patrie.

Il est juste que vous commenciez à recueillir et à goûter dans le repos les fruits de tant d'utiles travaux. Vos négociations ont assûré votre gloire, et nous ne faisons plus de vœux que pour votre conservation.

Votre Eminence voit dans sa famille tous les talens et tous les honneurs; il y auroit de quoi en illustrer plusieurs autres. Il ne lui reste plus qu'à jouir, dans une vie saine et tranquille, des bienfaits qu'Elle a reçus, ou qu'on lui prépare.

Je suis, etc. etc.

N. B. Le fonds de cette Lettre est encore de *Fléchier*.

IV. LETTRE,

DE FELICITATION,

Sur une Charge obtenue.

Votre vertu, Monsieur, vient enfin d'obtenir la récompense qui lui étoit due. Je m'en réjouis avec tous vos Amis. La Fortune, en vous élevant, n'a fait que remplir nos desirs et vous donner ce que vous méritez. Vous ferez autant d'honneur à votre place, qu'elle vous en fait à présent. J'espére que vos nouvelles occupations n'effaceront point de votre souvenir un Ami sincére, et qui se réjouit de vos succès autant que des siens propres.

V. AUTRE LETTRE

Sur le méme sujet.

Votre prédécesseur, Monsieur, fut l'un des Magistrats les plus honnêtes et les plus justes du Parlement de ***. Sa place est remplie par un successeur digne de l'occuper. Je vous en félicite, et j'en félicite le corps qui vous a adopté et dont vous justifierez l'estime. Vos Amis jouiront un peu moins de vous; mais

votre esprit qui s'étend à tout, aura assez de ressources pour paroître quelquefois dans leur société avec toute sa vivacité et ses agrémens. L'homme public ne fera pas tort à l'homme aimable, et nous applaudirons avec plaisir à l'un et à l'autre, etc.

VI. LETTRE Ire

DE M. DE V**, A M. DU BELLOI,

Sur le succès de sa Tragédie du Siége de Calais.

Je suis presque aveugle, Monsieur, j'ai encore des oreilles, et les cris de la Renommée m'ont appris vos étonnans succès. J'ai un cœur qui s'y intéresse. Je joins, quoique très-éloigné, mes vives acclamations à celles de toute la France. Jouissez constamment et longuement de votre bonheur et de votre mérite. Il ne vous manque que d'être dénigré par l'Envie, pour mettre le comble à votre gloire. Je vous embrasse sans cérémonie; il n'en faut point entre Confréres, etc.

VII. LETTRE IIe

DU MEME AU MEME,

Sur la reprise du Siége de Calais.

A peine je l'ai lu, mon cher Confrere, que je vous en remercie de tout mon cœur. Je suis tout-plein du retour d'*Eustache* de *St. Pierre*, et des beaux vers que je viens de lire.... Que vous dirai-je? votre Piéce fait-aimer la France et votre personne. Voilà un genre nouveau dont vous serez le pere. On en avoit besoin, et je suis vivement persuadé que vous rendez service à la Nation. Recevez encore une fois mes tendres remercimens, etc. etc.

N. B. L'auteur de cette Tragédie pouvoit-il et devoit-il s'attendre, après des éloges en apparence si sincéres et ainsi répetés, que le Philosophe de Ferney se rétracteroit, comme il a fait, après sa mort, et qu'il diroit, que „le *Siége de Calais* ne se jouoit plus „et n'étoit bon à être joué qu'à Calais?“ Fiez-vous, après cela, aux cajoleries de certains Ecrivains.

VIII. LETTRE

DE BENSERADE, A M. LE CAMUS, EVEQUE DE GRENOBLE,

Sur sa promotion au Cardinalat.

Monseigneur,

Il faut avouer que sa Sainteté et votre Eminence se font honneur l'une à l'autre. On ne s'attendoit pas ici de vous trouver sur sa liste des Cardinaux; et le Pape nous auroit bien moins surpris, s'il vous eût mis dans les *Litanies*, que dans le Sacré-Collége. Il n'auroit en cela qu'anticipé sur la fonction de quelqu'un de ses successeurs. Il n'y a rien de si pur que votre promotion, et rien de si désintéressé que nos complimens. Votre pourpre n'ajoûte rien à notre vénération; et nous irons toujours à vous comme l'on s'adresse aux Saints: pour les Cardinaux, on ne les prie plus, le tems en est passé.

Je suis, etc. etc.

IX. LETTRE

DE M. LE DUC DU MAINE A LOUIS XIV,

Pendant la Campagne de 1678.

Sire,

Si Votre Majesté continue de prendre des villes, cela est décidé, il faut que je sois un ignorant. Car M. *le Ragois* (son Précepteur) ne manque jamais de me faire quitter mes livres quand la nouvelle en arrive; et je ne quitte la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, que pour aller faire un feu-de-joie.

X. LETTRE

DE MAD. LA DUCH. DU MAINE A M. LE DUC DE VENDÔME,

Sur le gain de la Bataille de Villa-viciosa.

S'il m'étoit aussi facile de faire une belle Lettre, qu'il vous est aisé de rétablir les Rois, que d'heureuses pensées je vous enverrois sur la grande nouvelle que nous

apprenons de *Villa-viciosa!* Mais il s'en faut bien que j'ai une facilité si rare. Il vous est plus aisé de gagner une bataille, qu'à moi d'écrire un trait d'esprit, etc. etc.

XI. LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE A M. LE MARQUIS D'ADEMANT,

Nommé Grand-Maître de la Maison de Madame la Margrave de Bareith.

Il n'est chère que de vilain, Monsieur le Grand-Maître. Vous écrivez rarement; mais aussi quand vous vous y mettez, vous écrivez des Lettres charmantes. Vous n'avez pas perdu le talent de faire de jolis vers; les talens ne se rouillent pas auprès de votre adorable Princesse. Je vous fais mon compliment sur la dignité de son Grand-Maître. Souvenez-vous que j'ai été assez heureux pour poser les premiéres piéces de cet édifice: ne m'oubliez jamais auprès de *Monseigneur*, et de *S. A. R.* Je voudrois leur pouvoir faire ma cour encore une fois avant que de mourir. Ils ont un Frere qu'il faudra toujours regarder comme un grand-Homme, quoi qu'il en arrive, et dont j'ambitionnerai toujours les bontés, quoi qu'il soit arrivé, etc.

XII. LETTRE

A M. LE MARECHAL DE VILLARS,

Nommé Chevalier des Ordres du Roi, après la pacification des troubles des Cevennes.

Janvier, 1705.

Monseigneur,

Le Roi vous a reçu comme vous le méritez; nous nous y attendions. Le service que vous veniez de rendre annonçoit le bon accueil, et devoit vous assurer de la récompense. Toute justice a été accomplie; Vous voilà, *Monseigneur*, Commandeur des Ordres du Roi et Duc en fort peu de jours. Cette Province qui vous doit

la tranquillité, partage toute votre joie. J'entre dans ses sentimens. Personne n'a reçu de vous des témoignages plus sincéres d'affection et de confiance, que ceux dont vous m'avez honoré : personne aussi ne s'intéresse autant que moi à votre élévation et à votre gloire. Je suis, etc. etc.

N. B. Le fonds de cette Lettre est de Fléchier, *ainsi que les deux suivantes.*

XIII. LETTRE

AU MEME.

Juin, 1707.

Monseigneur,

Je m'étois toujours bien attendu que vous feriez parler de vous ; mais je ne croyois pas que ce fût et si-tôt et si-haut. A peine êtes-vous arrivé, que vous avez entrepris ce qu'on n'avoit guére osé tenter, ou ce qui l'avoit été vainement. Point de barriére si impénétrable que vous ne forciez ; les Riviéres et les lignes ne mettent point l'Allemagne à couvert des forces étrangéres : vous passez tout, vous forcez tout dès l'entrée de la campagne. Vous voilà donc à Rastadt dans le Palais du Prince de *Bade*, ou plutôt dans le vôtre ; bien tranquille et bien à votre aise ; prêt à vous promener dans le Wirtemberg, et peut être à passer jusqu'au Danube. Les suites d'un si heureux commencement ne peuvent qu'être glorieuses. Je vous en félicite d'avance, etc.

XIV. LETTRE

A M. LE PELLETIER,

Nommé Prem. Président au Parlem. de Paris.

(Avril, 1707.)

Monsieur,

Agréez que je prenne part à la joie publique. La réputation de votre sagesse, de votre doiture, avoit préve-

nu tous les esprits en votre faveur. On vous désignoit comme un homme fait pour être à la tête du premier Tribunal du Royaume. Le Roi vous y a placé. Les Peuples s'en rejouissent, par l'idée qu'ils ont de votre équité, et par la protection qu'ils attendent de votre bienfaisance.

Je suis, etc.

XV. LETTRE

DU SECRETAIRE D'UN BUREAU, A M. L'ABBE DE **,

Nommé à l'Abbaye de **.

Je m'empresse, Monsieur, de vous annoncer que le Roi vous à nommé à l'Abbaye de **. M. l'Abbé de **, votre ami, vouloit vous donner cette agréable nouvelle; mais je n'ai voulu me reposer sur personne, d'un soin qui m'est si cher. Je me serois dérobé la moitié du plaisir que me fait votre nomination, si je ne vous l'avois apprise moi-même. J'en suis d'autant plus charmé, qu'à la joie de vos Amis se joint le suffrage flatteur du Public.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XVI. LETTRE

DE M. L'ABBE ***, A MONSIEUR DE **,

Dont la Fille s'étoit faite Carmelite.

Le sacrifice est consommé, Monsieur, Mlle. votre Fille a prononcé ses vœux avec la joie d'une Princesse qui iroit occuper un Trône. Son air serein, sa physionomie noble et animée, sa voix ferme et touchante ont beaucoup ajoûté à l'attendrissement que cette cérémonie a inspiré à tous les Spectateurs. Il n'y manquoit que le plaisir d'y voir celui pour qui *Sœur Thérèse* conserve, malgré sa résignation, le souvenir le plus tendre; celui qui seul pourroit lui faire regretter le monde, si la Religion ne venoit en même tems l'affermir et la consoler.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XVII. LETTRE

D'UN EVEQUE DE PROVENCE A M. MOLE,

Premier Président du Parlement de Paris.

Comme je suis, Monsieur, au bout de la France, les nouvelles du monde y arrivent bien tard. Vous ne trouverez donc pas mauvais que je n'aie pas été des premiers à vous témoigner ma joie sur une place que tous les Gens-de-bien vous desiroient. Si elle vous ôte votre repos et vous expose à beaucoup de travaux, elle vous donne aussi le moyen de défendre l'innocence opprimée, de corriger beaucoup d'abus, et de seconder les intentions de ceux qui travaillent pour l'avantage de la Religion. L'Eglise aura en vous un protecteur de sa liberté et de ses droits; et en conservant l'autorité du Prince, vous saurez maintenir celle de J. C. par qui les Princes règnent.

Je suis, etc.

XVIII. LETTRE

*Au Rev. Pere S***, élu Provincial.*

Mon très-Reverend Pere,

Ce n'est point pour vous féliciter d'avoir été élevé à la place de Provincial, que j'ai l'honneur de vous écrire: je sais que votre vertu est au dessus de toutes les dignités, et que votre modestie vous fait craindre toutes celles qu'elle mérite. Mais je ne saurois trop féliciter les Peres de cette Province, d'avoir choisi un Chef tel que vous, l'amour et le modèle de ses inférieurs. Votre élection assûre leur bonheur: vous les regardez comme des enfans chéris, et ils ont en vous le plus tendre et le plus respectable de tous les Peres.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, etc.

XIX. LETTRE

A UN AMI,

Sur le gain d'un Procès.

Je vous croyois, mon cher Ami, tout occupé de littérature, et vous ne l'étiez qu'à combattre l'hydre de la Chicane. Voilà enfin votre Procès gagné. Je vous félicite de votre victoire; vous êtes fait pour tous les succès. Vous aviez commencé par vous battre contre les cerbères du Parnasse; vous avez fini par terrasser ceux du Barreau. J'espère que désormais les Critiques et les Procureurs vous laisseront tranquille, et que vos Amis jouiront davantage de vous, etc. etc.

XX. LETTRE

DE COMPLIMENT A M. LE MARECHAL DE CREQUI,

Sur la prise de Fribourg.

Monseigneur,

Graces à votre valeur, voilà la campagne finie aussi glorieusement qu'elle a été commencée. Ce qui ne sembloit possible qu'au Roi seul, vient d'être exécuté par votre courage. Il vous suffisoit, Monseigneur, pour mettre votre gloire en sûreté, d'avoir rendu inutile la plus grande armée que nos ennemis aient jamais eue. Vous avez fait plus: vous avez ajouté à une conduite si savante, la conquête d'une des plus fortes Places de l'Empire. La joie d'un événement si glorieux, est universelle, et le bonheur que vous procurez à l'Etat, augmente par le plaisir que l'on a de le tenir de vous. Je n'ose me flatter que, parmi tant d'acclamations, les miennes puissent être remarquées. Vous travaillez si bien à vous immortaliser vous-même, que les éloges des Beaus-Esprits vous deviennent inutiles, etc. etc.

XXI. LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Nommé Gouverneur de la Lorraine-Allemande.

Je vous fais mon compliment, comme mille autres, mon très-aimable Gouverneur, et je crois vous être plus sincérement et plus tendrement attaché que les mille autres. Je défie qui que ce soit au monde de s'intéresser plus à vous que moi. Vous voilà Gouverneur de la Lorraine-Allemande; mais pourquoi n'êtes-vous pas Gouverneur de mon petit pays de Gex? Pourquoi *Tityre* ne fait-il pas paître ses moutons sous un *Pollion* tel que vous?... La Lorraine-Allemande vous fait-elle oublier l'Académie Françoise dont vous seriez *) l'ornement? Quoique je n'aime guères la Ville de Paris, il me semble que j'en ferois le voyage pour vous donner ma voix.

Adieu, Monsieur! Daignez, dans le chaos, dans la décadence, dans le tems ridicule où nous sommes, me fortifier contre ce pauvre siècle par votre esprit qui est du bon tems.

XXII. LETTRE

A UN HOMME-DE-LETTRES,

Qui avoit obtenu une place à l'Académie de Rome.

Monsieur,

Je félicite l'Académie de Rome d'avoir acquis un homme comme vous; elle augmente son lustre, sans rien ajouter à votre gloire. Je vous croyois depuis long-tems de cette compagnie, d'autant plus que vous avez fait-valoir le mérite de plusieurs ses Membres. Les talens, à ce que je vois, peuvent exister long-tems sans que les hommes y fassent attention. Cet acte de jus-

*) M. le Comte *de Tressan* n'étoit pas encore membre de ce Corps distingué.

tice de la part d'une Société étrangère, sera sans-doute imité par nos Académies. Je verrai avec plaisir entasser sur votre tête des honneurs littéraires si mérités et dus depuis longues-années à vos travaux, etc. etc.

Voyez les Lettres XXXII. et XLI. du présent *Article*.

XXIII. LETTRE

A UN ECCLÉSIASTIQUE TRES-PIEUX, NOMMÉ A L'EVECHÉ DE ***.

Monseigneur,

Si l'on entroit dans vos sentimens, il faudroit vous écrire des Lettres de condoléance, au lieu de complimens de félicitation. Nous ne saurions cependant prendre part à la douleur que votre modestie vous inspire; et vous ne sauriez empêcher que tout le monde se réjouisse, tandis que vous vous affligez. On pense généralement que le Roi ne devoit pas laisser dans l'obscurité une personne si capable de servir l'Eglise. Vous en avez le desir, ainsi que le talent; et le Diocèse confié à vos soins ne peut qu'être heureux, d'être gouverné par un homme tel que vous, etc. etc.

XXIV. LETTRE

DE M. L'ABBÉ C**, A M. ***,

Qui avoit obtenu un Emploi dans les Finances.

Je ne vous dirai point, Monsieur, combien j'ai été touché de la nouvelle que vous m'annoncez: un cœur comme le vôtre devinera aisément ce que le mien a senti. Il est heureux pour vous d'avoir trouvé, dans ce siécle d'égoïsme et d'intérêt personnel, des hommes officieux et bienfaisans qui se sont oubliés pour vous servir. Vous méritiez de tels Amis. J'approuve fort le projet que vous avez fait pour prouver votre reconnoissance à M. le Duc de ***. Je vous envoie les *Vers* que vous me demandez pour lui; et je suis

charmé d'avoir trouvé cette occasion de vous donner le moyen d'acquitter votre dette, etc. etc.

XXV. LETTRE

A UN AMI,

Qui avoit obtenu une Place de distinction.

Il est heureux, Monsieur, de servir un Prince qui sait distinguer les hommes. Rien n'échappe à ses yeux, et vous en avez reçu des témoignages dans la place que vous venez d'obtenir. Tous les connoisseurs louent son choix, et la joie publique doit augmenter la vôtre, etc.

XXVI. LETTRE

A UN LIEUTENANT-GENERAL,

Qui venoit d'obtenir ce Grade par une grande action.

Monsieur,

Il sembloit, après une longue suite d'actions, que votre valeur fût parvenue à son dernier période, et qu'on ne dût plus rien en attendre. Mais vous venez d'éprouver que le passé n'étoit que le prélude de l'avenir. Ce que nous appellions l'excès du courage, n'en étoit que les prémices. Un Prince tel que le nôtre devoit connoître et employer vos talens. C'est ce qu'il a fait en vous confiant l'Armée de ***. Ce poste vous servira sans doute de degré pour monter au comble des honneurs militaires. Je l'espére autant que je le desire, etc. etc.

XXVII. LETTRE

A M. LE MARECHAL-DUC DE BERWICK,

Sur la Victoire d'Almanza.

Monseigneur,

Vous venez de gagner une bataille complette et glorieuse dans toutes ses circonstances. Vous avez rendu quelque service par cette victoire à la Couronne d'Es-

pagne. Vous n'avez pas mal fait votre cour au Roi, votre Maître, à Versailles; et le Roi, votre Souverain, en paroît presque aussi content ici, que si vous l'aviez gagnée aux portes de Londres pour son rétablissement.

Je ne sais comment vous vous trouvez de tout cela; mais pour moi, je vous en fais de bon cœur mon compliment.

Il est vrai que vous vous portez bien, et que dans une mêlée où vous avez eu le plaisir de vous fourrer bien avant, vous n'avez pu vous faire donner quelque balafre au milieu du visage, ou parvenir à quelque incision cruciale au haut de la tête; et ce n'est pas contentement pour un homme avide de gloire. Je vous conseille pourtant de ne vous en point chagriner, et de prendre le tout en patience.

J'avois cru, lorsque vous vous fites naturaliser en France que c'étoit pour mettre à couvert vos biens immenses en cas d'accident: mais je vois bien que ce n'étoit que pour pouvoir exterminer sans scrupule tout autant d'Anglois de la Reine *Anne*, qu'il s'en trouveroit en votre chemin; et c'est fort bien fait à vous, etc. etc.

N. B. Nous ignorons l'Auteur de cette Lettre. Nous la croyons de l'ingénieux *Hamilton*. On en trouvera, au *N. XLVI*, une autre sur le même sujet, imitée de *Fléchier*.

XXVIII. REPONSE

D'UN EVEQUE A UNE LETTRE DE FELICITATION DE M. DE BUSSI-RABUTIN.

Le Compliment que vous avez bien voulu me faire, Monsieur, est un des meilleurs revenus de l'Evêché que je dois aux bontés du Roi. Il est bien flatteur pour moi, qu'un homme de votre qualité et de votre mérite prenne part à ce qui m'intéresse. J'en ai toute la reconnoissance possible; je ne vous oublie point dans les prières que je fais à Dieu: je lui demande pour vous

la suite des sentimens que vous me fîtes paroître, lorsque j'eus l'honneur de vous entretenir. Je vous souhaite ce qu'une de vos Amies disoit être nécessaire à la félicité d'un homme : *Paris dans ce monde, et Paradis dans l'autre, etc.*

XXIX. REPONSE

AU MEME,

Par M. Mascaron, nommé à l'Evêché de Tulles.

Le Roi m'a donné plus qu'il ne pense, Monsieur. Le Compliment que vous me faites au sujet de la grace qu'il m'a accordée, est pour moi un second bien, presque aussi précieux que le premier. Toute la différence que j'y vois, c'est qu'il ne m'est pas permis de croire que je sois digne d'un grand Evêché, et que mon cœur me dit que je mérite un peu de part dans votre amitié, etc.

Paris, 16 Avril 1679.

XXX. LETTRE

D'UN VIEUX GENTILHOMME AU PREMIER PRESIDENT DU PARLEM. DE ***,

Qui venoit d'être rétabli dans sa place.

Monsieur,

Au milieu des acclamations dont le Public accompagne votre triomphe, voudrez-vous bien démêler la voix cassée d'un vieux Parent de soixante-dix-huit ans? Je suis au bord de mon tombeau; mais j'y descendrai content, puisque je vous vois rétabli. Jouissez long-tems de vos succès, et du plus beau de tous, le suffrage de tous les cœurs.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XXXI. LETTRE

A UN HOMME-DE-LETTRES CALOMNIÉ,

Qui avoit triomphé de ses Ennemis.

Monsieur,

Mon cœur avoit déja réfuté les calomnies que vos Mémoires et l'Arrêt qui les a suivis, détruisent si victorieusement. Mais j'étois bien aise de les lire et de les faire-lire à mes Amis. Ils nous ont touchés jusqu'aux larmes. Nous avons gémi sur les misères de l'humanité. Je me suis félicité en particulier de n'avoir pas préféré la tranquillité obscure d'une petite Ville à la vie orageuse de la Capitale, séjour de quelques connoissances et des plus grandes tracasseries. Vous avez triomphé: mais qu'il est dur d'avoir à remporter de pareils triomphes!... On a pris un ton bien extraordinaire à Paris, dans la plupart des Ecrits du Barreau; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ce ton a passé, de la Littérature et de la Philosophie, à la Jurisprudence. On a voulu imiter *V*** écrivant contre *Nonotte*. *Cicéron* ne déclamoit avec fureur que contre des scélérats; aujourd'hui on prend le style des *Philippiques* contre les plus honnêtes gens du monde. Vous avez heureusement écrasé le Scorpion sur la plaie; je vous en félicite de tout mon cœur. Je souhaite que cette tempête passagére soit suivie des jours heureux que vous méritez par vos talens et par votre bienfaisance.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XXXII. REPONSE

D'UN HOMME-DE-LETTRES,

Nommé à l'Académie de Rome.

Le choix que l'Académie de Rome a fait de moi, Monsieur, est, selon vous, ratifié par le Public. Mais

votre suffrage suffisoit: je le mets au-dessus de celui de la multitude. Vous pensez, et vous jugez si bien, que votre estime est réellement quelque chose de bien flatteur. Mais je crains bien que, dans cette occasion-ci, votre amitié ne vous ait fait illusion, et que le cœur n'ait égaré l'esprit. Quoi qu'il en soit, je vous tiens beaucoup de compte de vos sentimens, et je vous en remercie de tout mon cœur, etc. etc.

XXXIII. LETTRE

A M. LE BARON ***,

Qui, en dépit de ses rivaux, avoit obtenu la première Magistrature d'une grande Ville.

Monsieur,

Ce n'est point un Compliment que je vous fais: la place qu'on vient de vous accorder est belle sans doute; mais je vous crois au-dessus des dignités qui flattent le plus l'amour-propre. La chose dont je vous félicite, c'est d'avoir triomphé d'une cabale puissante, et d'avoir acquis par votre nomination un nouveau moyen de satisfaire votre cœur, c'est-à-dire de faire du bien; etc. etc.

XXXIV. LETTRE

A M ***,

Qui avoit obtenu une Pension.

Ceux qui connoissent vos talens, ne seront point étonnés, Monsieur, qu'ils aient été récompensés par un Ministre ami des Arts et protecteur des Lettres. Vos Ouvrages méritoient de fixer ses regards. Je vous félicite, et je le félicite lui-même de ce qu'il en a connu le prix. La pension que vous avez obtenue assûre votre fortune, comme vos Livres assuroient votre gloire, etc. etc.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XXXV. LETTRE

DE M. C**, A M. DE S**,

Qui avoit été nommé Ministre d'un Prince d'Allemagne.

La Fortune que vous venez de faire Monsieur, est d'autant plus agréable, que vous ne la devez qu'à vous-même. Les avantages que vous recueillez ne sont ni le fruit de la bassesse, ni celui d'une protection long-tems mendiée et achetée par de viles adulations. Votre esprit a plu; votre caractére a paru aussi agréable que votre esprit est solide: il n'en a pas fallu davantage pour décider le Prince de ** à vous nommer son Ministre. Vous étiez une trop bonne acquisition à faire, pour qu'il la laissât échapper.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XXXVI. LETTRE

A M. L'ABBE **,

Qui avoit obtenu une Dignité dans un Chapitre riche.

J'avois prévenu par mes vœux, mon cher Ami, ce qu'on vient de faire pour vous, et je vous en fais un compliment, dont la sincérité n'est point équivoque. Vous méritez d'autant plus de jouir des avantages d'un Corps opulent, que vous vous êtes quelquefois oublié vous-même pour en faire jouir les autres. Je n'ignore point vos soins obligeans; et quoique votre bonté active et empressée ait été infructueuse, je conserverai plus de reconnoissance pour vous, que je n'aurai de regrets pour ce que je n'ai pu avoir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XXXVII. LETTRE

A M. DE ***,

Sur un Procès gagné.

Les Juges les plus éclairés es les plus équitables, Monsieur, se sont réunis pour vous donner gain de cause.

Il est bien honorable pour eux d'avoir démêlé la Vérité à travers les nuages dont la Chicane l'avoit couverte. S'il faut plaindre les Magistrats qui n'ont pas eu le même discernement, on doit féliciter ceux qui ont été plus heureux ou plus justes. Je vous félicite en même tems, et de la victoire remportée, et de la modération que vous avez montrée avant et après le combat. Si vos Ennemis vous avoient connu comme moi, ils auroient eu la paix qu'ils ont refusée, et que vous n'avez cesse de leur offrir, etc. etc.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XXXVIII. LETTRE

A MADEMOISELLE DE ***,

Sur son Mariage.

Je vous félicite, Mademoiselle, du choix que vous avez fait de M. de ***; il ne peut que rendre légéres les chaines que tant d'autres rendent pesantes. Je suis bien sûr que vous ferez tout ce qu'il faut pour conserver long-tems les sentimens qu'il vous témoigne. Je vois si peu d'unions assorties, tant d'oppositions dans les humeurs, enfin tant de malheureux dans un état qui ne devroit faire que des heureux, que cela me fait trembler. Mais quand je pense combien vous avez de bon-sens, de raison, de douceur, je suis pleinement rassuré. Enfin je desire tant votre bonheur, qu'il me semble que tous ceux avec qui vous pouvez vous unir, contribueront à le faire, et penseront en cela précisément comme moi, etc.

N. B. On trouve un plus grand nombre de Lettres de Félicitation sur ce sujet, au mot *Mariage*.

XXXIX. LETTRE

DE M. DE V***, A M. D'ALEMBERT,

Au sujet de celle que l'Impératrice de Russie lui avoit écrit pour lui offrir l'éducation de son fils.

Mon cher et illustre Confrere,

La belle Lettre que celle de *Catherine*! cela ressemble à la Lettre que *Philippe**) écrivit à *Aristote* à la différence près, qu'*Aristote* eut l'honneur d'accepter l'éducation d'*Alexandre*, et que vous avez la gloire de la refuser.

XL. LETTRE

A M. LE MARECHAL DE ***,

Sur son retour de l'Armée, et sur les succès de ses négociations.

Monseigneur,

Ayant pris toute la part possible à vos succès militaires et politiques en Allemagne, trouvez-bon que je me réjouisse avec vous du repos et des plaisirs que vous allez goûter dans votre patrie. Il étoit bien juste qu'après les travaux les plus heureux, vous revinssiez à Paris faire les charmes de la Cour, comme vous venez de faire à Francfort l'honneur de la France!

XLI. LETTRE

DE FELICITATION, A UN PREMIER MINISTRE.

Monseigneur,

Je m'acquitte d'un devoir qu'il falloit depuis longtems me préparer à vous rendre. Vos talens et vos services annonçoient assez que vous seriez enfin élevé à la premiére place. Je ne me réjouis pas moins que le

*) Le Prince y marquoit au Philosophe: „Je vous apprends que „j'ai un Fils. Je remercie les Dieux, non pas tant de me l'avoir „donné, que de me l'avoir donné du tems d'*Aristote*. J'espére que „vous en ferez un successeur digne de moi et un Roi digne de la Ma„cédoine." Cette Lettre, (dit un Historien,) étoit seule digne d'immortaliser celui qui l'écrivoit, et celui à qui elle étoit adressée.

Roi vous ait rendu justice, que de voir que toute la France a lieu de s'en réjouir.

Je suis avec un profond respect, etc.

XLII. LETTRE

A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT,

Sur le Mariage de son Fils.

Monseigneur,

Il me semble que vous n'êtes guéres touché de ce que peut faire la Fortune. Qu'elle vous ait été favorable ou contraire, on ne vous a jamais vu changer de visage. Ainsi, des Lettres de félicitation sur ses faveurs, et de condoléance sur ses disgraces, ne peuvent vous plaire beaucoup. Je ne puis cependant m'empêcher de me réjouir avec vous du mariage de Monsieur de la *Rochefuion* avec Mademoiselle de *Louvois*. Le Cardinal de *Richelieu*, qui avoit déclaré la guerre à votre maison, employa tout son crédit pour empêcher qu'elle ne fût honorée de la Duché-Pairie. Il verroit aujourd'hui avec envie l'alliance de deux excellens Hommes, qui ayant dévoué leurs talens au Roi, peuvent prétendre à tout.... Toutes ces prospérités pourroient bien être indifférentes à une ame aussi elévée que la vôtre; mais je n'en suis pas moins vivement touché, etc. etc.

N. B. Cette Lettre est imitée du Chevalier *de Meré*.

XLIII. LETTRE

DE FELICITATION, A UN MARECHAL DE FRANCE.

Par un Solitaire.

Monseigneur,

Les nouvelles du monde arrivent bien-tard dans mon desert. Ce n'est que depuis deux jours seulement que j'ai appris la récompense accordée à votre valeur. C'est peu de chose d'obtenir les premiéres places dans le Militaire, si on n'y arrive par le mérite comme vous. Le

bâton recevra pour le moins autant d'éclat de celui à qui on l'a donné, qu'il a pu lui en apporter. Mais il sera permis à un Solitaire de vous dire que les fleurs dont il est semé ne sont que passagéres; et que comme Chrétien, vous êtes appellé à un Royaume supérieur à toutes les grandeurs de la terre. etc. etc.

Je suis avec un profond respect, etc.

XLIV. LETTRE

A UN ARCHEVEQUE NOMMÉ CARDINAL.

Monseigneur,

Ce que Sa Sainteté vient de faire pour Votre Eminence, a pénétré de joie tous les cœurs. En osant vous en féliciter, je parle au nom de l'Eglise et de la France. Elles applaudissent de concert à un choix qui est moins la suite d'un Nom illustre, que le prix des vertus les plus pures et les plus touchantes.

Je suis avec le plus profond respect.

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EMINENCE

Le très-humble, etc. etc.

XLV. LETTRE

DU COMTE DE BUSSI A M. LE TELLIER.

Les Complimens des Exilés ont tellement l'air d'importunité, que je vous en fais bien-moins à cette heure que si j'étois à la Cour; cependant, Monsieur, si vous me faites justice, vous ne doutez pas que je ne sois ravi de toutes les graces que votre Maison reçoit du Roi, puisque je suis de longue-main dans vos intérêts, et que je veux être toute ma vie, etc.

XLVI. LETTRE

A M. le Marechal-Duc de Berwick,

Sur la Victoire d'Almanza. (*Mai, 1707.*)

Monseigneur,

La victoire d'*Almanza* a donné une grande joie à tous ceux qui vous honorent comme moi. Elle est glorieuse dans ses circonstances: elle sera avantageuse dans ses suites. Vous avez relevé le cœur des Soldats François et l'Espagnols, et ruiné l'armée des Ennemis. Je souhaite qu'un événement si heureux, en renouvellant nos prospérités, soit un acheminement à la Paix qui vaut encore mieux que les victoires. etc. etc.

Voyez la Lettre XXVII. Cette Lettre et les trois suiv. sont d'après *Fléchier*.

XLVII. LETTRE

A M. le Cardinal Gualteri.

Sur sa Promotion (*Juin, 1706.*)

Monseigneur.

Nous vous avions souhaité et vous aviez mérité depuis long-tems la récompense que le Pape vient d'accorder à vos vertus et à vos services. Les affaires du S. Siége si sagement et si honorablement traitées par V. E., l'approbation des Peuples qu'Elle a gouvernés, des Rois auprès desquels Elle a été envoyée, étoient autant de solliciteurs. Le choix du Pontife a le suffrage de tous ceux qui ont eu l'honneur de vous connoître. Pour moi, *Monseigneur*, j'ai toujours attendu cette promotion de tant de Cardinaux, comme si elle n'eût regardé que vous. On ne pouvoit, ce me semble, vous approcher assez-tôt de la première place de l'Eglise, etc. etc.

XLVIII. LETTRE

A M. L'ABBE PONCET,

Nommé à l'Evêché d'Angers (Avril, 1706.)

Monseigneur,

Vous voilà où nous vous souhaitions, et où vous deviez être depuis long-tems, tout jeune que vous êtes. Les qualités épiscopales, les talens de la parole et du gouvernement, vous donnoient des droits sur la place à laquelle vous êtes élevé. Personne ne vous l'envie; personne ne demande pourquoi? De tels choix ont le suffrage de tout le monde, même de vos rivaux. Vous devez surtout compter sur celui d'un homme lié à vous par une ancienne amitié, et par les sentimens respectueux avec lesquels je suis, etc. etc.

XLIX. LETTRE

D'UN OFFICIER DE FORTUNE, A M. LE COMTE DE **,

Nommé Maréchal de France.

Monseigneur,

Quelque intervalle qu'il y ait entre Vous et moi, je ne puis m'empêcher de joindre ma voix, toute obscure qu'elle est, à celle de la France et de l'Europe. Le Roi, dont le discernement mérite tant d'éloges, va en recevoir de nouveaux par la justice qu'il vous a rendue. Votre élévation semble intéresser tout le public. Vous devez être touché de cette joie universelle qui vous annonce combien vous êtes aimé, etc. etc.

L. LETTRE

DE FELICITATION,

Sur la naissance d'un premier Enfant.

Je viens d'apprendre avec bien du plaisir, Monsieur, que le Ciel vous a accordé un Héritier de votre nom et de vos vertus. Le nouveau-né est, dit-on, de la

plus jolie figure; c'est une parfaite image de vous-même. Voilà, Monsieur, comment les belles ames se multiplient. Vous avez formé un corps charmant, pour y loger un esprit qui, graces à vos soins, ne sera pas moins aimable, etc.

LI. AUTRE LETTRE

Sur la naissance d'un nouvel Enfant.

Vous m'annoncez, Monsieur, un Nouveau-né; je vous en fais mes bien-sincéres complimens. Voilà vos pertes réparées. Que vous êtes heureux de voir les plaisirs paternels se multiplier autour de vous! Quiconque a le bonheur de pouvoir remplir des soins si chers, trouve chez lui des plaisirs plus vrais que tous ceux du monde. Ce sont les plus douces consolations dans l'adversité. Heureux qui peut élever ses Enfans sous ses yeux! Je plains un Père-de-famille obligé d'aller chercher au loin la fortune; car, pour le vrai bonheur de la vie, il en a la source auprès de lui. C'est l'avantage que vous avez, Monsieur, et je vous en félicite du meilleur de mon cœur, etc. etc.

LII. LETTRE

A. M. DE PONTCHARTRAIN, DEVENU CHANCELIER.

Septembre 1699.

Monseigneur,

Personne ne s'intéresse plus que moi à votre satisfaction et à votre gloire; personne n'a eu plus de joie que moi, de vous voir élever à votre nouvelle dignité.

Le Roi se louoit beaucoup de vous avoir confié l'administration de ses Finances; il ne sera pas moins applaudi de vous avoir remis l'autorité de sa Justice.

Si vous avez trouvé les moyens de soutenir l'Etat dans les tems difficiles d'une Guerre, vous saurez

bien y maintenir ou y rétablir l'ordre et l'équité dans ce tems de paix et de tranquillité publique.

Je suis, etc. etc.

LIII. LETTRE

AU MEME.

Monseigneur,

Agréez que, dans la foule des complimens dont vous êtes accablé, je fasse passer le mien jusqu'à vous. Il vient d'un homme moins considérable à la vérité que la plupart des Courtisans, mais peut-être plus sincère qu'eux. Nous vous voyons avec plaisir dans la place où vous deviez être, et que vous remplissez déjà si dignement.

Vous ne pouvez plus croître, Monseigneur, en honneurs et en dignités; il ne reste plus rien à vous souhaiter, qu'une longue jouissance d'une charge aussi honorable par ses prérogatives, que grande par ses fonctions.

Je suis, etc.

LIV. LETTRE

A M. LE MARECHAL DE MONTREVEL,

Nommé Chevalier des Ordres du Roi, (Janvier 1705.)

Monseigneur,

J'apprends avec la plus grande joie que le Roi vient de vous prouver le cas que S. M. fait de votre naissance et de vos services, en vous donnant le cordon de son Ordre. C'est un bonheur qui servira d'ornement à toutes les dignités dont vous êtes revêtu. Je souhaite que toutes les années commencent pour vous aussi heureusement que celle-ci. Je serai enchanté, en vous faisant mon compliment, de vous renouveller les sentimens du profond respect...

LV. REPONSE

DE M. DE ***, NOMMÉ A LA PLACE DE PREMIER PRÉSIDENT DU PARLEMENT DE ***.

Il y a long-tems, Monsieur, que je compte sur votre amitié. Vous m'en donnez une nouvelle preuve en vous intéressant si vivement à ce qui me touche. Ma place ne pouroit que m'être infiniment agréable, si elle me fournissoit les occasions de prouver à un ancien Ami tel que vous, la sincérité de mon attachement et de ma reconnoissance.

C'est avec ces sentimens que je serai, etc.

LVI. REPONSE

DE M. L'EVEQUE DE ***, A M. L'ABBÉ DE ***.

Parmi les nombreux complimens que j'ai reçus, Monsieur, aucun ne m'a flatté autant que le vôtre. Il y a long-tems qu'on a dit que *Compliment et Vérité ne sont pas d'accord.* Mais vous avez donné au vôtre une tournure si ingénieuse, qu'il faut vous pardonner ce que vous dites de trop flatteur. Vous n'avez rien exagéré, du moins, en parlant de ma disposition à être utile à mes Amis. Mon cœur sent que je mérite un peu cet éloge, et il me tarde que vous me fournissiez une occasion de le justifier à votre égard. Personne ne fait plus de cas de vos vertus, et ne sera plus empressé que moi à récompenser votre mérite, etc.

LVII. REPONSE

D'UN INTENDANT DE PROVINCE, A UN AMI.

Il est vrai, Monsieur, que j'ai obtenu une place à laquelle la médiocrité de mes talens me défendoit d'aspirer. Je vous prie de croire que le changement de condition ne changera rien aux sentimens de mon cœur. Si je trouve quelque douceur dans mon nouvel état,

c'est le moyen qu'il pourra me fournir de vous donner des preuves plus efficaces de mon amitié, etc.

LVIII. REPONSE

D'UN NOUVEAU MAGISTRAT A UN DE SES AMIS.

Rien n'est plus flatteur pour moi, mon cher Ami, que ce que vous me dites d'obligeant et de tendre. L'un des principaux désagrémens du nouvel état auquel on m'a destiné presque malgré moi, est l'éloignement d'un Ami sincére, avec lequel je me proposois de passer ma vie. Les épines de la Jurisprudence vont succéder aux fleurs de la Littérature que je cultivois avec vous. Je renonce à tous mes plaisirs; mais je ne renonce pas à l'amitié, dont les consolations me seront plus nécessaires que jamais. La vôtre m'intéressera toujours sensiblement, etc. etc.

LIX. REPONSE

DE M. DE CHAUVELIN, GARDE-DES-SCEAUX, A M. L'ABBE DE MONTGON.

Je suis très-sensible, Monsieur, à la part que vous voulez bien prendre aux graces dont le Roi m'a honoré; et très-aise, si vous pouvez vous souvenir d'une aussi ancienne amitié que la nôtre, mais aussi peu cultivée. Je m'estimerois bien-heureux, si je pouvois me flatter de suffire selon mon zèle aux importantes fonctions qui me sont confiées. Elles me seroient infiniment plus précieuses, si elles pouvoient conduire à resserrer de plus en plus des nœuds qu'il faut tâcher de rendre indissolubles. Je desirerois bien en particulier trouver des occasions de vous convaincre de mes sentimens pour vous, et à quel point, Monsieur, je vous honore, etc. etc.

LX. REPONSE

DE FURETIERE A UNE LETTRE DE COMPLIMENT.

L'abbaye est venue bien à-propos; j'étois épuisé, et le Roi m'a tiré de l'hôpital. C'est ce que vous n'ignorez pas, Monsieur, vous à qui j'aurois été quelquefois à-charge, si les personnes généreuses ne prenoient plaisir à obliger leurs Amis. On vous a dit vrai, quand on vous a dit que l'Abbaye est de dix mille livres de rente; elle va même à quelque chose davantage: elle est belle et bonne, bien bâtie, et à deux petites journées de Paris. J'espére que vous y viendrez passer toutes les années, au moins quinze jours ou trois semaines: pour moi, je me promets d'y faire autant de séjour qu'à Paris; et c'est-là que je ferai porter ma petite Bibliothèque. Au reste, Monsieur, je n'y veux pas faire-faire trop bonne chére à mes Amis, et je ne leur donnerai plus sujet de se plaindre que je leur aie fait des festins. Quand je traitois ainsi, c'étoit par politique; à-présent je n'ai plus besoin de cela, j'en userai librement avec eux.

LXI. REPONSE

D'UN ACADEMICIEN DE ROME, A UNE LETTRE DE FELICITATION.

Je n'avois jamais pensé, Monsieur, à demander des places Académiques. Ce n'est pas que je dédaigne le titre d'Académicien; mais il assujettit à une correspondance, dont ma santé et mes occupations m'ont toujours fait redouter l'assujétissement. Je n'ai donc point recherché l'honneur que l'Académie des *Arcades* m'a fait. Je le dois moins à ma sollicitation et à mes Ouvrages, dont quelques-uns ont été traduits en italien, qu'à la considération dont le R. P. ***, mon parent, jouit à Rome. Aussi cette fleur d'Italie m'a flatté, sans

m'enorgueillir. Si quelque chose pouvoit me donner de l'amour-propre, c'est le compliment que vous voulez-bien me faire. Votre cœur parle dans votre Lettre autant que votre esprit, et dès-lors je n'ai pu qu'en être touché.

Je suis très-sensible au souvenir de M. ***, qui veut-bien se dire mon Elève. Il est de ces arbres qui passent l'espérance et les travaux du Jardinier.

6 Novembre 1782.

Voyez aussi la Lettre XIII. de l'article AMITIE et plusieurs autres dans l'article MARIAGE.

GRACE DEMANDEE.

Voyez la plupart des LETTRES de l'article DEMANDE.

LETTRES D'INVITATION.

I. LETTRE

DE MONSIEUR LE MARQUIS DE ***, A MONSIEUR DE ***,

Pour l'inviter à la noce de sa Fille.

Vous m'avez paru, mon cher Monsieur, très-satisfait du mariage de ma Fille, et j'ai reçu votre compliment avec autant de plaisir que de reconnoissance. Il faut augmenter ce plaisir, ainsi que la joie de toute ma famille, en assistant à la noce. Ce ne sera point un de ces repas tumultueux que vous abhorrez, et où l'on gagne tristement des indigestions. Notre petite société sera choisie. Vous n'y trouverez que des Parens et des Amis. Le cœur fera les apprêts du festin, et le cœur vous y recevra. J'attends avec impatience le moment de vous embrasser.

II. LETTRE

DU MEME AU MEME,

Pour l'inviter à un Service pour le repos de l'ame de son Pere.

La perte que j'ai faite, mon très-cher Ami, est toujours nouvelle pour moi. Je ne fais trève un moment à ma douleur, que pour faire-faire des priéres. Nous devons avoir un Service solemnel *Jeudi*. Vous qui avez partagé ma tristesse, et qui avez tâché de me donner des consolations, ne voudriez-vous pas assister à cette cérémonie? Il me semble qu'ayant auprès de moi un Ami qui prend part à tous mes maux, je souffrirai moins. Je compte donc sur vous pour ce jour là. S'il reveille mes douleurs, s'il me rappelle la perte d'un Pere adoré, j'aurai du moins la consolation de penser qu'il me reste un Ami, et celle de le serrer dans mes bras.

III. LETTRE

DE M. THOMAS A M. JANIN DE COMBE-BLANCHE,

Pour l'inviter à diner dans sa Campagne d'Oullins près de Lyon.

Ma Sœur et M. de la Soudraie *) sont bien empressés de vous revoir, mon cher et respectable Ami. Nous partageons tous le même sentiment; car il n'y a ici qu'un cœur pour vous aimer. Venez, avec Madame *Janin*, dîner avec nous le premier jour que vous aurez de libre. Venez nous rendre, au moins pour une journée, une partie du plaisir que nous goûtions à être auprès de vous. Vous changerez votre belle maison contre un hermitage; mais vous y trouverez l'Amitié qui consacre tous les lieux où elle passe. Elle change les chaumiéres en un Temple, et ne fait pas souvent

*) Ancien Conseiller au Conseil souverain de St. Domingue, intime ami de M. *Thomas*.

cet honneur là aux Palais. Mon tendre Ami (M. *Ducis*) et moi, nous vous renouvellons tous nos embrassemens. Je finis sans cérémonie.

A Oullins, 5 Juillet 1785.

IV. LETTRE

DE M. DE V**, A M. THOMAS,

Pour l'inviter d'aller passer quelque tems à Ferney.

Vous faites, Monsieur, dans votre *Eloge de Descartes*, un éloge de la solitude qui m'a bien touché. Plût-à-Dieu que vous voulussiez partager la mienne, et y vivre avec moi comme un frere, que l'Eloquence, la Poësie et la Philosophie m'ont donné!

J'ai dans ma mazure un Ami, qui est, comme moi, votre admirateur, et avec qui je voudrois passer le reste de ma vie. C'est M. d'*Amilaville*, qu'un malheureux emploi de Finance rappelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous aurois, si vous daigniez venir tenir sa place. Il est vrai que dans l'été nous avons un peu de monde, et même des Spectacles; mais je n'en suis pas moins solitaire. Vous travailleriez avec le plus grand loisir. Vous feriez renaître ces tems que nos Petits-maîtres regardent comme des fables, où les Talens et la Philosophie réunissoient des Amis sous le même toît.

J'ai bien peur que ma proposition ne soit aussi une fable; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus consolante pour votre serviteur, pour votre admirateur, et, permettez-moi de le dire, pour votre Ami.

V. LETTRE

DU MEME A M. PALISSOT,

Pour l'inviter d'aller le voir dans sa Maison de Lausanne.

Si vous revenez, Monsieur, chez les Hérétiques, je vous ferai les honneurs de Lausanne mieux que je ne

vous fis ceux de Genève. Vous y verrez une plus belle situation. J'y possède une maison charmante. Mon hermitage de Lausanne est pour l'hyver; celui des *Délices* pour la belle saison, et en tout tems je serai charmé de vous recevoir. Je suis bien fâché que votre aimable compagnon de voyage (M. *Patu* *) nous ait été enlevé. Nous le regretterons ensemble, et vous me consolerez de sa perte. Ma mauvaise santé me laissera assez de sensibilité pour être bien vivement touché des agrémens de votre commerce. Je parle souvent de vous avec M. *Vernes*. Vous avez, dans nous, deux vrais Amis.

VI. LETTRE

DE M. PALISSOT A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,
Pour l'engager de venir le voir à Argenteuil avec M. de Voltaire.

Je ne vous dissimulerai pas, Monsieur le Marquis, que j'aspire à une petite faveur de M. de *Voltaire*. Elle me deviendra d'autant plus précieuse, que c'est à vous que je me propose d'en être redevable. Je voudrois que cet homme célèbre me mît à portée de lui rendre une fois dans ma retraite, une partie des honnêtetés dont il m'a comblé soit aux *Délices*, soit à Fernei. Le souvenir d'Argenteuil doit lui être agréable. Je suis voisin d'une maison où il a demeuré quelque tems avec Madame la Marquise du *Châtelet*. Il pourroit aussi être tenté de voir le *Moulin-joli*, qui est une habitation digne des Fées, et que nous avons pour ainsi-dire sous nos yeux. Mais ce n'est qu'après avoir passé par mon Tivoli, et après m'avoir permis de lui en faire les honneurs, que je consentirois à le céder à Monsieur *Watelet*. Si Madame la Marquise *de Villette* vouloit-bien vous accompagner tous deux, je re-

*) *Voyez* la Lettre VIII. de l'Art. CONDOLEANCE.

garderois ce jour comme le plus heureux de ma vie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Argenteuil, ce 23 Mai 1778.

VII. REPONSE

DE J. J. ROUSSEAU A MADAME LA PRESIDENTE DE VERNA, *De Grenoble, laquelle, informée qu'il étoit venu herboriser en Dauphiné, lui avoit offert un logement dans son Château.*

Laissons à part, Madame, je vous supplie, les Livres et les Auteurs. Je suis si sensible à votre obligeante invitation, que si ma santé me permettoit de faire en cette saison des voyages de plaisir, j'en ferois un bien-volontiers pour aller vous remercier. Ce que vous avez la bonté de me dire, Madame, des Etangs et des Montagnes de votre contrée, ajoûteroit à mon empressement, mais n'en seroit pas la premiére cause.

On dit que la grotte de *la Balme* est de vos côtés, c'est encore un objet de promenade et même d'habitation, si je pouvois m'en pratiquer une, dont les fourbes et les chauves-souris n'approchassent pas.

A l'égard de l'étude des plantes, permettez, Madame, que je la fasse en Naturaliste, et non pas en Apothicaire. Outre que je n'ai qu'une foi très-médiocre à la Médecine, je connois l'organisation des plantes sur la foi de la Nature, qui ne ment point; et je ne connois leurs vertus médicinales que sur la foi des hommes, qui sont menteurs. Je ne suis pas d'humeur à les croire sur leur parole, ni à-portée de la vérifier. Ainsi, quant à moi, j'aime cent fois mieux voir dans l'émail des près des guirlandes pour les Bergéres, que des herbes pour les lavemens.

Puissé-je, Madame, aussi-tôt que le printems ramènera la verdure, aller faire dans vos cantons des

herborisations qui ne pourront qu'être abondantes et brillantes, si je juge par les fleurs que répand votre plume, de celles qui doivent naître autour de vous!

Agréez, Madame, et faites agréer à M. le Président, je vous supplie, les assurances de tout mon respect.

A Bourgoing, ce 2 Décembre 1761.

VIII. REPONSE

DE MONSIEUR ***, A UNE DAME,

Qui l'invitoit d'aller voir une grande Ville.

Madame,

Vos invitations sont aussi obligeantes que votre suffrage est flatteur. Si mes incommodités me permettoient d'aller à ***, je ne céderois qu'à l'envie de vous rendre mes devoirs. Toutes les grandes Villes offrent des monumens; mais toutes ne renferment point la sagesse ornée des agrémens de l'esprit. La vôtre, graces à vous, possède cet avantage qui est fort au-dessus, selon moi, des édifices et des mazures antiques.

IX. LETTRE

DE J. J. ROUSSEAU A MAD. BOURETTE,

*Qui l'avoit invité d'aller prendre du Café chez elle dans une tasse incrustée d'or que M. de V** lui avoit donnée.*

Je n'avois pas oublié, Madame, que je vous devois une réponse et un remercîment. Je serois plus exact, si l'on me laissoit plus libre. Mais il faut malgré moi disposer de mon tems bien plus comme il plaît à autrui, que comme je le voudrois et le devrois.

Si jamais l'occasion se présente de profiter de votre invitation, j'irai, Madame, avec un grand plaisir vous rendre visite et prendre du café chez vous. Mais ce ne sera pas, s'il vous plaît, dans la tasse dorée de

M. de l'**; car je ne bois point dans la coupe de cet homme-là. Agréez, Madame, mes très-humbles remercimens et les assurances de mon respect.

X. LETTRE

D'INVITATION DU PERE BOURDALOUE A SANTEUIL.

D'un cœur aussi bon et aussi grand que le vôtre, il n'y a rien qu'on ne doive attendre. Cela étant, Monsieur, oubliez toutes mes fautes, et pour m'en donner une marque certaine, ne vous contentez point, je vous prie, de m'envoyer ici des Vers que vous me faites espérer. Venez les apporter vous-même, et soyez sûr que vous y serez encore mieux reçu que vos Ouvrages. C'est pourtant beaucoup dire; car quelle estime n'a-t-on pas pour tout ce qui vient de vous? Vous n'y trouverez pas, comme à Chantilli, des Princesses du Sang, ni des Altesses Sérénissimes, qui vous fassent leur cour; mais on me charge de vous dire que vous y serez écouté comme un oracle, et qu'on se tiendra d'autant plus obligé de la bonté que vous aurez de vous abaisser jusqu'à nous. Je me réserve donc, Monsieur, à vous faire alors une réparation solennelle de tout ce que vous avez à me reprocher. Cependant je vous supplie de croire que je suis l'homme du monde qui vous honore le plus sincérement, et qui vous estime de même.

XI. LETTRE

DE M. DE FENELON ARCHEVEQUE DE CAMBRAI, A MAD. DE LAMBERT,

Pour l'inviter d'aller à Cambrai.

Je n'oserois me flatter, Madame, d'aucune espérance d'avoir l'honneur de vous voir en ce pays, dans un malheureux tems où il est le théâtre de la Guerre; mais, dans un tems plus heureux, une belle saison

pourroit tenter votre curiosité pour cette frontière. Vous trouveriez ici l'homme le plus touché de cette occasion, et le plus empressé à en profiter. C'est avec le respect le plus sincére, que je suis parfaitement et pour toujours, Madame,

Votre, etc. etc.

XII. REPONSE

DE MONSIEUR C** A UNE LETTRE D'INVITATION D'UN POETE.

Notre automne, Monsieur, ressemble déja à l'hiver; les pluies nous inondent, et je désespére de pouvoir pénétrer jusqu'à votre Tivoli. Nos riviéres ne sont pas aussi traitables que le Permesse l'est pour vous, qui le traversez dans tous les tems. Je suis aussi fâché de cet obstacle, que sensible à votre invitation. J'espére que le printems me sera plus favorable que l'automne, et que je pourrai aller vous exprimer toute l'estime que j'ai pour vous et vos Ouvrages. Je ne puis rien ajoûter à ce que vous dit M. de *Voltaire*. Je gâterois la couronne dont il vous a orné, en y touchant. Ce seroit joindre les chardons aux roses, etc. etc.

XIII. LETTRE

D'UN AMI A UN AMI,

Pour l'inviter à aller dîner à la Campagne.

Vous savez, mon cher Monsieur, que mon petit hermitage n'est composé que de gens qui s'estiment et qui s'aiment. Vous en augmenteriez le nombre si vous vouliez-bien venir dîner avec nous aujourd'hui. La chére seroit frugale; mais nous goûterions les plaisirs de l'esprit. Monsieur T** doit nous lire un chant de sa Traduction de l'*Arioste*. M. l'Abbé C** nous régalera d'une petite *Satyre contre les Cabriolets*. Nous espérons que vous nous apporterez quelque fruit de

votre verger Poëtique. C'est en attendant ce plaisir, qui sera bien touchant pour moi et pour toute la petite société, que je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

Voyez la Lettre X. de l'art. COMPLIMENT, et la Lettre LX. de l'art. FELICITATION.

XIV. REPONSE

DE J. J. ROUSSEAU A M. HUME,

Qui l'avoit invité de se retirer en Angleterre.

Vos bontés, Monsieur, me pénètrent autant qu'elles m'honorent. La plus digne réponse que je puisse faire à vos offres, est de les accepter, et je les accepte. Je partirai dans cinq ou six jours pour m'aller jetter dans vos bras. C'est le conseil de Mylord *Mareschal*, mon Protecteur, mon Ami, mon Pere; c'est celui de Mad. de ***, dont la bienveillance éclairée me guide autant qu'elle me console; enfin j'ose dire que c'est celui de mon cœur, qui se plaît à devoir beaucoup au plus illustre *) de mes contemporains, dont la bonté surpasse la gloire.

Je soupire après une retraite solitaire et libre, où je puisse finir mes jours en paix. Si vos soins bienfaisans me la procurent, je jouirai tout ensemble et du seul bien que mon cœur desire, et du plaisir de le tenir de vous. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

*) Tous ces éloges étoient bien outrés aussi: *Rousseau* ne tarda pas de les rétracter. En citant les Lettres de cet homme célèbre, et celles de M. de *V***, nous avons prétendu donner des modèles de style, mais non d'une conduite toujours conséquente.

LETTRES POUR FAIRE SA JUSTIFICATION.

I. LETTRE

DE RACINE A MADAME DE MAINTENON,

Pour la prier de le justifier auprès de Louis XIV.

Madame,

J'avois pris le parti de vous écrire au sujet de la taxe qui a si fort dérangé mes petites affaires; mais n'étant pas content de ma Lettre, j'avois simplement dressé un Mémoire dans le dessein de le présenter à sa Majesté... Voilà, Madame, tout-naturellement comment je me suis conduit dans cette affaire; mais j'apprends que j'en ai une autre, bien plus considérable, sur les bras... Je vous avoue que, lorsque je faisois tant chanter dans Esther: *Rois, chassez la calomnie!* je ne m'attendois guères que je serois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire passer pour un homme de cabale et rebelle à l'Eglise.

Ayez la bonté de vous souvenir, Madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'étoit une soumission d'enfant pour tout ce que l'Eglise croit et ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait, par votre ordre, près de trois mille vers sur des sujets de piété: j'y ai parlé assurément de toute l'abondance de mon cœur, et j'y ai mis tous les sentimens dont j'étois rempli: vous est-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur?...

Pour la cabale, qui est-ce qui n'en peut être accusé, si on en accuse un homme aussi dévoué au Roi que je le suis, un homme qui passe sa vie à penser au Roi, à s'informer des grandes actions du Roi, et à inspirer aux autres les sentimens d'amour et d'admiration

qu'il a pour le Roi? J'ose dire que les grands Seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchois moi-même; mais dans quelque compagnie que je me sois trouvé, Dieu m'a fait la grace de ne rougir jamais, ni du Roi, ni de l'Evangile. Il y a des témoins, encore vivans, qui pourroient vous dire avec quel zèle on m'a vu souvent combattre de petits chagrins, qui naissent quelquefois dans l'esprit des gens que le Roi a le plus comblés de ses graces. Hé quoi! Madame, avec quelle confiance pourrai-je déposer à la postérité que ce grand Prince n'admettoit point les faux-rapports contre les personnes qui lui étoient les plus inconnues, s'il faut que je fasse moi-même une si triste expérience du contraire?

Je vous assure, Madame, que l'état où je me trouve, est très-digne de la compassion que je vous ai toujours vue pour les malheureux. Je suis privé de l'honneur de vous voir; je n'ose presque plus compter sur votre protection, qui est pourtant la seule que j'aie tâché de mériter. Je chercherois du moins ma consolation dans mon travail; mais jugez quelle amertume doit jetter sur ce travail, la pensée que ce même grand Prince, dont je suis continuellement occupé me regarde peut-être comme un homme plus digne de sa colére que de ses bontés.

Je suis, etc.

II. LETTRE

DU ROI, A M. LE MARÉCHAL DUC DE BERWICK,

Pour justifier la Guerre déclarée à l'Espagne en 1719.

Mon Cousin, ...

. . . . . .

La guerre, que je suis obligé de porter à l'Espagne, n'a pour objet, ni son Roi, qui m'est uni de si près par

les liens du Sang, et à qui j'ai donné jusqu'ici les preuves de l'amitié la plus sincére; ni la Nation Espagnole, que la France a si constamment secourue de son sang et de ses trésors pour lui conserver son Roi: mais seulement un Gouvernement étranger, qui opprime la Nation, qui abuse de la confiance du Souverain, et qui n'a pour but que le renouvellement d'une guerre générale. Tout ce que mes armes prétendent, c'est que le Roi d'Espagne consente, malgré son Ministre, à être unaninement reconnu par toute l'Europe, Souverain légitime de l'Espagne et des Indes, et qu'il soit affermi pour jamais sur son trône.

C'est au seul ministre d'Espagne, ennemi du repos de l'Europe, que j'impute les résistances du Roi Catholique à la Paix, les conspirations tramées en France, et tous ces Ecrits également absurdes dans leurs principes, et injurieux à mon autorité dans la personne de mon Oncle le Duc d'*Orleans*, qui en est le dépositaire. . . . . .

Le Roi d'Espagne me reproche*) d'être uni avec ses ennemis. Ce sont des ennemis qu'il a attaqués, et qui lui offrent la paix avec de grands avantages, et qui sont bien plus dans ses intérêts que son propre Ministre, qui, pour satisfaire son ambition particuliére, veut le replonger dans les horreurs d'une guerre, dont il n'a déja que trop éprouvé les dangers. Mes Peuples savent assez que les alliances que j'ai faites, n'ont eu d'autre fin que leur sûreté et leur tranquillité; et les projets de l'Espagne leur apprennent encore mieux tous les jours, combien elles étoient nécessaires.

Cependant on qualifie ces entreprises du Roi d'Espagne, du nom de zèle et d'affection pour sa Patrie, et l'on veut les faire-passer pour un généreux dessein

*) Dans la *Déclaration de Sa Majesté Catholique* du 17 Avril. 1719.

d'affranchir les François de l'oppression. Mais ces sentimens de tendresse, qu'on attribue au Roi d'Espagne, se réduisent à de simples paroles, tandis qu'on espére que les effets en seront plus dangereux à la France que des hostilités déclarées. Et en effet, quelle plus grande hostilité contre une Nation, que d'y vouloir porter le feu des guerres civiles, d'y soulever des Sujets contre leur Prince, d'y prétendre assembler des Etats sans convocation et sans autorité; de chercher enfin à ébranler, s'il se pouvoit, la fidélité des troupes, en leur offrant le prix de leur désertion, et en les flattant même de la *gratitude Royale* du Maître qu'elles oseroient trahir?

On fait-faire encore plus au Roi d'Espagne. Tout Prince étranger qu'il est devenu à l'égard de la France, par sa renonciation solemnelle, on lui a fait usurper dans mon Royaume une autorité imaginaire, qui renverseroit tous les fondemens de la mienne. On lui fait rejetter la régence du Duc d'*Orleans*, si solidement établie par les droits du Sang, et reconnue si unanimement par tous les ordres de l'Etat. . . . . .

. . . . . .

Depuis quand fait-on méconnoître cette Régence par le Roi d'Espagne? Depuis que, par les conseils du Régent, j'ai opposé des alliances solides et des traités nécessaires, aux vues ambitieuses d'un Ministre, qui ne respire que l'embrasement de l'Europe. Un Régent trop ami de la paix, et trop attentif à la sûreté de mon Royaume, perd tous ses droits aux yeux d'un ennemi dont il déconcerte les desseins, et l'on emploie, sans retenue, contre lui, des calomnies et des injures inconnus jusqu'à présent parmi les Princes.

Le dernier Ecrit que l'on vient de répandre au nom du Roi d'Espagne, ne tend pas à moins qu'à faire révolter mes Troupes, et à leur faire tourner leurs armes

contre leur Souverain. Le Roi d'Espagne, à qui son Ministre attribue la qualité de Régent de France, et qui, sous ce titre, va jusqu'à commander à mes Troupes, connoît-il donc si-peu la fidélité Françoise? L'injure qu'il leur fait, redoubleroit, s'il étoit possible, leur zèle et leur courage. Elles ne se croiront lavées de cet affront, que par des efforts plus grands et des succès plus rapides; et la présence même du Roi d'Espagne à la tête de ses armées, qui lui seroit glorieuse en toute autre occasion, ne leur paroîtra qu'une invitation odieuse contre leur devoir, qui les animera davantage à le remplir.

Je ne leur ordonne donc que ce que leur amour et leur fidélité leur prescrivent. Qu'elles combattent vaillamment pour la Paix; c'est l'unique fruit que j'attends de la Guerre. Je ne rougis point de demander toujours au Roi d'Espagne cette paix si nécessaire; il peut, d'un seul mot, assurer sa gloire, et le bonheur de ses Sujets et des miens. J'espére que la Nation Espagnole, et sur-tout cette Noblesse si fameuse par sa rare valeur, et par sa fidélité héroïque pour ses Rois, la demandera avec moi, et qu'elle s'unira aux François, pour obtenir de son Roi qu'il la délivre, et se délivre lui-même d'un joug étranger, si préjudiciable à sa gloire et à ses intérêts. C'est ainsi qu'il lui convient de prouver son affection aux Espagnols et aux François.

. . . . . .

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin, en sa sainte et digne garde. Ecrit à Paris le 20 Mai 1719. *Signé Louis. Et plus bas: Le Blanc.*

N. B. On croit que *Houdar* de *la Motte* revit le style de cette Lettre; on l'a un peu abrégée.

III. LETTRE

DE M. DE V** A MADAME DENYS, APRES SA SORTIE DE PRUSSE.

(Il se justifie de l'accusation d'avoir été Prussien.)

On vient de m'envoyer, ma chère Nièce, des Lettres pour vous : il y en a une de Mad. *la Fontaine*, qui n'est pas consolante. On prétend toujours que j'ai été Prussien. Si l'on entend par là que j'ai répondu, par de l'attachement et de l'enthousiasme, aux avances singulières que le Roi de Prusse m'a faites dix-sept ans de suite, on a grande raison; mais si on entend que j'ai été son sujet, et que j'ai cessé un moment d'être François, on se trompe. Le Roi de Prusse ne l'a jamais prétendu; il ne m'a donné la Clef de Chambellan que comme une marque de sa bonté que lui-même appelle *frivole*, dans les Vers qu'il fit pour moi en me donnant cette Clef et cette Croix, que j'ai remises à ses pieds : cela n'exigeant ni serment, ni fonction, ni naturalisation, on n'est point sujet d'un Roi pour porter son ordre. M. d'*Ecoville* qui est en Normandie, a encore la Clef de Chambellan du Roi de Prusse, qu'il porte avec la Croix de St. Louis. Il y auroit bien de l'injustice à ne pas me regarder comme François, pendant que j'ai toujours conservé ma maison à Paris, et que j'ai payé la capitation. Peut-on prétendre sérieusement que l'Auteur du *Siècle de Louis XIV*, n'est pas François? L'oseroit-on dire devant les Statues de *Henri IV*, de *Louis XIV*: j'ajouterai de *Louis XV*, puisque je suis le seul Académicien qui fit son Panégyrique, quand il nous donna la paix, et qu'il a lui-même traduit en six langues?

Il se peut faire que Sa Majesté Prussienne, trompée par mon ennemi, et par un mouvement de sa colère, ait irrité le Roi mon maître contre moi; mais tout cédera à sa justice et à sa grandeur-d'ame.

IV. LETTRE

DU MÊME, A M. L'ABBE TRUBLET,

Pour se justifier d'avoir attaqué M. de Fontenelle.

On vient de m'avertir, Monsieur, qu'on fait une application, aussi mal-fondée qu'injurieuse, de ces mots, par lesquels j'avois commencé mes *Essais sur les Elémens de Newton*: »Ce n'est point ici une Marquise, ni »une Philosophie imaginaire.... « Je suis si éloigné d'avoir eu en vue l'Auteur de la *Pluralité des Mondes*, que je déclare ici publiquement que je regarde son Livre comme un des meilleurs qu'on ait jamais faits, et l'Auteur comme un des plus estimables qui aient jamais été. Je ne suis point accoutumé à trahir mes sentimens: d'ailleurs je ne crois pas qu'il soit possible de penser autrement.

Lorsque j'eus l'honneur d'attendre à Cirey les Dialogues italiens de M. *Algarotti*, dans lesquels les principaux fondemens de la Philosophie de *Newton* me paroissent établis avec beaucoup d'esprit, et ceux de *Descartes* ruinés avec force; je m'engageai de mon côté à combattre en françois pour la même cause, quoiqu'avec des armes extrêmement inégales. Je suppliai la personne respectable chez qui nous étions, de souffrir que je misse son nom à la tête des *Elémens* d'une Philosophie qu'elle entend si bien; et M. *Algarotti* nous dit, que pour lui, puisque son Ouvrage étoit un Dialogue supposé et dans le goût de la *Pluralité des Mondes*, il le dédieroit à M. de *Fontenelle*. Je dis à M. *Algarotti* que j'étois très-fâché de voir une Marquise en l'air dans son Ouvrage, et qu'il ne falloit point mettre un Etre imaginaire à la tête de vérités solides. Voilà ce qui donna lieu à ce commencement de mes *Elémens*, comme la Dame illustre et M. *Algarotti* peuvent en rendre témoignage.

J'ajouterai seulement, qu'il seroit difficile de savoir qui de nous trois estime plus l'Auteur *des Mondes*, et étudie plus souvent ses extraits de l'Académie; ce n'est pas moi qui en profite le plus: voilà tout ce que je puis dire, et j'ai de quoi confondre toute application maligne qu'on voudroit faire.

V. LETTRE

DE JUSTIFICATION DE M. L'ABBE **,

Au sujet de la haine qu'un Ennemi secret avoit témoignée contre lui.

Autant je suis sensible, Monsieur, à ce qui me vient de vous, autant les procédés de ceux qui ne m'aiment point et que j'estime peu, me sont indifférens. Tout ce que je sais, c'est que je n'ai rien fait pour mériter la haine de **. Je lui ai rendu tous les petits services qui ont dépendu de moi. Je n'ai pas voulu et je n'ai pas pu me prêter à ses desirs deux fois seulement: La première, lorsqu'il me demanda ce qu'on trouve rarement aujourd'hui, de *l'argent* pour l'acquisition qu'il a faite; la seconde, lorsque je lui refusai une petite *pièce-de-vers* que je ne pouvois livrer sans risquer de me compromettre. Si ce sont-là des crimes, ils sont assurément bien pardonnables. Il m'étoit d'abord impossible de trouver l'argent qu'il desiroit; et la prudence ne veut point que l'on confie des papiers suspects, à des personnes dont la discrétion est équivoque, et dont les sentimens secrets d'envie ou de haine vous sont trop connus.

Jugez-moi d'après ce petit exposé, et rendez-moi, je vous prie, la justice que je vous rendrois à vous même en pareille occasion. Personne ne vous est plus attaché que moi, personne ne saisira avec plus d'empressement tous les moyens de vous donner des preuves de cette amitié inaltérable à laquelle le tems ne fait qu'ajouter, etc. etc.

VI. LETTRE

DE L'ABBE DE LILLE A M. LE BAILLI DE FRELON,

Qui lui avoit reproché d'avoir écrit une Lettre injurieuse sur l'Ordre de Malte.

A Marseille, 10 Septembre 1785.

M. le Bailli,

Si quelqu'un avoit jamais pu revoquer en doute la loyauté des Chevaliers de Malte, votre Lettre suffiroit pour le réfuter. On ne peut répondre d'une maniére plus noble, plus solide, à l'accusation absurde dont je viens d'être l'objet;*) et quand je serois coupable, votre Lettre pleine de noblesse seroit encore la vengeance la plus digne d'un brave et généreux Chevalier.

J'ai cherché dans ma mémoire ce que je puis avoir dit d'offensant pour l'Ordre respectable dont vous êtes un des membres les plus distingués. Je me suis rappellé qu'en effet je m'étois plaint amérement de la blancheur éblouissante de vos murailles, qui, en huit jours, auroit achevé de m'aveugler. Je me suis permis encore des plaintes, et même des déclamations

*) Cette Lettre de M. le Bailli de *Frélon*, Colonel du régiment de Malte, à un Officier du même régiment, est un modèle d'honnêteté. Nous en rapporterons le commencement et la fin.

„Vous vous trompez, mon cher Confrére: la Lettre que „vous m'avez envoyée, ne peut pas être du Voyageur aimable à „qui on l'attribue. Nous ne l'avons possédé que seize heures; „toutes les autres, nous avons vu avec regret qu'il les a passées „à son bord. Comment un Littérateur estimable, dont les ou„vrages passeront à la postérité, dans un espace de tems aussi „court, se seroit-il cru en état de porter un jugement plus que „sévére sur une constitution singuliére, mais non *bizarre*, et „dont la sagesse est universellement reconnue? . . . . .

. . . . . .

„Vous voyez, mon cher Confrere, que tout se réunit pour „prouver qu'un homme du mérite de M. l'Abbé de *Lille* ne peut „pas être l'Auteur des *Observations sur la constitution et les mœurs „de Malte*. Cet élégant Ecrivain travaille, il est vrai, à un „*Poëme sur l'Imagination*; mais le ton honnête de tous ses ou„vrages est une preuve qu'il est bien éloigné de permettre des „écarts à la sienne."

violentes contre l'insupportable chaleur que nous avons essuyée dans votre Ville. Voilà les atrocités dont je suis obligé de m'avouer coupable.

Parlons sérieusement, M. le *Bailli*; il est bien étrange que l'on veuille me rendre responsable de ce qu'on a pu insérer dans une Lettre sans signature et sans aveu, et falsifiée peut-être autant de fois qu'elle a été copiée. La boule de neige poussée par des polissons, à mesure qu'elle roule, se grossit et se fait; voilà sans-doute le sort de cette Lettre, dont il a couru dans le monde tant de copies, plus ou moins infidelles. Celles où l'on dit que votre Ordre est la seule école d'héroïsme qui existe dans le monde, où l'on vente l'esprit de politesse, de loyauté, d'hospitalité, qui distingue nos Chevaliers; ces copies-là, je les avoue avec plaisir. Celle, où l'on se permet des observations ou trop libres ou même injurieuses, je les désavoue absolument; et votre Lettre me dispense d'en détailler les raisons. Accueilli de la manière la plus distinguée par votre illustre et vertueux Souverain, lié depuis nombre d'années avec plusieurs de vos Chevaliers qui m'honorent de leur amitié, cultivant un Art qui fait profession d'admirer et de chanter les Vertus héroïques, avec quelle vraisemblance a-t-on pu m'attribuer les phrases hardies et répréhensibles dont on se plaint?

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

VII. LETTRE

DE M. DE LA HARPE, AU SUJET D'UNE PRÉTENDUE BROUILLERIE AVEC M. DE V**.

Monsieur,

Je n'ai eu connoissance qu'aujourd'hui d'un article inséré dans la *Gazette d'Utrecht*, au sujet de mon départ de Ferney, article qui n'est composé que d'injures et de fausselés. Le correspondant du Gazetier,

auteur de ce morceau, commence par dire, que *je n'ai jamais su me concilier l'amitié de personne.* Il paroît du moins que je n'ai pas la sienne.

Il prétend que j'ai été recueilli par M. de V**. Quand cela seroit vrai, je ne vois pas trop pourquoi on en feroit un article de gazette. Mais l'un et l'autre est faux.

Il ajoute que je perds six mille livres de rente que M. de V** m'avoit assurées après sa mort: cet homme, apparemment, a lu le Testament de M. de V**: comme je n'en sais pas autant que lui, je n'ai rien à répondre là-dessus.

Il finit par insinuer, sans rien affirmer pourtant, que c'est moi qui ai répandu dans le public et pris à M. de V** le *Catéchumène*, l'*Homme aux 40 écus*, le *Sermon prêché à Bâle*, et la *Lettre de l'Archevêque de Contorberi.* Je doute que M. de V** trouve-bon qu'on lui attribue ainsi publiquement le *Catéchumène* qui n'est point de lui, et d'autres Ouvrages anonymes, qu'il n'est permis d'attribuer à personne, à moins d'avoir des preuves.

Quant à ce qui me regarde, tout ce qui a le moindre commerce avec la Littérature sait à quel point l'imputation du Gazetier au sujet des Ouvrages ci-dessus est fausse, est calomnieuse! Ce seroit lui donner plus d'importance qu'elle n'en mérite, que d'y répondre par des témoignages authentiques, qui sûrement ne me manqueroient pas. Je satisfais suffisamment à ce que je me dois à moi-même, en opposant la vérité au mensonge. Je dois ajoûter aussi, quoi qu'il en doive coûter au bonheur de certaines gens, que je ne suis point brouillé avec M. de V**, et que ce Grand-Homme n'a rien diminué de son amitié pour moi, qui m'est aussi chére qu'honorable.

VIII. LETTRE

DE M. DE V**, SUR LE MEME SUJET.

J'ai appris dans ma retraite, Monsieur, qu'on avoit inséré dans la *Gazette d'Utrecht* du 11 Mars 1768, des calomnies contre M. de *la Harpe*, jeune-homme plein de mérite, déja célèbre par la Tragédie de *Warwick*, et par plusieurs Prix remportés à l'Académie Françoise avec l'approbation du Public. C'est sans-doute ce mérite-là-même qui lui attire les imputations calomnieuses envoyées de Paris contre lui à l'Auteur de la *Gazette d'Utrecht*.

On articule dans cette Gazette, des procédés avec moi dans le séjour qu'il a fait à Ferney. La vérité m'oblige de déclarer que ces bruits sont sans aucun fondement et que tout cet article est calomnieux d'un bout à l'autre. Il est triste qu'on cherche à transformer les Nouvelles publiques et d'autres écrits plus sérieux, en libelles diffamatoires. Chaque Citoyen est intéressé à prévenir les suites d'un abus aussi funeste à la société.

N. B. Voyez la Lettre XXI. de l'art. COMPLIMENT.

IX. LETTRE

D'UN RELIGIEUX A UN SUPERIEUR GENERAL,

Pour justifier un de ses Confrères.

Monsieur,

Dans le compte qu'on vous rend des Sujets de notre Ordre, il est des personnes qui doivent vous faire connoître le mal. Mon rôle a été jusqu'ici de vous dire le bien; permettez que je remplisse ma vocation. On vous a parlé des défauts de M. ***; mais on vous a tu ses qualités. Il a le cœur excellent; il est capable d'amitié, et très-zélé pour ses Amis. L'imputation d'irreligion me paroît très-injuste. Il faut distinguer les

propos qu'un homme en-colére tiendra contre certains Ministres de la Religion, dont il a, ou dont il croit avoir à se plaindre, de ceux qu'on tient contre la Religion même. La vengeance et l'inconsidération dictent les uns; l'impiété inspireroit les autres, et je n'en ai jamais entendu de ceux-ci sortir de la bouche de M. ***, etc. etc.

X. LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE, A M. DE S'GRAVESANDE,

Pour le prier de le justifier auprès du Cardinal de Fleury.

Vous vous souvenez, Monsieur, de l'absurde calomnie qu'on fit courir dans le monde pendant mon séjour en Hollande: vous savez si nos prétendues disputes sur le Spinosisme et sur des matiéres de Religion, ont le moindre fondement. Vous avez été si indigné de ce mensonge, que vous avez daigné le réfuter publiquement. Mais la calomnie a pénétré jusqu'à la Cour de France, et la réfutation n'y est pas parvenue. Le mal a des ailes, et le bien va à pas de tortue. Vous ne sauriez croire avec quelle noirceur on a écrit et parlé au Cardinal de *Fleury*. Tout mon bien est en France, et je suis dans la nécessité de détruire une imposture, que dans votre pays je me contenterois de mépriser, à votre exemple.

Souffrez donc, mon aimable et respectable Philosophe, que je vous supplie très-instamment de m'aider à faire connoître la vérité.

Je n'ai point encore écrit au Cardinal, pour me justifier. C'est une posture trop humiliante, que celle d'un homme qui a fait son apologie: mais c'est un beau rôle, que celui de prendre en main la défense d'un homme innocent. Ce rôle est digne de vous, et je vous le propose comme a un homme qui a un cœur

digne de son esprit. Ecrivez au Cardinal: deux mots et votre nom feront beaucoup, je vous en réponds.

Il en croira un homme accoutumé à démontrer la vérité. Je vous remercie, et je me souviendrai toujours de celles que vous m'avez enseignées. Je n'ai qu'un regret; c'est de n'en plus apprendre sous vous. Je vous lis au moins, ne pouvant plus vous entendre. L'amour de la vérité m'avoit conduit à Leyde; l'amitié seule m'en a arraché.

En quelque lieu que je sois, je conserverai pour vous le plus tendre attachement et la plus parfaite estime.

MARIAGE ANNONCÉ OU CELEBRÉ LETTRES A CE SUJET.

I. LETTRE

DE M. LE COMTE DE ***, A M. LE MARQUIS DE ***,

Pour lui annoncer son Mariage.

Il est donc décidé, mon cher Marquis, que mon bonheur va se consommer. J'épouse Mardi prochain Mademoiselle de ***. Ce n'est point les plaisirs de l'amour que je cherche; un sentiment plus louable règne dans mon cœur. Vous savez que Mademoiselle de *** est aussi respectable qu'aimable. Les épreuves auxquelles j'ai mis son caractére, ont toutes été à son avantage. J'ai eu la facilité de l'étudier, et plus je l'ai connue, plus je l'ai aimée. J'espére que vous voudrez bien applaudir à une union qui sera l'époque la plus heureuse de ma vie, etc. etc.

II. LETTRE

DE M. DE ***, A M. LE COMTE DE ***,

Pour lui annoncer le Mariage de sa Fille.

Vous apprendrez, Monsieur, avec plaisir que ma fille vient d'épouser le Baron de ***; et vous vous intéressez trop à notre bonheur, pour ne pas approuver cette union. Il n'a manqué que vous à la noce. Notre joie seroit imparfaite, si nous ne la partagions avec vous, Monsieur, dont nous aimons le caractére et respectons le suffrage.

III. LETTRE

DE M. ***, A M. ***,

Pour lui annoncer le Mariage de sa Fille.

J'ai l'honneur de vous annoncer, Monsieur et très-cher Cousin, que je viens d'arrêter le Mariage de ma fille cadette avec M. de ***. Le caractére du jeune-homme, sa sagesse qui est au-dessus son âge, et son bon esprit, me font espérer que cette union sera heureuse. Nous serons encore plus flattés du choix que nous avons fait, si vous daignez y applaudir.

IV. LETTRE

DU CHANCEL. D'AGUESSEAU A MADAME LA MARECH.E DE NOAILLES,

Sur la déclaration du Mariage de Madame la Comtesse de Toulouse.

Vous me rendez justice, Madame, par l'attention que vous avez de me faire part d'un mariage qui vient d'être rendu public d'une maniére si satisfaisante.... Votre étoile, toujours heureuse pour les mariages, finit encore mieux qu'elle n'a commencé.... J'espére que Madame la Comtesse de *Toulouse* recevra encore plus agréablement mon compliment, lorsqu'il passera par votre bouche, que si je prenois la liberté de le lui faire

moi-même. Je suis accoutumé à la bonté que vous avez de vouloir-bien me servir toujours d'interprète auprès de votre nombreuse famille, et je me flatte que vous ne refuserez pas non-plus en cette occasion de m'acquitter de ce que je lui dois, sur un événement qui lui fait un si grand plaisir. Je ne vous dis rien sur M. le Duc de *Noailles* en particulier, parce que j'aurois trop de choses à vous dire. Mais je compte que je n'y perdrai rien. Vous savez tous mes sentimens pour vous et pour lui. Vous ne vous tromperez pas, Madame, quand vous croirez qu'il n'y a personne qui vous honore plus parfaitement, et qui vous soit plus véritablement attaché que moi et tout ce qui m'appartient, etc. etc.

V. LETTRE

DE M. LE MARQUIS DE ***, A M. LE COMTE DE ***,

Pour lui faire compliment sur son Mariage.

Oui, mon cher Comte, j'applaudis et de tout mon cœur à votre mariage. J'ai été assez heureux pour en poser la première pierre. Vous vous rappellerez, je vous prie, que lorsque nous parlâmes au Château de ** des Beautés de la Ville voisine, je vous dis qu'il y en avoit une dont la figure inspiroit l'amour, et dont le caractère étoit fait pour l'amitié. Vous me demandâtes son nom; je vous le dis, et dès ce moment vous fûtes amoureux sans vous en appercevoir. Je suis charmé que cette première semence ait fructifié. Vous allez jouir de cette union des cœurs, de cette sympathie de caractères, qui est le fruit et le principe de la vertu. Mlle de *** vous fera connoître de quel prix est une femme qui unit une belle âme à tous les agrémens extérieurs. Jouissez long-tems de votre bonheur, et augmentez le mien en continuant de m'aimer.

VI. LETTRE

AU SUJET D'UNE DEMOISELLE,

*Qui venoit d'épouser le Marquis de ***, veuf et vieux.*

Mademoiselle de V** a dit enfin, Monsieur, ce terrible *Oui*. Elle remplace une Dame qui avoit bien des vertus; mais elle est faite pour faire-oublier les morts et pour consoler les vivans. Elle avoit, le jour de la cérémonie, la blancheur du lys et la fraîcheur de la rose, et cet éclat extérieur étoit relevé par une modestie douce, par une sensibilité tendre, qui augmentoit encore ses charmes.

M. le Marquis de *** lui a donné de belles étrennes, par les jouissances qu'il lui accorde après sa mort. Mais la meilleure étrenne, selon moi, est d'épouser ce qu'on aime. Elle a donné la main à un homme vieux et infirme, et a uni un corps frais et sain à un cadavre. Mais qui peut disposer de soi à son gré? Qui peut faire un choix qui satisfasse son cœur? Il y a tant de raisons qui forcent une Demoiselle de condition, peu riche, à prendre le joug, que je pardonne facilement à celles qui s'y soumettent.

D'ailleurs Mlle de V** est pleine de sens et d'esprit, et elle fera, par raison et par devoir, ce que certainement elle ne peut pas faire par goût. Son Epoux est en extase; et il a trop fait en faveur de Mlle de V**, pour que toute sa tendresse soit mise à fonds-perdu. La reconnoissance produira l'amitié, et ce sentiment vaut souvent mieux en hymen que l'amour. Il est du moins plus durable, s'il n'est pas aussi vif, etc. etc.

VII. LETTRE

A M ***,

Qui avoit marié sa Fille à un Homme riche, mais vieux.

Votre Lettre, mon cher Ami, respire toute la franchise de votre caractére et toute la sensibilité de votre

cœur. Le mien y répond par la plus vive tendresse. Je me réjouis avec vous de l'établissement avantageux que fait Mademoiselle votre Fille. Il étoit naturel que son Epoux payât le sacrifice que la jeunesse de l'aimable Epouse fait à la vieillesse. Ce n'est qu'à grands frais qu'on peut se procurer en hyver, les agrémens du printems. Quoique cette union soit disproportionnée à cause de l'âge de votre Gendre, j'espére qu'elle sera heureuse. Je compte beaucoup sur le bon esprit de votre aimable Fille, et sur-tout sur les leçons et les exemples du Pere et de la Mere.

VIII. LETTRE

DE MAD. LA MARQUISE DE ***, A MADAME DU MONTIER, SA MERE,

Pour lui proposer un Mariage pour sa Sœur.

Ma très-chere Mere,

J'ai à vous entretenir d'une affaire qui me donne beaucoup de joie. Le Marquis me présenta, il y a quinze jours, un Seigneur Napolitain de la plus charmante figure. Mais on cesse d'y faire attention, lorsqu'on l'entend parler. Il n'est pas possible d'imaginer, dans un homme de cet âge, des lumiéres si universelles, un jugement aussi solide, un esprit plus aisé, plus juste, plus brillant. Ne m'accusez pas de prévention, je vous prie. Tout le monde est d'accord avec moi sur le compte du Signor *Mastrilli*, et son assiduité chez nous excite bien de la jalousie. Il n'a point déguisé au Marquis le motif de ses visites. La petite a fait sa conquête, et il proteste à mon Epoux qu'il s'estimeroit le plus heureux de tous les hommes, s'il pouvoit obtenir son cœur et sa main. Le Marquis ne lui a point déguisé que ma Sœur n'a d'autre dot que ses charmes et ses vertus. Cet aveu, loin de le rebuter, semble ajoûter quelque chose à la vivacité de ses sentimens. Il ne dé-

pend que de lui; et vous recevrez une de ses Lettres avec celle-ci, et une de mon Epoux, pour demander le consentement de mon Pere et le vôtre, etc. etc.

IX. LETTRE

DE J. J. ROUSSEAU, A M. LE COMTE DE ***,

Nouvellement marié à une Dame qui avoit du penchant à la jalousie.

En vérité, Monsieur, je suis enchanté de vous et de votre digne Epouse. Elle peut vous aimer trop pour votre repos, mais jamais trop pour votre mérite; ni vous, l'aimer jamais assez pour le sien. Je ne connois rien de plus intéressant que le tableau de votre union, et tracé par vous-même...

Pensez si vous n'auriez pas donné à sa delicatesse quelque raison particuliére de craindre votre éloignement. Monsieur, les cœurs sensibles sont faciles à blesser; tout les alarme; et ils sont d'un si grand prix, qu'ils valent bien les peines qu'on prend à les contenter.....

Que votre Femme voie toujours que vous cherchez votre bonheur dans le sien, et que vous la distinguez des autres femmes par des sentimens à l'epreuve du tems. Les soins amoureux de nouveaux Epoux bientôt se relâchent. Les témoignages d'un amour durable, fondé sur l'estime et sur la vertu, sont moins frivoles, et font plus d'effet.....

Quand une fois votre Femme sera bien convaincue de la solidité de votre attachement, elle n'aura pas peur que vous lui soyez enlevé par des folles. Pardon, Monsieur! Vous demandiez des avis pour Madame la Comtesse, et c'est à vous que j'ose en donner. Mais vous m'inspirez un tel intérêt pour votre union, qu'en

vous parlant de tout ce qui me semble propre à l'affermir, je crois déja me mêler de mes affaires, etc.

A Môtiers, le 26 Janvier 1765.

X. LETTRE

DE FELICITATION, A UN AMI,

Qui venoit de se marier.

Je ne puis, mon très-cher Ami, qu'applaudir à votre choix. Il est bien flatteur pour vous d'avoir obtenu un main qui avoit été refusée aux aspirans les plus distingués. Mlle de *** a été le modèle des filles vertueuses; elle sera celui des épouses aimables et sensibles. Elle travaillera à votre bonheur, autant que vous contribuerez au sien. Votre union sera celle des cœurs. Jouissez long-tems de l'ouvrage de votre persévérance et de vos vertus.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XI. LETTRE

DE J. J. ROUSSEAU, A M. K**,

Nouvellement marié.

Si jeune, et déjà marié! Monsieur, vous avez entrepris de bonne-heure une grande tâche. Je sais que la maturité de l'esprit peut suppléer à l'age, et vous m'avez paru promettre ce supplément. Vous vous connoissez d'ailleurs en mérite, et je compte sur celui de l'Epouse que vous vous êtes choisie.

Il n'en faut pas moins, cher K**; pour rendre heureux un établissement si précoce. Votre âge seul m'alarme pour vous; tout le reste me rassure. Je suis toujours persuadé que le vrai bonheur de la vie est dans un Mariage bien assorti; et je ne le suis pas moins, que tout le succès de cette carrière dépend de la façon de la commencer. Le tour que vont prendre vos occupations, vos soins, vos maniéres, vos affections

domestiques durant la première année, décidera de tout le reste. C'est maintenant *que le sort de vos jours est entre vos mains.* Plus tard, il dépendra de vos habitudes.

Jeunes Epoux, vous êtes perdus, si vous n'êtes qu'amans. Mais soyez amis de bonne-heure, pour l'être toujours. La confiance qui vaut mieux que l'amour, lui survit et le remplace. Si vous savez l'établir entre vous, votre maison vous plaira plus qu'aucune autre; et dès qu'une fois vous serez mieux chez vous que partout-ailleurs, je vous promets du bonheur le reste de votre vie.

Adieu, très-bon et aimable K**! Faites, je vous prie, agréer mes hommages à Madame votre épouse. Dites-lui combien elle a droit à ma reconnoissance, en faisant le bonheur d'un homme que j'en crois si digne, et auquel je prends un si tendre interêt.

Voyez la Lettre VII. de l'art. CONSEIL.

XII. LETTRE

A M. LE COMTE DE ***,

Sur son second Mariage.

Vous demandiez des consolations à la Providence, Monsieur le Comte; elle vous a très-bien servi. Mademoiselle de *** a une figure aimable, l'esprit naturel, et un cœur qui embellit encore la figure et l'esprit. Elle assure son bonheur en s'unissant à vous; mais certainement elle fera le vôtre. L'amour et l'amitié partageront votre vie. J'espére que la premiére divinité ne vous fera pas oublier la seconde.

XIII. LETTRE

DE M. L'ABBE ***, A MADAME DE ***,

*Sur le Mariage de Mlle de M***.*

Mademoiselle de M** a pris enfin, Madame, ces chaînes de l'hymen qui sont rarement des chaînes de

fleurs. L'exemple de plusieurs de ses compagnes, qui versent des larmes amères sur le joug qu'elles se sont imposé, n'a pu la détourner. Elle espére être plus heureuse. Il est vrai que ce n'est ni l'intérêt ni la vanité, ni le caprice, qui ont conduit cette fois-ci la victime à l'autel. Une certaine convenance dans les caractéres a été le premier lien des deux Epoux. Madame de *** trouvera son plaisir où elle croira voir son devoir, et avec cette façon de penser, elle ne sauroit avoir des regrets. Son Mari l'aime tendrement, et elle se pliera facilement à tous ses goûts. Cette flexibilité de caractére est, je crois, le premier pas vers le bonheur qu'on peut goûter dans le mariage, etc.

XIV. LETTRE

DE M. M. L'ABBE ***;

*Pour annoncer le Mariage de M. le Marquis de ***;*

M. le Marquis de *** vient de se marier, mon cher Ami, avec Mademoiselle de V**: c'est l'amour, l'amitié et l'estime qui ont fait ce mariage. Les noces ont été célébrées au village de P**. Tous les habitans nageoient dans la joie et dans les plaisirs, et paroissoient partager les prémices d'un bonheur qui sera durable. Le Marquis a épousé une femme qu'il adore et dont il est aimé. L'un et l'autre ont ces vertus solides et constantes, propres à perpétuer la félicité, etc.

XV. LETTRE

A M. DE ***,

Qui venoit d'épouser une Demoiselle riche et aimable.

Il vous faut, mon cher Monsieur, des événemens pour m'écrire. Celui que vous m'annoncez est très-agréable: vous avez enfin obtenu ce que vous méritiez depuis long-tems. Vous ne connoissez pas l'envie, et vous aurez de quoi l'exciter. Je soupire après le mo-

ment où je pourrai jouir, de près, du spectacle de votre bonheur. Vous voilà partagé entre une Femme aimable et vos Amis. Elle aura sans-doute les sentimens les plus vifs de votre cœur; mais sans lui disputer sa place, j'espére que je ne perdrai pas entiérement la mienne, etc. etc.

XVI. LETTRE

DE MONSIEUR ***, A MADEMOISELLE DE ***,

Pour annoncer le Mariage d'une de ses Amies.

Enfin l'affaire que vous avez traitée pendant si longtems, Mademoiselle, est heureusement terminée. Mademoiselle de *** a dit hier cet *Oui* qui lui coûtoit tant. Je croyois qu'elle ne le prononceroit jamais, et je devois le croire, puisqu'elle avoit résisté aux priéres d'une personne aussi spirituelle et aussi insinuante que vous. Les assiduités de M. *** ont plus fait que nos sollicitations. Ils seront heureux, je l'espére, et ils vous devront en partie leur bonheur, etc.

XVII. LETTRE

D'UN SOLITAIRE A UN AMI,

Qui venoit de se marier.

J'ai laissé passer, mon cher Ami, la foule qui vous assiégeoit le jour de vos noces, pour vous faire un compliment moins emphatique, mais plus sincére que ceux dont vous avez été accablé. Je craignois de n'être pas entendu au milieu de vos fêtes bruyantes. Les jeux, les danses, les grands repas peuvent être favorables à l'Amour; mais tout cela ne sert guéres à l'Amitié. Il lui faut un jour doux, une retraite paisible; elle se plaît dans les grottes, elle aime à s'égarer dans les bois. Tel est mon cœur, mon cher Ami. Vous étiez couronné par l'Hymen et par l'Amour, et je de-

mandois pour vous en silence à ces deux divinités un bonheur durable, etc. etc.

XVIII. LETTRE

DE M. ** A SA SOEUR,

Sur son Mariage avec un de ses Amis.

C'est à vous qu'il appartient, ma très-chere Sœur, de faire le bonheur de mes Amis, qui à leur tour feront le vôtre. Vous perdez une société connu; mais vous acquérez le cœur d'un Epoux qui vous adore, en qui je vois un pere tendre et un ami fidèle, et qui doit attacher beaucoup de prix au bonheur de vous posséder. D'ailleurs la variété d'objets d'une grande Ville vous dédommagera bien-tôt des tristes amusemens d'une petite: amusemes si souvent empoisonnés par la médisance et la tracasserie. Que ne puis-je aller unir ma petite fortune à la vôtre, embellir ainsi le peu de jours que la Providence me promet, vivre et mourir avec vous, et renfermer nos cendres dans un tombeau commun! Voilà les objets dont je nourris mon imagination. Le moment de ma vie où je serai le plus content de moi, sera celui où ils se réaliseront. Ces rêves sont agréables, puisqu'ils roulent sur vous: s'ils s'effectuent, la Providence mettra la derniére main à mon bonheur.

XIX. LETTRE

DE M. C**, A M. DE **,

Qui alloit épouser une Demoiselle vertueuse et aimable.

Il vous falloit, Monsieur, un établissement, et j'espére que le vôtre sera heureux. Vous épousez une personne aimable, dont l'âge n'est pas trop disproportionné avec le vôtre. Votre caractére s'accommodera du sien. Mll. *** est douce sans fadeur, vive sans étourderie, enjouée sans indécence. Votre gravité ne l'étonnera point, parce qu'elle ne vient pas de mauvaise humeur, et elle saura

l'égayer. Vous ne ressemblerez point à ces Maris qui offrent d'abord un bouquet d'œillets et de jasmin, auquel succèdent bientôt des faisceaux de chardons et d'orties, et qui ayant commencé par être des amans soumis, finissent par être des tyrans despotiques. Je suis sûr du moins que Mll. *** n'éloignera pas votre cœur par une aigreur déplacée, par des murmures continuels, par des plaintes faites à contre-tems. En aspirant à sa main, vous avez voulu la rendre heureuse; en acceptant la vôtre, elle a cru l'être: vous aurez l'un et l'autre le bonheur que vous desirez et que vous méritez.

XX. LETTRE

DU MEMÉ A UN HOMME-D'ESPRIT D'AVIGNON.

Il n'y a pas long-tems, mon très-cher Ami, que je souhaitois une *Laure* à un nouveau *Pétrarque*. Vous l'avez enfin obtenue, et je me félicite de voir mes vœux accomplis. Vous reconcilierez sans-doute l'Amour avec Hymen, deux dieux plus desunis que *Voltaire* et *Jean-Jacques Rousseau*. J'aurois fait avec plaisir votre épithalame; mais je n'ai su votre mariage qu'après-coup. J'aurois chanté les vertus de l'Epoux et les graces de l'Epouse. Vous avez perdu de mauvais Vers; mais vous n'avez pas perdu les sentimens qui me les auroient inspirés. etc. etc.

XXI. LETTRE

DE M. DE V**, A UNE PARENTE DE M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

Au sujet du Mariage de celui-ci avec Mademoiselle de Varicour.

Les deux heureux, Madame, me permettent de vous féliciter de leur bonheur. Mademoiselle *de Varicour* a bien voulu être ma fille quelque-tems; Madame de

Villette jouit d'un sort plus beau; elle est votre nièce, et j'ose assurer qu'elle en est très-digne. Je vous rends votre bien, la vertu, le bon esprit et les graces. Mon âge et mes maladies m'empêcheront de vous faire ma cour; mais rien n'altérera la sensibilité et le respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être.

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur, V**.

Voyez la Lettre XVII. de l'art. *Excuse.*

LETTRES MORALES.

Voyez l'art. entier CONSEIL... La plupart des Lettres des art. CONDOLEANCE et CONSOLATION... Les N. XLIII. et LI. article FELICITATION... Les N. XX. et XXII. art. OUVRAGE DONNÉ... Les N. VI. IX. XI. XVII. XIX. art. MARIAGE.

LETTRES CONTENANT DES NARRATIONS, DESCRIPTIONS, NOUVELLES.

I. LETTRE

DE LA PRINCESSE DES URSINS AU MARQUIS DE TORCY,

Renfermant le détail des Disputes d'étiquette. *)

Barcelone, 16 Décembre, 1701.

Je crois, Monsieur, que vous n'êtes jamais de meilleure humeur, que lorsque vous me faites l'honneur de m'écrire; mais je vous avoue aussi que je n'ai pas

*) Ces minuties de gens importans, ne sont pas agréables seulement aux personnes qui cherchent un amusement dans la lecture, mais encore à celles qui veulent connoître l'homme dans les grandes et les petites choses.

moins de plaisir quand je vous fait réponse. Qui vous a si bien informé du peu d'adresse que j'ai à porter la lampe que le comte de *Bénaventé* me présente gravement tous les soirs? C'est sans-doute Madame la Duchesse de *Noailles*, qui est une causeuse, et qui n'est jamais plus aise que quand elle peut me nuire. Ne vous aura-t-elle point dit aussi que je laisse tomber assez souvent le pot-de-chambre du Roi? qu'ordinairement je ne sais pas le matin ce que j'ai fait le soir de son épée? Ce qui me console, c'est que vous seriez aussi embarrassé que moi, si vous vous trouviez chargé de cet attirail; car sûrement deux mains n'y sauroient pas suffire. On ne peut rien changer dans cette cérémonie. Le Roi ne seroit pas obéi, et je me ferois une affaire, comme il est arrivé ces jours passés, dans une chose beaucoup plus sérieuse néanmoins. Quoique le Comte de *Marsin* doive vous en écrire, je vais vous la raconter, quand ce ne seroit que pour avoir le plaisir de vous parler d'un vieux et malin petit singe, qu'on appelle ici le Patriarche des Indes.

Le jour de la Conception, le Roi et la Reine firent leurs dévotions à la grande Eglise. Il fut question la veille de régler le cérémonial; et dans le tems que Leurs Majestés me faisoient l'honneur de m'en parler, mon petit singe entra. Le Roi lui demanda qui devoit tenir la nappe? Il répondit, que le Roi défunt ayant toujours communié seul, c'étoit lui et le *sumiller de corps* qui avoient fait cette fonction; mais que la Reine s'y trouvant, c'étoit à lui et à moi à avoir cet honneur, quoiqu'il eût encore à leur présenter la coupe.

Après qu'il se fut retiré je représentai à Leurs Majestés qu'il ne me paroissoit pas décent, qu'à l'autel et aux yeux de tout le monde, je figurasse avec un Patriarche; que si cette fonction étoit ecclésiastique, je ne devois pas y être employée; et que si elle ne l'étoit

pas, il me paroissoit beaucoup mieux que le *sumilier* la fit avec moi. Le Roi loua cette réflexion, et envoya aussi-tôt son Confesseur dire au Patriarche, qu'il donneroit la coupe, et que le Comte de *Bénaventé* et moi tiendrions la nappe. Ce Prélat répondit que cela ne se pouvoit pas, et n'en donna point de raison.

Le lendemain dans le tems de la communion, le Comte de *Bénaventé* prit la nappe qui avoit été préparée, et je m'approchai auprès de la Reine. Mais le petit Prélat, plus leste, gagna de la main, et présenta au Roi une autre nappe qu'il tira apparement de sa poche, si courte qu'à peine l'extrémité arrivoit jusqu'à la Reine. Le Roi ne vit rien; la Reine me fit observer ce ridicule, par un signe qu'elle eut la bonté de me faire.

Cette journée fut celle des incidens: car il en arriva un autre, où je n'eus d'autre part que celle de servir de témoin.

Quand il fallut approcher le fauteuil du Roi plus près du prie-dieu sur lequel Leurs Majestés étoient à genoux, le Comte *del-Priego, mayordomo*, le prit; le Duc d'*Ossone* courut pour le lui ôter. Cela fit un petit combat presque au pied de l'autel: car le premier ne vouloit point le lâcher, et le second vouloit l'avoir, croyant l'un et l'autre que ce service regardoit leur charge. Le dernier enfin l'emporta à force de coups de coudes, et par la complaisance de l'autre.

Pendant qu'ils se tourmentoient ainsi, je vis le moment que le Duc d'*Ossone*, que vous savez, Monsieur, n'être pas plus gros qu'un rat, alloit être culbuté avec le fauteuil sur la personne du Roi, et le Roi sur la Reine.

Leurs Majestés ne s'apperçurent pourtant point de cette scene, étant l'un et l'autre attentifs à prier Dieu, et le bruit que l'on fait ordinairement dans les Eglises en ce pays-ci les ayant empêchés d'y faire attention.

Avant que de sortir, je crus à-propos d'en avertir le Roi, afin qu'il empêchât que ces Messieurs n'en vinssent aux voies-de-fait. Sa Majesté en parla dans l'Eglise même au Duc d'*Ossone*, et dans le Palais au Comte *del-Priégo*. On régla le soir même ce différent dans le Conseil. Il fut jugé que le Duc d'*Ossone* avoit tort, et le Roi les accorda en parlant une seconde fois à tous les deux comme il convenoit. Ces Messieurs, de cœur et d'esprit pacifiques, avoient peu d'envie, je crois, de se battre ailleurs que dans l'Eglise.

Au reste, Monsieur, Leurs Majestés assisteront à l'Eglise le matin et l'après-dinée sans *cortenas* (sans rideaux): il n'y en avoit point ici, et cela faisoit dire aux Espagnols que cette fonction ne se pouvoit faire. Mais nous fûmes bien aises de donner cette atteinte à l'étiquette; et quand il y en auroit eu, nous ne nous en serions point servis, la fantaisie de cacher un Roi aimable au peuple, me paroissant une des moins sages de *Philippe II.*

Je ne vous entretiens que de bagatelles; la matière étant épuisée, quand je vous ai parlé de l'union parfaite qui continue à être entre Leurs Majestés. Notre cour est presque toujours la même depuis le commencement du mois jusqu'à la fin; et je ne sais quoi imaginer pour la diversifier dans un pays où il n'y a rien absolument qui puisse y contribuer, etc. etc.

II. LETTRE*)

D'UN ETRANGER, A M. ***,

Où il marque les différens caractères des Personnes qu'il a vues dans une compagnie de Paris.

Monsieur,

Il faut convenir que ceux qui aiment à s'instruire, ne sont jamais oisifs. Quoique je ne sois chargé d'aucune

*) Cette Lettre et les deux suivantes sont titrées des *Lettres Persanes*.

affaire importante, je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner. Tout m'intéresse, tout m'etonne; je suis comme un enfant, dont les organes encore tendres sont vivement frappés par les moindres objets.

J'ai passé quelques jours dans une maison-de-campagne auprès de Paris, chez un homme de considération, qui est ravi d'avoir de la compagnie chez lui: il a une femme fort aimable, et qui joint à une grande modestie une gaîté charmante.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier, selon ma coutume, cette foule de gens qui y abordoient sans cesse, dont les caractéres me présentoient toujours quelque chose de nouveau. Je remarquai d'abord un homme dont la simplicité me plut; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi, de sorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que nous nous entretenions en particulier dans un grand cercle, laissant les conversations générales à elles-mêmes: Vous trouverez peut-être en moi, (lui dis je,) plus de curiosité que de politesse; mais je vous supplie d'agréer que je vous fasse quelques questions: car je m'ennuie de n'être au fait de rien, et de vivre avec des gens que je ne saurois démêler. Il n'y a pas un seul de ces hommes qui ne m'ait donné la torture plus de deux cents fois, et cependant je ne les devinerois de mille ans... Vous n'avez qu'à dire, (me répondit-il,) et je vous instruirai de tout ce que vous souhaiterez, d'autant mieux que je vous crois homme discret.... Qui est cet homme, (lui dis-je,) qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux Grands, qui est si familier avec vos Ducs, et qui parle souvent à vos Ministres, qu'on me dit être d'un accès

si difficile? Il faut bien que ce soit un homme-de-qualité; mais il a la physionomie si basse, qu'il ne fait guéres honneur aux Gens-de-qualité, et d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je suis étranger; mais il me semble qu'il y a, en général, une certaine politesse commune à toutes les Nations; je ne lui trouve point de celle-là. Est-ce que vos Gens-de-qualité sont aussi mal élevés que les autres? --Cet homme, (me répondit-il en riant,) est un Fermier; il est autant au-dessus des autres par ses richesses, qu'il est au-dessous de tout le monde par sa naissance. Il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit se résoudre à ne manger jamais chez lui. Il est bien impertinent, comme vous voyez; mais il excelle par son Cuisinier: aussi n'en est il pas ingrat, car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui... Mais si je ne vous importune pas, dites-moi, je vous prie, quel est celui qui est vis-a-vis de nous, qui est si mal habillé, qui fait quelquefois des grimaces, et a un langage différent des autres; qui n'a pas d'esprit pour parler, mais qui parle pour avoir de l'esprit? -- C'est, (me répondit-il,) un Poëte, et le grotesque du Genre-humain: ces gens-là disent qu'ils sont nés ce qu'ils sont; cela est vrai, et aussi ce qu'ils seront toute leur vie, c'est-à-dire, presque toujours les plus ridicules de tous les hommes. Aussi ne les épargne-t-on point; on verse sur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette maison; et il y est bien reçu du Maître et de la Maîtresse, dont la bonté et les manières polies ne se démentent à l'égard de personne.

--Et ce vieil-homme, (lui dis-je tout bas) qui a l'air si chagrin? --C'est un vieux Guerrier, (me dit-il) qui se rend mémorable à tous ses auditeurs par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles où il ne se soit pas trouvé, ou

qu'on vante un siége où il n'ait pas monté la tranchée. Il se croit si nécessaire à notre Histoire, qu'il s'imagine qu'elle finit où il à finit. Il regarde quelques blessures qu'il a reçues, comme la dissolution de la Monarchie; et à la différence de ces Philosophes qui disent qu'on ne jouit que du présent, et que le passé n'est rien, il ne jouit au contraire que du passé, et n'existe que dans les campagnes qu'il a faites. etc. et.

III. LETTRE

DU MEME,

Sur les entretiens des Cafés.

Monsieur,

Vous savez que je suis né Observateur. Pour satisfaire mon goût, j'entrai, il y a cinq ou six jours dans un Café. J'y remarquai d'abord un Gentilhomme, assez bien mis, qui se faisoit écouter. Il parloit du plaisir qu'il y avoit de vivre à Paris, et déploroit sa situation d'être obligé de vivre dans la Province. »J'ai, dit-il, quinze mille livres de rente en fonds de terre, et je me croirois plus heureux, si j'avois le quart de ce bien-là en argent et en effets portables par-tout. J'ai beau presser mes Fermiers et les accabler de frais de Justice, je ne fais que les rendre plus insolvables: je n'ai jamais pu voir cent pistoles à-la-fois. Si je devois dix mille francs, on me feroit saisir toutes mes terres, et je serois à l'Hôpital. «

Je tournai par hazard la tête d'un autre côté, et je vis un autre homme qui faisoit des grimaces de possédé. »A qui se fier désormais, s'écrioit-il? Il y a un traitre, que je croyois si fort de mes amis, que je lui avois prêté mon argent, et il me l'a rendu: quelle perfidie horrible! Il a beau faire, dans mon esprit il sera toujours déshonoré.»

Tout-près de-là étoit un homme très-mal vêtu, qui, élevant les yeux au ciel, disoit: Dieu bénisse les

projets de nos Ministres. Puissé-je voir les actions à deux mille, et tous les laquais de Paris plus riches que leurs maîtres!... J'eus la curiosité de demander son nom. C'est un homme extremement pauvre, me dit-on; aussi a-t-il un pauvre métier: Il est Généalogiste, et il espére que son art rendra beaucoup, si les fortunes continuent: parce que tous ces nouveaux Riches auront besoin de lui pour réformer leur nom, décrasser leurs ancêtres, et orner leurs carrosses, il s'imagine qu'il va faire autant de Gens-de-qualité qu'il voudra.

Enfin, je vis entrer un vieillard, pâle et sec, que je reconnus pour Nouvelliste, avant qu'il se fût assis. Il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une assurance victorieuse contre tous les revers, et présagent toujours les victoires et les trophées. C'étoit au contraire, un de ces trembleurs, qui n'ont que des nouvelles tristes. »Les affaires vont bien-mal du côté de l'Espagne, dit il: nous n'avons point de Cavalerie sur la frontière; et il est à craindre que le Prince ***, qui en a un gros corps, ne fasse contribuer tout le Languedoc.«

Il y avoit vis-à-vis de moi un Philosophe, assez mal en ordre, qui prenoit le Nouvelliste en pitié, et haussoit les épaules à mesure que l'autre haussoit la voix; je m'approchai de lui, et il me dit à l'oreille: »Vous voyez que ce fat nous entretient, il y a une heure, de sa frayeur pour le Languedoc; et moi j'apperçus hier au soir une tache dans le Soleil, qui, si elle augmentoit, pourroit faire tomber toute la Nature en engourdissement! et je n'ai pas dit un seul mot. «

Je suis persuadé que si j'avois eu le tems de demeurer davantage dans ce lieu, j'y aurois certainement vu d'autres originaux. Comme j'espére y retourner dans quelques jours, je ne manquerai pas de vous faire part de mes nouvelles découvertes.

Je suis, etc. etc.

IV. LETTRE

DU MEME,

Sur un Géomètre.

Puisque vous vous amusez, Monsieur, de mes observations, je vous apprendrai, que passant l'autre jour sur le Pont-neuf, avec un de mes Amis, il rencontra un homme de sa connoissance qu'il me dit être un Géomètre; et il n'y avoit rien qui n'y parût, car il étoit d'une rêverie profonde. Il fallut que mon Ami le tirât long-tems par la manche, et le secouât, pour le faire descendre jusqu'à lui; tant il étoit occupé d'une courbe, qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, et s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires: ces discours les menérent jusques sur la porte d'un Café, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre Géomètre y fut reçu de tout le monde avec empressement. Il dérida alors un peu son visage, et se mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de Géométrie.

Cependant son esprit régulier toisoit tout ce qui se disoit dans la conversation; il ressembloit à celui qui, dans un jardin, coupoit avec son épée la tête des fleurs qui s'elevoient au-dessus des autres. Martyr de sa justesse, il étoit offensé d'une saillie, comme une vue délicate est offensée par une lumiére trop vive. Rien, pour lui, n'étoit indifférent, pourvu qu'il fût vrai; aussi sa conversation étoit-elle singuliere.

Il étoit arrivé, ce jour-là, de la campagne, avec un homme qui avoit vu un Château superbe et des Jardins magnifiques; et il n'avoit vu, lui, qu'un bâtiment de soixante pieds de long sur trente-cinq de large, et un bosquet barlong de dix arpens. Il auroit fort souhaité que les régles de la perspective eussent

été tellement observées, que les allées des avenues eussent paru par-tout de même largeur; et il auroit donné, pour cela, une méthode infaillible.

Il parut fort satisfait d'un Cadran qu'il y avoit démêlé, d'une structure tout-à-fait singulière; et il s'échauffa beaucoup contre un Savant qui étoit auprès de moi, qui, malheureusement, lui demanda si ce Cadran marquoit les heures Babyloniennes?

Un Nouvelliste parla du bombardement du château de Fontarabie; et il donna aussi-tôt les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrite en l'air; et, charmé de savoir cela, il voulut en ignorer entiérement le succès.

Un homme se plaignoit d'avoir été ruiné l'hyver précédent par une inondation: » Ce que vous me dites-là m'est fort agréable, dit alors le Géomètre; car je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation que j'ai faite, et qu'il est au moins tombé sur la Terre deux pouces d'eau plus que l'année passée.«

Un moment après il sortit, et nous le suivîmes. Comme il alloit assez vite, et qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme. Ils se choquérent rudement, et de ce coup ils rejaillirent chacun de leur côté, en raison réciproque de leur vitesse et de leurs masses. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement, cet homme, portant la main sur le front, dit au Géomètre: Je suis bien-aise que vous m'ayez heurté, car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre; je viens de donner mon *Horace* au Public... Comment, dit le Géomètre? Il y a deux mille ans qu'il y est... Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre; c'est une traduction de cet ancien Auteur que je viens de mettre au jour: il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

Quoi! Monsieur, dit le Géomètre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas? Vous parlez pour les autres, et ils pensent pour vous? --Monsieur, dit le Savant, croyez-vous que je n'aie pas rendu un grand service au Public, de lui rendre la lecture des bons Auteurs familière? --Je ne dis pas tout-à-fait cela: j'estime, autant qu'un autre, les sublimes Génies que vous travestissez: mais vous ne leur ressemblerez point; car si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais. Les traductions sont comme ces monnoies de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, et même sont d'un plus grand usage pour le Peuple; mais elles sont toujours foibles et d'un mauvais alloi. Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illustres morts: et j'avoue que vous leur donnez bien un corps: mais vous ne leur rendez pas la vie, il y manque toujours un esprit pour les animer. Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours?...

Après ce petit conseil, ils se séparèrent, je crois, très-mécontens l'un de l'autre, etc.

Voyez le N. IV, des LETTRES BADINES, To. I, *p.* 69.

V. LETTRE

DE RACINE A BOILEAU,

Contenant le détail de la prise du Château-Neuf.

Au Camp près de Namur, 24 Juin 1692.

Je laisse à M. de *Valincour*, mon cher Monsieur, le soin de vous écrire la prise du Château-neuf: voici seulement quelques circonstances qu'il oubliera peut-être dans sa Relation.

Le Château-neuf, appellé autrement le *fort Guillaume*, est un grand ouvrage à corne, avec quelque

redens dans le milieu de la courtine, selon que le terrein le demandoit. Il est situé de telle sorte, que plus on en approche, moins on le découvre. Depuis huit ou dix jours que notre canon le battoit, il n'y avoit fait qu'une très-petite brèche à passer deux hommes, et il n'y avoit pas une palissade du chemin-couvert, qui fût rompue. M. de *Vauban* a admiré lui-même la beauté de cet ouvrage. L'Ingénieur qui l'a tracé, et qui a conduit tout ce qu'on y a fait, est un Hollandois, nommé *Cohorne*. Mais notre tranchée l'embrassoit de toutes parts. Elle est quelque chose de prodigieux: elle embrasse à-la-fois plusieurs montagnes et plusieurs vallées, avec une infinité de détours et de retours. Enfin il s'est trouvé, que dès que nous avons attaqué la contr'escarpe, les Ennemis qui craignoient d'être coupés, ont abandonné dans l'instant tout leur chemin-couvert. Voyant dans leur ouvrage vingt de nos Grenadiers, qui avoient grimpé par un petit endroit où on ne pouvoit monter qu'un-à-un, ils ont aussitôt battu la chamade. Ils étoient encore quinze cens hommes, tous gens bien-faits.

Le principal Officier qui les commandoit, nommé M. de *Vimbergue*, est âgé de près de 80 ans. Comme il étoit d'ailleurs fort-incommodé des fatigues qu'il a souffertes depuis quinze jours, et qu'il ne pouvoit plus marcher, il s'étoit fait porter sur la petite brèche que notre canon avoit faite, résolu d'y mourir l'épée à la main. C'est lui qui a fait la capitulation; et il y a fait mettre, »qu'il lui seroit permis d'entrer dans le vieux Château, pour s'y défendre encore jusqu'à la fin du siége.« Vous voyez par-là à quelles gens nous avons affaire, et que l'art et les précautions de M. de *Vauban* ne sont pas inutiles pour épargner bien des braves gens, qui s'iroient faire-tuer mal-à-propos.

C'étoit encore M. le Duc, qui étoit Lieutenant-général de jour : et voici la troisième affaire qui passe par ses mains. Je voudrois que vous eussiez pu entendre de quelle manière aisée, et même avec quel esprit, il m'a bien voulu raconter une partie de ce que je vous mande, les réponses qu'il fit aux Officiers qui le vinrent trouver pour capituler, et comme, en leur faisant mille honnêtetés, il ne laissoit pas de les intimider.

On a trouvé le chemin-couvert tout plein de corps morts, sans tous ceux qui étoient à-demi enterrés dans l'ouvrage. Nos bombes ne les laissoient pas respirer. Ils voyoient sauter à tous momens en l'air leurs camarades, leur pain, leur vin; et étoient si las de se jetter par terre, comme on fait quand il tombe une bombe, que les uns se tenoient debout, au hazard de ce qui en pourroit arriver; les autres avoient creusé de petites niches dans des retranchemens qu'ils avoient faits dans le milieu de l'ouvrage, et s'y tenoient plaqués tout le jour.

Le vieux Château est composé de quatres autres Forts l'un derrière l'autre, et va toujours en s'étrécissant, en telle sorte, que celui de ces Forts qui est à l'extrémité de la montagne, ne paroît pas pouvoir contenir trois cens hommes. Vous jugez bien quel fracas y feront nos bombes, etc. etc.

VI. LETTRE

AU MEME.

(Victoire du Maréchal de Luxembourg à Nerwinde.)

A Marly, le 6 Août 1693.

La Victoire de M. de *Luxembourg*, mon cher Monsieur, est bien plus grande que nous ne pensions, et nous n'en savions pas la moitié. Le Roi reçoit tous les jours des Lettres de Bruxelles et de mille autres endroits, par où il apprend que les Ennemis n'avoient

pas une troupe ensemble le lendemain de la Bataille. Presque toute l'Infanterie qui restoit, avoit jetté ses armes: les Troupes Hollandoises se sont la plûart enfuies jusqu'en Hollande. Le Prince d'*Orange* qui pensa être pris, après avoir fait des merveilles, coucha le soir, lui huitiéme, avec M. de *Bavière*, chez un Curé près de Loo. Nous avons 25 ou 30 Drapeaux, 55 Etendards, 76 pièces de canon, 8 mortiers, 9 pontons, sans tout ce qui est tombé dans la riviére. Si nos chevaux, qui n'avoient point mangé depuis deux fois vingtquatre heures, eussent pu marcher, il ne resteroit pas un corps de troupes aux Ennemis.

Je vous envoie un récit du Combat en général, qui me fut dicté hier au soir par M. *Albergotti*; croyez que c'est comme si M. de *Luxembourg* l'avoit dicté lui-même. Vous saurez d'ailleurs les actions des principaux particuliers: M de *Chartres* chargea trois ou quatre fois à la tête de divers Escadrons, et fut débarrassé des Ennemis, ayant blessé de sa main l'un d'eux qui le vouloit emmener. M. d'*Arci*, son Gouverneur, tombe aux pieds de ses chevaux, le sien ayant été blessé.

M. le Prince de *Conti* chargea aussi plusieurs fois, tantôt avec la Cavalerie, tantôt avec l'Infanterie, et regagna pour la troisiéme fois le village de Nerwinde, qui donne le nom à la Bataille, et reçut sur la tête un coup de sabre d'un des Ennemis, qu'il tua sur le champ.

M. le Duc chargea de même, regagna la seconde fois le village à la tête de l'Infanterie, et combattit encore à la tête de plusieurs Escadrons de Cavalerie.

M. de *Luxembourg* étoit, dit-on, quelque chose de plus qu'humain, volant par-tout, et même s'opiniâtrant à continuer les attaques, dans le tems que

les plus braves étoient rebutés, menant en personne les Bataillons et les Escadrons à la charge.

M. de *Monmorenci*, son fils aîné, après avoir combattu plusieurs fois à la tête de sa Brigade, reçut un coup de monsquet dans le tems qu'il se mettoit au-devant de son Pere, pour le couvrir d'une décharge horrible que les Ennemis firent sur lui. M. le Comte, son frere, a été blessé à la jambe; M. de la *Rocheguion* au pied, etc.

Nous avons 1400 prisonniers, entre lesquels 165 Officiers, plusieurs Officiers-généraux, dont on aura sans-doute donné les noms.

Voici encore quelques particularités. Plusieurs Généraux des Ennemis étoient d'avis de repasser d'abord la riviére: le Prince d'*Orange* ne voulut pas. L'Electeur de Baviére dît » qu'il falloit au contraire rompre tous les ponts, et qu'ils tenoient à ce coup les Français.«

Le lendemain du Combat, M. de *Luxembourg* a envoyé à Tirlemond où il étoit resté, plusieurs de ces Officiers blessés: entr'autres, le Comte de *Solms*, Général de l'Infanterie, qui s'est fait couper la jambe. M. de *Luxembourg*, au lieu de les faire transporter en cet état, s'est contenté de leur parole, et leur a fait offrir toute sorte de rafraîchissemens. » *Quelle Nation est la vôtre*, (s'écria le Comte de *Solms*, en parlant au Chevalier *du Rozel*)! *Vous vous battez comme des lions, et vous traitez les vaincus, comme s'ils étoient vos meilleurs amis! etc. etc.*«

VII. LETTRE

A MADAME DE ***,

Pour lui annoncer l'abdication du Duc de Savoie, et le Brutus de Voltaire.

On me remit hier, Madame, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Le plaisir de recevoir

de vos nouvelles a été d'autant plus grand, qu'il a été attendu avec bien de l'impatience. Donnez m'en, je vous supplie, un peu plus souvent, et n'oubliez pas de me parler de votre santé et de vos amusemens. Il me paroît, par ce que vous me mandez, que vous ne regretrez point ce pays-ci; je pourrois de-là tirer quelque conséquence qui ne me seroit pas avantageuse; mais il ne faut pas travailler à se faire de la peine, et il vaut mieux passer légérement là-dessus, pour vous donner quelques nouvelles.

J'ai cependant peu de choses à vous apprendre; mais j'obéirai à vos ordres, qui me sont sacrés, supposé pourtant que la Renommée ne vous ait pas servie plutôt ou aussitôt que nous.

La nouvelle du jour est que le *Roi de Sardaigne* vient d'abdiquer en faveur de son Fils: c'est un événement auquel les Politiques ne s'attendoient guéres. Comment un Prince de son caractére a-t-il pu se déterminer à descendre du Trône? Il ne s'est réservé que cinquante mille écus de rente, deux valets-de-chambre et quatre valets-de-pied; il ne garde ni écuyers, ni pages, et il dit que le train auquel il s'est borné, est plus que suffisant pour un simple Gentilhomme. Il doit dorénavant résider à Chambery. Avez-vous su aussi le mariage du même Prince avec la Dame-d'honneur de la défunte Femme de son Fils? Ce dernier trait n'est pas moins étonnant que son abdication, et devine qui voudra ou qui pourra maintenant, ce que c'est que l'homme.

On nous promet *Brutus*, Tragédie de M. de *Voltaire*, pour le commencement de l'hiver: j'ai bonne opinion de tout ce qui sort de la plume de cet Auteur, et je suis bien son partisan. Je voudrois fort que tout cela pût vous engager à revenir bien vite: mais je crains que vous ne préfériez les plaisirs de la campagne à ceux

de la Cour; ils ont en effet quelque chose de plus séduisant, et je redoute leurs appas par rapport à vous. Je vous exhorte à conserver votre santé, à abréger votre voyage, à me donner de vos nouvelles, et à ne pas douter de mon respectueux attachement.

VIII. LETTRE

DE M. DE V**, A MADEMOISELLE DE CLERMONT,

Renfermant la relation d'une Fête burlesque.

Mademoiselle,

Les Citoyens de Bellebat ne peuvent vous rendre compte, que de leurs divertissemens et de leurs Fêtes; ils n'ont ici d'affaires que leurs plaisirs: bien différens en cela de Monsieur votre Frere aîné *), qui ne travaille tout le jour que pour le bonheur des autres.

Nous sommes tous devenus ici Poëtes et Musiciens, sans pourtant être devenus bizarres. Nous avons de fondation un Grand-Homme qui excelle en ces deux genres: c'est le Curé de Courdimanche. Ce bon-homme a la tête tournée de vers et de musique, et on le prendroit volontiers pour l'Aumônier du Cocher de M. de *Verthamon*.

Nous le couronnâmes hier Poëte en cérémonie dans le château de Bellebat; et nous nous flattons que le bruit de cette Fête magnifique excitera par-tout l'émulation et ranimera les Beaux-Arts en France.

On avoit illuminé la grande Salle de Bellebat, au bout de laquelle on avoit dressé un Trône sur une table de lansquenet. Au-dessus du Trône, pendoit à une ficelle imperceptible une grande couronne de laurier, où étoit renfermée une petite lanterne allumée, qui donnoit à la couronne un éclat singulier.

M. le Comte de *Clermont* et tous les Citoyens de Bellebat étoient rangés sur des tabourets. Ils avoient

*) M. le Duc de *Bourbon*.

des branches de laurier à la main, de belles moustaches faites avec du charbon, un bonnet de papier sur la tête, fait en forme de pain-de-sucre; et sur chaque bonnet on lisoit en grosses lettres le nom des plus grands Poëtes de l'antiquité.

Les grands-Maîtres de cérémonies, une couronne de laurier sur la tête et un bâton à la main, étoient décorés d'un tapis vert qui leur servoit de mante.

Tout étant disposé et le Curé étant arrivé dans une calèche à six chevaux qu'on avoit envoyée au devant de lui, il fut conduit à son Trône. Dès qu'il fut assis, l'Orateur lui prononça à genoux une harangue dans le style de l'Académie, pleine de louanges, d'antithèses et de mots nouveaux. Le Curé reçut tous ces éloges avec l'air d'un homme qui sait qu'il en mérite bien d'avantage: car tout le monde n'est pas de l'humeur de notre Reine *), qui haït les louanges autant qu'elle les mérite.

Après la harangue, on exécuta le concert qui commença par une grande Pièce de Vers pompeux, à laquelle ni les assistans, ni le Curé, ni l'Auteur, n'entendirent rien. Il faudroit avoir été témoin de cette Fête pour en bien sentir l'agrément. Les projets et les préparatifs de ces divertissemens sont toujours agréables, l'exécution rarement bonne, et le recit souvent ennuyeux.

Ainsi, dans les plaisirs d'une vie innocente,
Nous attendons l'heureux jour,
Où nous reverrons le séjour
De cette Reine aimable et bienfaisante,
L'objet de nos respects, l'objet de notre amour.
Le plaisir de vivre à sa Cour
Vaut la fête la plus brillante.

etc. etc.

*) Mlle de *Clermont*, à qui cette Lettre est adressée.

IX. LETTRE

DU MEME,

Sur les Changemens opérés dans la Terre de Ferney.

Vous voulez savoir, Monsieur, quelques détails de mon voyage au bord du lac de Genève? Je vous dirai qu'il y avoit ici, dans le plus bel aspect de l'Europe (après Constantinople), mais dans le sol le plus ingrat et le plus mal-sain, un petit hameau habité par quarante malheureux dévorés d'écrouelles et de pauvreté. M. de V** acheta ce territoire affreux, exprès pour le changer. Il commença par faire-dessécher des marais empestés. Il défricha. Il fit-venir des Artistes étrangers de toute espèce, et sur-tout des Horlogers, qui ne connurent ni maîtrise, ni jurande, ni compagnonage; mais qui travaillérent avec une industrie merveilleuse, et qui furent en état de donner des Ouvrages finis, à un tiers meilleur-marché qu'on ne les vend à Paris.

M. le Duc de *Choiseul* les protégea. M. *Dogni* les soutint avec des bontés sans lesquelles ils étoient perdus. M. *Turgot* voyant en eux des Etrangers devenus Français et des Gens-de-bien devenus utiles, leur a donné toutes les facilités qui se concilient avec les Loix. Enfin, en peu d'années, un repaire de quarante sauvages est devenu une petite Ville opulente, habitée par douze cens personnes utiles, par des Physiciens de pratique, par des Sages dont l'esprit occupe les mains. Si on les avoit assujettis aux Loix ridicules inventées pour opprimer les Arts, ce lieu seroit encore un désert infect, habité par les ours des Alpes et du mont-Jura, etc. etc.

A Ferney, 7 Mars 1776.

X. LETTRE

A M. LINGUET,

Pour lui annoncer une opération de Chirurgie, très-cruelle.

A Chartres, le 13 Mars 1776.

Monsieur,

On vient de faire aux environs de Chartres une opération bien sanguinaire, et en même-tems si bizarre, que je crois que jusqu'ici il n'y en a pas eu d'exemple. Il me semble qu'elle mérite d'être annoncée dans un Journal, rempli de tant d'anecdotes curieuses, et si intéressant à tous égards.

Un Paysan avoit eu les doigts gelés en partie, lors du froid excessif qui s'est fait-sentir pendant les deux derniers mois. Pour être guéri, il s'adresse à un Chirurgien de son Village. Cet homme dont l'impéritie ne peut que faire-gémir tous les cœurs sensibles, sur l'étrange facilité avec laquelle on accorde à des gens sans étude le droit de tuer impunément leurs semblables dans les campagnes, promet à son malade une entière guérison. Il lui propose pour cela un moyen infaillible. Vous ne le devineriez sans-doute pas, Monsieur, ce moyen? C'est d'avoir recours à l'amputation de tous les doigts, quoiqu'il n'y en eût que quelques uns que le froid eût attaqués. Le Villageois crédule souscrit avec docilité à l'ordonnance de son Esculape, qui cependant ne veut pas se charger de l'exécution et qui a la modestie d'avouer que le Maréchal de l'endroit, homme habile et plein de dextérité, réussira beaucoup mieux que lui. Le délégué accepte sans répugnance la commission. La victime est amenée; le Chirurgien présent donne ses ordres. D'abord on fait-poser à celui qu'on veut guérir, une de ses mains sur l'enclume; et le Maréchal, armé d'une espèce

de hache, coupe d'un seul coup les cinq doigts. Le patient place aussi-tôt son autre main, et d'un second coup les cinq autres sont abbatus.... Et voilà le malade guéri radicalement.

Ce fait, Monsieur, vous paroîtra sans-doute bien extraordinaire, et peut-être même incroyable. J'ose cependant vous l'attester, malgré son invraisemblance; non d'après des rumeurs populaires, toujours incertaines, quoique tout Chartres en soit instruit; mais sur le témoignage précis du Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de cette Ville, Artiste aussi véridique qu'il est éclairé, et qui donne aujourd'hui ses soins, dans cet Hôpital, à l'infortuné qu'on a ensanglanté d'une maniére aussi cruelle.

Au reste, je ne sais ce qui doit le plus surprendre dans ce tragique événement: ou l'ignorance meurtriére du Bourreau qui ordonne l'opération: ou l'obéissance également barbare de celui qui s'en charge et qui l'exécute: ou enfin la stupide crédulité, et tout à-la fois la constance héroïque de celui qui l'endure.

Dans un siécle où l'art le plus salutaire aux hommes a fait de si grands progrès, où la Capitale et la plupart des autres Villes du Royaume applaudissent, dans ce genre, aux talens les plus rares, n'est-il pas inconcevable qu'il règne une pareille ignorance chez des hommes qui se prétendent appellés à l'art de guérir, et qui semblent n'être répandus au sein de nos campagnes, que pour en faire de vastes tombeaux? Si l'on jugeoit de l'état actuel de la Chirurgie chez nous, par les preuves multipliées que donnent de leur impéritie ces meurtriers subalternes qui se décorent du nom de Chirurgiens, ne seroit-on pas tenté de la croire encore au berceau? Ah! qu'il seroit à desirer que le Gouvernement sage dont nous recueillons tous les jours de nouveaux fruits, voulût bien pourvoir à

la santé de nos Cultivateurs, comme il se propose de pourvoir bien-tôt à tous leurs besoins!

Mais il faudroit qu'un aussi funeste abus fût présenté aux yeux du Ministére sous les plus fortes couleurs. Il faudroit une plume aussi énergique que la vôtre, Monsieur, pour décrire toutes les catastrophes que causent dans un état qu'ils ignorent ces Brigands à lancette, qui ne méritent pas même le titre de Candidats, et qui osent cependant se croire de dignes Enfans du Dieu d'Epidaure.

J'ai l'honneur d'être, etc.

HUE DU TAILLIS, Avocat au Parlement de Paris.

Voyez la Lettre V. de l'art. ENVOI.

XI. LETTRE *)

DE M. DE KERGUELEN, CAPITAINE DE VAISSEAU-DE-ROI, A M. ***,

Sur les Colonies Angloises de l'Amérique.

Vous desirez, Monsieur, que je vous dise mon opinion sur les troubles qui règnent entre la Grande-Bretagne et ses Colonies de l'Amérique, et que je vous donne quelques éclaircissemens sur cette partie du Globe, qui fixe aujourd'hui l'attention de toute l'Europe? Je vais tâcher de répondre à la confiance que vous me témoignez. Une étude réfléchie du commerce des Anglois, à laquelle je me suis appliqué pour connoître les moyens de faire, en tems de guerre, des courses avantageuses; un voyage que j'ai fait en Angleterre pour cet effet; enfin, une croisiére que j'ai tenue pendant la Guerre sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, m'ont mis à-portée, sans-doute, de prendre des connoissances sur ce qui concerne le com-

*) Nous avons abrégé cette Lettre, parce que ce qui étoit vrai en 1775, ne l'est plus aujourd'hui. La même raison nous a obligés de mettre des restrictions à quelques phrases.

merce et les forces de l'Amérique. Mais je vous demande de l'indulgence pour mon style, dont la sécheresse doit naturellement se ressentir de la situation d'un Officier malheureux, auquel il ne reste que ses foibles talens et son honneur.

Les Colonies Angloises n'ont pas la sixiéme partie de l'étendue qu'on a lieu de leur supposer par l'inspection des Cartes. Elles sont resserrées entre la Mer et les montagnes, et n'ont guéres que 150 milles de moyenne profondeur, sur environ 800 milles d'étendue depuis le 31 jusqu'au 46 degré à-peu-près de latitude; ce qui fait environ 120,000 milles quarrés *). La Grande-Bretagne contient dans ces trois Royaumes 105,624 milles quarrés, suivant les derniers calculs: ainsi l'on voit que les possessions de l'Amérique n'ont guéres plus d'étendue que l'Irlande, l'Ecosse et l'Angleterre ensemble.

Vous serez peut-être étonné de cette réduction de terres du Continent; mais je ne dois compter que celles qui remplissent l'objet des Colonies, qui est de nourrir les habitans par l'agriculture, et d'employer le surplus des terres en denrées de commerce pour se procurer des objets d'échange avec les manufactures de la Métropole. Or, il n'y a dans l'Amérique que très-peu de terres dans ce cas. Le terrein de ce Continent est, en général, mauvais: ce n'est que le long des riviéres qu'on voit de bonnes terres, comme dans la Virginie et le Maryland, deux Provinces qui sont arrosées d'un grand nombre de rivières. On ne trouve, du nord au sud, de terres bonnes, ou qui puissent tourner à l'avantage de la Grande-Bretagne, que depuis le 41 jusqu'au 35 degrés de latitude; plus au sud que trente cinq degrés, on rencontre, à mesure qu'on

*) Le *Mille* Anglois vaut un tiers de lieue.

avance, des terres plus mauvaises et qui se terminent en sables brûlans; et plus au nord que quarante et un degrés, on ne découvre que des rochers plus ou moins couverts de neiges à mesure qu'on s'élève en latitude.

Suivant les rôles de ceux qui payent les impôts publics, le nombre des Blancs étoit en Amérique, en 1760, de 2,500,000, et celui des Noirs de 430,000. Mais, comme il est prouvé que la population double en ces Colonies tous les vingt ans, nous pouvons supposer aujourd'hui sur ce Continent quatre millions d'habitans, y compris les Noirs. Cette population paroît d'abord étonnante; mais on n'en sera pas-du-tout surpris, si l'on examine celle des campagnes en Europe, où le nombre des habitans doubleroit tous les dix ans, sans la navigation, la multiplicité des Couvens et des manufactures, les Guerres, etc. Le nombre des Villes arrête aussi la population. Les hommes sont comme les plantes: il leur faut de l'espace et une certaine étendue de terre pour en tirer leur nourriture. Les hommes dans les Villes, ainsi que les arbres dans les Forêts, se pressent, s'étouffent et s'affament. Dans les Colonies, au contraire, les hommes s'étendent librement, et un Pere n'y est point effrayé du nombre de ses Enfans. L'on voit donc que la population de l'Amérique n'est point merveilleuse; je suis même persuadé qu'elle seroit plus forte, sans l'intempérie du climat, et sans plusieurs situations marécageuses et malsaines.

Ce qui rend ces Colonies encore plus pernicieuses, c'est le passage prompt et rapide des chaleurs excessives de l'été aux froids âpres de l'hyver. Ajoutez à cela, que leur situation entre la Mer et les montagnes les soumet à des pluies abondantes.

La partie septentrionale de l'Amérique ne produit aucune denrée de commerce et d'exportation. Les Vi-

les y sont si nombreuses et si peuplées, qu'elles absorbent la plus grande partie du revenu des terres. Les habitans ne peuvent que se procurer les nécessités de la vie: s'ils s'occupoient de quelque autre objet, ils périroient de froid pendant l'hyver. On estime qu'il y a plus de dix degrés de différence, du froid qu'il fait ordinairement à Boston, à celui qu'on ressent à Londres dans les années communes. Les difficultés de l'agriculture, dans les Colonies du nord, ont forcé les habitans de s'adonner à la pêche. C'est à elle que la partie septentrionale de l'Amérique doit une partie de sa subsistance.

L'agriculture n'est pas belle dans certaines contrées. Comme les hyvers sont également durs et longs, et qu'ils sont suivis de chaleurs excessives, le bled prend peu de racine, croît subitement, s'épuise en paille, et ne produit qu'un grain foible et chétif. L'orge et l'avoine sont sujets aux mêmes accidens; mais le maïs y croît en perfection, et forme la nourriture des Américains la plus assurée.

La partie centrale de l'Amérique cultive le tabac. Le Maryland et la Virginie ont été jusqu'ici les Provinces les plus fructueuses à l'Angleterre par la culture du tabac; mais cette plante dévorante a entiérement épuisé les terres. Les Virginiens et les Marylandois faisoient autrefois trois boucaux de tabac par tête; ils n'en sauroient fournir un aujourd'hui. Les terres à bled dépérissent également. Les terres de la Virginie et du Maryland sont d'autant plus faciles à s'épuiser, qu'elles sont légéres et peu profondes.

La partie méridionale du Continent, qui comprend les deux Carolines, la Georgie et la Floride, est un pays plat et bas; les terres y sont également peu profondes; et comme il y pleut beaucoup, les eaux n'ayant point d'écoulement, forment des marais très-mal-sains,

Ces marais sont ce qu'on nomme les terres à riz, dont la culture coûte bien des hommes chaque année.

Ces Provinces faisoient aussi le commerce de coton; mais les Colons n'en cultivent plus que pour leur usage: ils le mêlent avec de la laine, et en font une bonne étoffe. La Caroline cultive beaucoup d'indigo; mais il est bien inférieur à celui de St. Domingue. Cette denrée demande, ainsi que le tabac, des terres riches et fécondes. La Grande-Bretagne a très à-cœur l'établissement des vignobles dans les Colonies du sud; mais le terrein ne répond pas aux soins des habitans. Les vignes sont presque toujours noyées par les pluies et détruites par les brouillards. D'ailleurs, comme à la saison des pluies succèdent des chaleurs subites et très vives, le raisin devient un fruit d'été et le vin qu'il produit ne se conserve pas. Le Gouvernement a cependant établi des prix pour encourager la culture des vignes sur le Continent.

J'ai passé sous silence différens petits articles de commerce ou d'agriculture, comme le lin, l'opium, la potasse, la cinnamome, la pêche de l'éturgeon, les bois de teinture, l'olivier, l'aloës, le cirier, et le thé, que l'amour de la patrie fait préférer à celui de Chine.

D'après le tableau que je viens, Monsieur, de tracer, vous pouvez conclure que l'Amérique n'est pas un pays aussi riche que les Anglois se le persuadent; que l'Europe n'a point à craindre qu'il s'y forme d'Empire formidable; que les Américains sont dans la nécessité d'établir chez eux des Manufactures nouvelles, d'encourager les anciennes, d'étendre l'économie et l'industrie, afin de tirer de leur propre fonds toutes les marchandises propres à commercer avec les Antilles; qu'ils doivent animer leur commerce et leur agriculture à proportion que leur population augmente; que les Anglois doivent de leur côté vivre dans la plus parfaite

harmonie avec les Américains, les protéger, encourager leur commerce, leur manufactures, partager avec eux le monopole de la pêche, qui est la pépiniére de leurs Matelots, qu'ils doivent, le plutôt possible, prendre des arrangemens pour terminer une guerre, cruelle, incertaine, funeste dans ses conséquences, qui n'aboutit qu'à s'épuiser de part et d'autre en dépenses fatales, qu'à ruiner et égorger leurs Freres; qu'ils sont dans la position la plus critique, si quelque Marine étrangere bien administrée les attaquoit, ou si les Américains ouvroient en même-tems leurs ports à toutes les Nations; et qu'enfin la ressource à laquelle ils paroissent forcés, d'appeller des Etrangers à leur secours, est bien dangereuse pour une Nation inquiette, qui tourmentée par le génie de la liberté, s'agite en tout sens, et n'a d'autre forteresse que ses vaisseaux.

Je suis, etc. etc.

DE KERGUELEN.

Au Château de Saumur, le 19 Décembre 1775.

XII. LETTRE

DU MARÉCHAL DE NOAILLES A LOUIS XV.

A l'Escurial, ce 12 Juin 1746.

Sire,

C'est de l'Escurial que j'ai l'honneur d'écrire à Votre Majesté. Je reçus le 8, environ six heures avant mon départ d'Aranjuez, la Lettre dont Elle m'a honoré, du 26 Mai, par le retour d'un de mes Courriers; et je remis celles dont Elle me chargeoit pour le Roi d'Espagne, pour Madame Infante, et pour le Chevalier de beaucoup d'ordres. Je partis le même jour pour Madrid, où je n'ai resté que les deux jours que je m'étois proposé, suivant le compte que je lui en ai rendu par le dernier ordinaire.

Je pars demain pour Saint-Ildefonse, d'où je prendrai la route de la vieille Castille pour me rendre le plutôt que je pourrai à Baïonne, sans cependant pouvoir espérer de faire plus de diligence qu'il plaira à nos mules et à nos muletiers, qui sont également fantasques....

Je n'alongerai pas cette Lettre par le récit des rares et tristes beautés que l'on voit dans ce fameux et magnifique monastère. Si j'ai à me retirer jamais dans quelqu'un pour y finir mes jours, je ne choisirai certainement pas celui-ci, quelque riche qu'il soit.

Je n'ai rien de nouveau à mander à Votre Majesté, de la Cour, de laquelle je suis parti il y a quatre jours; je me réserve à lui en parler plus en détail que je n'ai fait jusqu'ici, lorsque j'aurai le bonheur d'être auprès d'Elle. J'en ai la plus vive impatience, aussi-bien que de lui renouveller les assûrances du tendre attachement, du parfait dévouement et du profond respect avec lesquels je suis, etc.

Voyez aussi la *Lettre* du même Maréchal de *Noailles* à *Louis XV*, rapportée à l'art. AMBASSADE: on y trouve quelques *Nouvelles*.

XIII. LETTRE

D'UN CORRESPONDANT DE PARIS, A SON AMI EN PROVINCE,

Pour lui annoncer le jugement d'une Cause intéressante.

Paris, 25 Juillet 1784.

Le Parlement, Monsieur, vient de juger une cause aussi intéressante que curieuse, parce qu'elle présente un contraste singulier d'humanité, de dureté, de désintéressement et d'avarice. La décision des Juges est parfaitement conforme au vœu public.

Le Charretier d'un riche Fermier des environs, ayant amené en ville plusieurs denrées, s'en retournoit

avec sa voiture vuide. Il avoit à-peine passé la barrière et gagné le grand-chemin, lorsqu'il fut acosté par un inconnu. Celui-ci lui remit une petite caisse adressée au Fermier, et sollicita le Paysan de faire aller doucement ses chevaux, parce que la caisse contenoit des choses fragiles. Arrivé à la métairie, on s'empressa d'ouvrir le coffre. Mais quelle fut la surprise du Fermier, à l'aspect d'un jeune Enfant dormant au fond de la caisse! Il refusa de s'en charger. Son Charretier, plus compatissant, prit la parole et dit: *Dans ce cas, c'est moi qui m'en charge. J'éleverai cet Enfant; si je n'en suis pas récompensé, j'aurai la satisfaction d'avoir fait un bonne œuvre.*

Ayant porté cet Enfant dans sa chaumière, sa Femme l'accueillit avec tendresse. Peu-après ils trouverent au fond de la caisse une bourse de cent louis-d'or, et un billet adressé au Fermier, pour l'exhorter à ne laisser l'Enfant manquer de rien, avec promesse d'une rétribution beaucoup plus considérable... Instruit du fait, le Fermier réclame l'enfant et la bourse. Son Charretier refuse l'un et l'autre. Cité par son Maître devant le Juge, il plaide sa cause et la gagne. Appel au Parlement, qui a débouté le Fermier de sa demande et l'a declaré indigne de la confiance que les Parens de l'Enfant avoient mise en sa probité.

Quant au Charretier bienfaisant, il reste en possession du dépôt confié; il fera élever cet Enfant avec soin, et il a l'espérance de voir un jour sa bienfaisance récompensée.

J'ai cru qu'une nouvelle qui touchera votre cœur, et qui a attiré au Parlement les bénédictions du Peuple, vous intéresseroit davantage que la gazette de nos modes changeantes et de nos goûts versatiles.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XIVe LETTRE

DE J. J. ROUSSEAU, A M. D***.

Strasbourg, 5 Novembre 1765.

Je suis arrivé, mon cher Ami, à Strasbourg Samedi, tout-à-fait hors d'état de continuer ma route, tant par l'effet de mon mal et de la fatigue, que par la fièvre et une chaleur d'entrailles qui s'y sont jointes. Il m'est aussi impossible d'aller maintenant à Pozdam qu'à la Chine, et je ne sais plus trop ce que je vais devenir; car probablement on ne me laissera pas longtems ici. Quand on est une fois au point où je suis, on n'a plus de projets à faire; il ne reste qu'à se résoudre à toutes choses, et à plier sa tête sous le pesant joug de la nécessité.

J'ai écrit à Milord *Maréchal*; je voudrois attendre ici sa réponse. Si l'on me chasse, j'irai chercher de l'autre côté du Rhin quelqu'humanité, quelqu'hospitalité: si je n'en trouve plus nulle-part, il faudra bien chercher quelque moyen de s'en passer. Bonjour; non-plus mon hôte, mais toujours mon Ami. *Georges Keith* et vous, m'attachez encore à la vie. De tels liens ne se rompent pas aisément. Je vous embrasse.

Voyez, la Lettre XX, de l'art. CONSEIL; et sous le mot VOYAGE, d'autres modèles de *Déscriptions* et *Narrations*.

(Quant aux Lettres de NOUVELLES, il faut qu'elles soient vraies, simplement contées et intéressantes par elles-mêmes, ou du moins pour ceux à qui vous les adressez. Combien de gens ressemblent *à cette Dame de Provence*, dont parle Mad. de *Sévigné, qui dans un cercle de Paris confioit des intrigues d'Avignon!*)

Voyez la Lettre XVII. de l'Art. AMITIE, par laquelle M. le Marquis de *Condorcet* prie M. de *la Harpe* d'insérer plusieurs Nouvelles intéressantes dans son Journal.

NEGOCIATIONS,

Voyez l'article AMBASSADES.

LETTRES OBLIGEANTES.

I. LETTRE

DE VOITURE, A MADAME LA MARQUISE DE RAMBOUILLET.

Madame,

Tout ce que vous écrivez est excellent. Je recueille les moindres billets qui échappent de vos mains, comme on recueilloit les feuilles de la Sibille. J'y étudie cette douce éloquence que tout le monde cherche, et qui seroit nécessaire pour parler dignement de vous. S'il est vrai, comme vous le dites, que je vous aie bien louée, je puis me vanter d'avoir fait la chose du monde la plus difficile, et celle que je desirois le plus. Mon desir le plus ardent, est de faire connoître combien votre vertu est accomplie, combien vous êtes estimable, et avec quel respect je suis, etc.

II. LETTRE

DU MEME A M. LE COMTE DE GUICHE.

Monsieur,

Après avoir fait un grand siége et deux petits, c'est vraiement un grand rafraîchissement de recommencer de nouveau au mois de Septembre, comme si l'on n'avoit rien fait. Il me semble que les Chevaliers du tems passé en avoient meilleur marché que ceux d'aujourd'hui. Ils en étoient quittes pour un combat, ou pour quelques lances rompues. Le reste du tems ils se promenoient en liberté par de belles forêts et de belles prairies, avec une ou deux Demoiselles; et depuis le Roi *Périon* de Gaule, jusqu'au dernier de la race d'*Amadis*, je n'en vois pas un seul occupé d'une circonvallation ou d'une tranchée.

Il n'en est pas de même de vous, Monsieur: la Fortune vous vend bien cher ce qu'elle semble vous donner. La guerre vous retranche une partie de vos beaux jours; et en vous laissant vivre, elle vous ôte la moitié de votre vie. Il est vrai que ceux qui font la guerre avec autant de succès que vous, doivent y trouver de grands charmes. La gloire d'une profession qui nous met si fort au-dessus des autres, touche tellement les grandes ames, qu'il n'y a point de travail que ce sentiment ne rende supportable.

Pour moi, Monsieur, je suis consolé de votre absence par la réputation que vous acquérez. Quelque plaisir qu'il y ait de vous parler, il y en a plus encore à entendre parler de vous. Je souhaite pourtant que vous veniez bientôt ici jouir de votre gloire. Alors je vous dirai à loisir les allarmes où j'ai été en vous sachant au milieu des périls, et l'attachement avec lequel je suis, etc. etc.

III. LETTRE

DU MEME A M. LE COMTE D'AVAUX, MINISTRE PLENIPOTENTIAIRE A MUNSTER.

Monsieur,

C'est une chose merveilleuse, que cette étoile qui vous a concilié de tout tems l'amour des peuples. Il n'y a pas ici de Bourgeois qui ne vous nomme, qui ne vous connoisse, qui ne vous loue. La France a mis en vous seul le peu d'espérance qui lui reste. On croit que la paix ne peut se faire que par miracle, et que c'est vous qui ferez ce miracle-là; et dans la consternation publique, vous soutenez le courage de tout le monde.

Madame de *Longueville* reçut dernièrement une de vos Lettres, qui a été louée de tous ceux qui l'ont vue. Il n'y a que vous en France qui puisse écrire de la sorte. Quant à celle que je viens de recevoir de vous,

elle semble puisée *medio de fonte Lepórum*, tant elle est agréable. Il est aisé de voir que cela part d'un esprit serein et d'une ame tranquille. Vous savez si je me connois en ces sortes de beautés. Mais pourquoi voulez-vous que je vous écrive une fois le mois? Ne vous suffiroit-il pas d'être servi par quartier? Je vous obéirai néanmoins, à cause des grandes obligations que je vous ai, etc.

N. B. Nous avons corrigé le style de cette Lettre, ainsi que celui des deux précédentes.

IV. LETTRE

DE M. ** A MADAME DE **.

Vous avez beau faire, Madame, vous serez toujours louée; et, dussiez-vous me gronder, j'ajouterai que vous ne le serez jamais assez. Je vous dirai même que la Lettre que je viens de recevoir de vous est d'un tour si délicat, que je ne vous aurois point fait de réponse, si je prétendois bien écrire. Mais puisque vous n'aimez pas plus qu'on vous parle de votre esprit que de vos yeux, il faut mieux que je finisse, en vous assurant des sentimens respectueux, etc. etc.

V. LETTRE

DE M. DE V**, A M. LE CARDINAL QUIRINI.

Monsieur,

Votre Eminence orne la raison des charmes de l'esprit. Elle élève l'esprit par le zèle, et elle met le comble au zèle par sa magnificence. D'une main, elle décore Berlin d'une Eglise; de l'autre, elle arrache au joug hérétique un savant Religieux, brebis égarée qui rentre au bercail. Votre Eminence répand avec une égale libéralité ses trésors et son encre; elle éclaire les Savans et soulage l'indigence. Je brûle de voir vos savantes productions et vos vertus généreuses recueillies

par les Imprimeurs de *Brescia;* mais je souhaite avec encore plus d'ardeur de lui rendre mes devoirs de près, etc.

A Potsdam, 21 Nov. 1752.

N. B. M. de V** avoit écrit cette Lettre en italien. Nous les traduisîmes en français il y a quelques années, et nous nous servons ici de cette traduction.

VI. LETTRE

DE M. LE PRESID. DE MONTESQUIEU A M. H***.

Mon cher H***, l'affaire s'est faite, et de la meilleure grace du monde. Je crains que vous n'ayez eu quelque peine là-dessus, et je ne voudrois donner aucune peine à mon cher H***; mais je suis bien aise de vous remercier des marques de votre amitié. Je vous déclare de plus que je ne vous ferai plus de complimens, et au lieu de complimens qui cachent ordinairement les sentimens qui ne sont pas, mes sentimens cacheront toujours mes complimens. Faites mes complimens, non-complimens, à notre ami *Saurin.* J'ai usurpé sur lui, je ne sais comment, le titre d'ami, et me suis venu fourrer en tiers. Si vous autres me chassez, je reviendrai; *tamen usque recurret.* Mon cher H***, je ne sais point si vous êtes autant au-dessus des autres que je le sens; mais je sens que vous êtes au-dessus des autres, et moi je suis au-dessus de vous par l'amitié.

MONTESQUIEU.

St. Saurin, 11 Février 1749.

VII. LETTRE

DE M. DE V***, A M. LE DUC DE BOUILLON,

Qui avoit fait des Vers à sa louange.

Au Château de Ferney, en Bourgogne, par Genève, le 31 Juillet 1761.

Vous voilà, Monseigneur, comme le Marquis de *la Fare,* qui commença à sentir son talent pour la Poésie

à-peu-près à votre âge, quand certains talens plus précieux étoient sur le point de baisser un peu, et de l'avertir qu'il y avoit encore d'autres plaisirs.

Ses premiers Vers furent pour l'amour, les seconds pour l'Abbé de *Chaulieu*. Vos premiers sont pour moi: cela n'est pas juste; mais je vous en dois plus de reconnoissance. Vous me dites que j'ai triomphé de mes ennemis: c'est vous qui faites mon triomphe.

VIII. LETTRE

DE MAD. DE LAMBERT, A M. DE FENELON, *Archevêque de Cambrai.*

Je n'aurois jamais consenti, Monseigneur, que M. de *Sacy* vous eût montré les occupations de mon loisir, si ce n'étoit vous mettre sous les yeux vos principes, et les sentimens que j'ai pris dans vos Ouvrages. Personne ne s'en est plus occupé, et n'a pris plus de soin de se les rendre propres. Pardonnez-moi ce larcin, Monseigneur; voilà l'usage que j'en ai sçu faire. Vous m'avez appris, que mes premiers devoirs étoient de travailler à former l'esprit et le cœur de mes enfans. J'ai trouvé dans *Télémaque* les préceptes que j'ai donnés à mon fils; et dans l'*Education des filles*, les conseils que j'ai donnés à la mienne. Je n'ai de mérite, que d'avoir choisi mon Maître et mes modèles.

J'ai la hardiesse de croire que je penserois comme vous sur l'ambition *). Mais les mœurs des jeunes-gens d'à-présent nous mettent dans la nécessité de leur conseiller, non pas ce qui est le meilleur, mais ce qui a le moins d'inconvéniens. Ils nous forcent à croire, qu'il vaut mieux occuper leur cœur et leur courage d'ambition et d'honneurs, que de hazarder que la débauche s'en empare.

*) M. de *Fénelon* avoit écrit à M. de *Sacy*, qu'il n'étoit pas tout-à-fait d'accord avec Mad. de *Lambert*, sur toute l'ambition qu'elle demandoit de son fils.

Quel danger, Monseigneur, pour l'amour-propre, que des louanges qui viennent de vous! Je les tournerai en préceptes; elles m'apprennent ce que je dois être, pour mériter une estime qui feroit la récompense des plus grandes vertus. Nous sommes ici dans une société très-unie sur la sorte d'admiration que nous avons pour vous. Combien de fois, dans nos projets de plaisirs, nous sommes-nous promis de vous aller porter nos respects! Pour moi, je n'aurois pas de plus grande joie, que de pouvoir vous assurer moi même combien je vous honore, et à quel point je suis...

IX. LETTRE

DE M. DE V**, A L'AUTEUR DU DRAME D'HENRI IV.

Ou la Réduction de Paris.

Je suis si vieux et si malade, Monsieur, que je n'ai pu vous répondre plutôt. Vous êtes, ce me semble, du pays de *Maynard*; vos vers en ont la grace. Je suis bien loin de mériter tout ce que vous me dites de séduisant; je n'y reconnois qu'une chose de vraie, c'est le vif intérêt que je prends aux progrès des jeunes-gens dans les Lettres. Vous voulez, Monsieur, faire une Piéce-de théâtre, et *Henri IV* est votre héros. Je suis très-peu propre à décider, dans ma retraite, du succès que doit avoir une Piéce-de-théâtre à Paris. On dit que le goût du Public est entiérement changé: le mien qui ne l'est pas, est trop suranné et trop hors de mode.

X. LETTRE*)

A M. L'ABBE DE LILLE, EN LUI ENVOYANT DES VERS,

Au sujet de son Poëme des Jardins.

Monsieur,

Votre Poëme ne m'est parvenu que fort tard, dans un triste Château où j'ai passé une partie de l'été. Je

*) On a fait quelques légéres corrections au style de cette Lettre, qui est d'ailleurs très-ingénieuse.

n'y avois ni Jardins Anglais, ni Français; mais en vous lisant je me suis cru dans la plus charmante solitude. Je vous dois l'hommage de mes plaisirs littéraires de cette saison; c'est toujours vous qui en avez fait les frais, et vos *Jardins* m'ont surpris lisant vos *Géorgiques*.

Il n'y a point de milieu: il faut, Monsieur, après vous avoir lu, ne plus faire des vers, ou en faire pour vous, et j'ai pris ce dernier parti. Mon amour-propre s'est tû, pour laisser parler ma reconnoissance.

Vous recevrez toujours avec indulgence un Poëte de huit syllabes, qui avoit juré aux Muses de ne plus faire des vers, et qui leur manque de parole à cause de vous. J'aurois bien voulu, pour me rendre digne de vous, être un peu plus *Virgilien*; mais je pourrai le devenir, car je suis à la cinquiéme ou sixiéme lecture de votre Ouvage.

En arrivant à Montpellier, j'ai vu qu'on pensoit à la ville comme aux champs. Il n'y a qu'un cri pour vous, Monsieur; et ce cri est celui de la Nature. Les habitans de cette Province m'ont paru très-satisfaits de vous avoir payé leur tribut d'applaudissemens, avant d'avoir appris ceux que Paris vous doit et vous donne. Je n'éprouve qu'un regret dans la commune joie, c'est que les circonstances ne me permettent pas d'être de quelque tems à Paris. Je suis fâché sur-tout de n'avoir pas recherché l'honneur de vous voir à mon dernier voyage; après le plaisir de vous lire, vient le plaisir de vous connoître. J'ai l'honneur d'être, avec les sentimens qu'inspirent vos grands talens,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur,
MARTIN de CHOISY.

Montpellier le 2 du mois d'Auguste 1782.

XI. REPONSE

DE M. DE V***, A UNE LETTRE OBLIGEANTE QU'ON LUI AVOIT ECRITE AU SUJET D'ALZIRE.

Le succès de mes *Américains* est d'autant plus flatteur pour moi, mon cher Monsieur, qu'il justifie votre amitié pour ma personne et votre goût pour mes Ouvrages. J'ose vous dire que les sentimens vertueux qui sont dans cette Piéce, sont dans mon cœur, et c'est ce qui fait que je compte beaucoup plus sur l'amitié d'une personne comme vous, dont je suis connu, que sur les suffrages d'un Public toujours inconstant, qui se plaît à élever les idoles pour les détruire, et qui depuis long-tems passe la moitié de l'année à me louer, et l'autre à me calomnier, etc. etc.

XII. LETTRE

DU MEME, AU MEME.

J'ai fait mille tours; je suis à-présent fixé à Bruxelles, et réformé à la suite d'un Procès. Rien ne peut mieux, mon cher Monsieur, égayer l'ennui de la chicane, que vos agréables Lettres. Les nouvelles de Paris en deviennent plus intéressantes, quand elles passent par vos mains. Ma vie est ici aussi uniforme et aussi tranquille qu'elle l'étoit à Cirey. Mes Lettres sont aussi stériles que les nouvelles de ce Pays-ci. Je vous embrasse de tout mon cœur, et j'attends de vous des Lettres aussi longues que la mienne est courte; car qui écrit bien, doit écrire beaucoup.

A Bruxelles, le 17 Juin 1739.

XIII. LETTRE

A UN HOMME AIMABLE.

Vous sentez avec vivacité, et vous exprimez très-bien, mon cher Ami, ce que vous sentez. Votre style est simple et touchant; aucune affectation, aucune recher-

che. C'est ainsi qu'il faut écrire à ce qu'on aime. Je serois jaloux de votre façon d'écrire, si l'amitié permettoit de l'être.

Vous faites très-bien de cultiver votre esprit. La lecture fournira à vos graces naturelles un ornement de plus. Il y a des Petits-maîtres insipides qui dédaignent les Livres; mais les hommes aimables doivent en faire cas, et ils en seront plus aimables encore. Mes jours coulent tranquillement, lorsque je m'occupe; ils sont d'une longueur excessive, lorsque je ne fais rien. Si je pouvois jouir de votre charmante société, vous me tiendriez lieu de tous les Livres. Je trouve en vous le meilleur cœur du monde et l'esprit le plus enjoué. Ceux qui vous ont connu ne sauroient vous oublier, parce qu'il n'est pas possible de vous remplacer par quelqu'un qui plaise autant que vous.

Je ne sais si je tiens toujours dans votre cœur la place que vous m'aviez donnée; mais je sais bien que vous en tiendriez toujours une dans ma mémoire, quand-même je cesserois de vous aimer. Plus on aura joui de votre société, plus on en sera charmé.

Vos qualités les plus essentielles ne se montrent pas tout-de suite. Vous séduisez par la vivacité de vos yeux et de vos manières; mais il faut vous fréquenter quelque tems pour connoître toute la solidité de votre esprit et toutes les vertus cachées sous des dehors agréables et frivoles. Adieu: puisque le monde vous ennuie, continuez de vivre avec vous-même, et quoique seul, vous serez toujours en bonne compagnie.

XIV. LETTRE Ire
DE M. DE V**, A M. H**.

Mon cher et jeune Apollon, mon Poëte-Philosophe, il y a six semaines que je suis plus errant que vous. Je comptois de jour en jour repasser par Bruxelles, et y

relire deux Pièces charmantes de poésie et de raison, sur lesquelles je vous dois beaucoup de points d'admiration, et aussi quelques points interrogans. Vous êtes le Génie que j'aime et qu'il falloit aux Français; il vous faut encore un peu de travail, et je vous promets que vous irez au sommet du Temple de la Gloire par un chemin tout nouveau. Je voudrois bien, en attendant, trouver un chemin pour me rapprocher de vous. La Providence nous a tous dispersés. Mad. *du Châtelet* est à Fontainebleau; je vais peut-être à Berlin; vous voilà en Champagne. Qui sait, cependant, si je ne passerai point une partie de l'hyver à Cirey, et si je n'aurai pas le plaisir de voir celui qui est aujourd'hui *nostri spes altera Pindi?* Ne seriez vous point à-présent avec M. de *Buffon?* Celui-là va encore à la Gloire par d'autres chemins; mais il va aussi au Bonheur. Il se porte à merveille. Le corps d'un Athlète, et l'ame d'un Sage: voilà ce qu'il faut pour être heureux.

A propos de Sage, je compte vous envoyer incessamment un exemplaire de l'*Anti-Machiavel.* L'Auteur étoit fait pour vivre avec vous. Vous verrez une chose unique: un Allemand qui écrit mieux que bien des François, qui se piquent de bien écrire: un jeune-homme qui pense en Philosophe, et un Roi qui pense en homme! Vous m'avez accoutumé, mon cher Ami, aux choses extraordinaires. L'Auteur de l'*Anti-Machiavel*, et vous, sont deux choses qui me réconcilient avec le siècle. Permettez-moi d'y mettre encore *Emilie.* Il ne la faut pas oublier dans la liste, et cette liste ne sera jamais bien longue.

XV. LETTRE IIe

DU MEME AU MEME.

Mon jeune Apollon, j'ai reçu votre charmante Lettre; si je n'étois pas avec Mad. *du Châtelet*, je voudrois

être à Montbar. Je ne sais comment je m'y prendrai pour envoyer une courte et modeste réponse que j'ai faite aux anti-Newtoniens. Je suis l'enfant-perdu d'un parti dont M. de *Buffon* est le chef, et je suis assez comme les Soldats qui se battent de bon cœur sans trop entendre les intérêts de leur Prince. J'avoue que j'aimerois infiniment-mieux recevoir de vos ouvrages, que vous envoyer les miens. Je vous ai dédié ma quatrième *Epitre sur la modération;* cela m'a engagé à la retoucher avec soin. Vous me donnez de l'émulation; mais donnez-moi donc de vos ouvrages. Votre Métaphysique n'est pas l'ennemie de la Poësie. Le P. *Malebranche* étoit quelquefois Poëte en prose; mais vous, vous savez l'être en vers. Il n'avoit de l'imagination qu'à contre-tems.

Adieu, mon cher Ami! Envoyez-moi donc de ces vers, dont un seul dit tant de choses. Faites ma cour, je vous prie, à M. de *Buffon;* il me plaît tant, que je voudrois bien lui plaire. Adieu! je suis à vous pour le reste de ma vie.

XVI. LETTRE IIIe.

DU MEME AU MEME.

Mon cher Rival, mon Poëte, mon Philosophe, je reviens de Berlin, après avoir essuyé tout ce que les chemins de la Westphalie, les inondations de la Meuse, de l'Elbe et du Rhin, et les vents contraires sur la Mer, ont d'insupportable pour un homme qui revôle dans le sein de l'amitié. J'ai montré au Roi de Prusse votre *Epitre* corrigée; j'ai eu le plaisir de voir qu'il a admiré les mêmes choses que moi, et qu'il a fait les mêmes critiques. Il manque peu de chose à cet ouvrage pour être parfait. Je ne cesserai de vous dire que si vous continuez à cultiver un art qui semble si aisé et qui est si difficile, vous vous ferez un honneur bien-

rare parmi les Quarante; je dis les Quarante de l'Académie, comme ceux des Fermes.

Les *Institutions Physiques* et l'*Anti-Machiavel* sont deux monumens bien singuliers. Se seroit-on attendu qu'un Roi du Nord, et une Dame de la Cour de France, eussent honoré à ce point les Belles-Lettres? Prault a dû vous remettre de ma part un *Anti-Machiavel*. Vous avez eu la *Philosophie Leibnitienne* de la main de son aimable et illustre Auteur. Après avoir lu tout, ou presque tout ce qu'on fait en Allemagne sur la Philosophie, je n'ai rien vu qui approche, à-beaucoup-prés, du livre de Mad. *du Châtelet*. C'est une chose très-honorable pour son sexe et pour la France.

Il est peut-être honorable pour l'amitié d'aimer tant de gens qui ne sont pas de notre avis; et même de quitter, pour son adversaire, un Roi qui me comble de bontés, et qui veut me fixer à sa Cour par tout ce qui peut flatter le goût, l'intérêt et l'ambition. Vous savez, mon cher Ami, que je n'ai pas eu grand mérite à cela, et qu'un tel sacrifice n'a pas dû me coûter. Vous la connoissez; vous savez si on a jamais joint à plus de lumiéres, un cœur plus généreux, plus constant et plus courageux dans l'amitié. Je crois que vous me mépriseriez bien, si j'étois resté à Berlin.

M. *Gresset*, qui probablement a des engagemens plus légers, rompra sans-doute ses chaînes à Paris, pour aller prendre celles d'un Roi à qui on ne peut préférer que Mad. *du Châtelet*. J'ai bien dit à Sa Majesté Prussienne que *Gresset* lui plairoit plus que moi; mais que je n'étois jaloux, ni comme auteur, ni comme courtisan. Sa maison doit être comme celle d'Horace. *Est, locus unicuique suus*. Pour moi, il ne me manque à-présent que mon cher H**: Ne reviendra-t-il point sur

les frontières? n'aurai-je point encore le bonheur de le voir et de l'embrasser?

N. B. Ce que nous avons observé To. II. p. 4 à la suite des Lettres à M. *du Belloi*, nous le répétons ici, parce que le même vice donne lieu à la même censure.

XVII. LETTRE

DU MEME A M. D'AQUIN DE CHATEAU-LYON *);

Qui composoit alors la feuille intitulée: l'Avant-Coureur.

S'il vous étoit permis, Monsieur, de rendre votre *Avant-Coureur* aussi agréable que vos Lettres, il feroit une grande fortune. Je vous supplie de continuer. J'aurai le plaisir d'avoir de vous ce que vous faites de mieux. Vous me contez très-plaisamment des anecdotes très-plaisantes. Ne vous lassez pas, je vous prie. Songez que je suis malade. Vous êtes Médecin, autant qu'il m'en souvient: vos Lettres sont pour moi une excellente recette.

Permettez-moi de souscrire pour votre *Avant-Coureur*. Si jamais j'obtiens quelque crédit dans le Sanhédrin de la Comédie, je vous ferai recevoir Spectateur, et vous pourrez siffler à votre aise. Sans cérémonie.

VOLTAIRE.

Aux Délices, 22 Juin 1764.

XVIII. LETTRE

DE L'ABBE DE CHOISY AU COMTE DE BUSSY,

Sur sa réception à l'Académie.

Paris, 4 Août 1687.

Qui vous auroit dit, Monsieur, il y a quinze ans, que cet Abbé de *Choisy*, votre voisin, seroit un jour votre confrère, vous ne l'eussiez jamais cru en lisant

*) C'est un littérateur aimable et estimable, qui, dans son *Almanach Littéraire*, petit recueil très-connu, unit l'honnêteté à la variété et à l'agrément.

ses Lettres : et même en lisant celle-ci, pourrez vous croire que Messieurs de l'Academie, tous gens de bon sens et de bon esprit, aient voulu mettre son nom dans la même liste que le vôtre? Consolez-vous, Monsieur; il faut bien qu'il y ait des ombres dans les tableaux. Les uns parlent, les autres écoutent; et je saurai fort bien me taire, sur-tout quand ce sera à vous à parler. Venez donc quand il vous plaira; vous ne me trouverez point dans votre chemin. Quoique ma nouvelle dignité me fasse votre égal (en *Apollon* s'il vous plaît) je me rangerai toujours pour vous laisser passer.

XIX. LETTRE

DE M. FLECHIER AU MEME,

Sur le même sujet.

Monsieur,

La grace que Messieurs de l'Académie viennent de me faire en me donnant une des places vacantes de leur compagnie, et la bonté que le Roi a eûe d'approuver ce choix, m'ont touché très-sensiblement. Mais ma joie n'est point accomplie, et je ne me tiens ni bien-choisi, ni bien-reçu, jusqu'à ce que vous ayez eu la bonté de confirmer mon élection et ma réception. Je sais de quel poids doit être votre suffrage. Je serai bien glorieux, quand je serai mis encore, de votre main, dans la place qu'on m'a donnée. J'espére que vous ne me refuserez pas votre agrément, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous; et que vous voudrez-bien vous tromper en ma faveur, après que tant d'autres de qui j'ai l'honneur d'être connu, s'y sont trompés eux-mêmes. Ce qui me donne encore quelque confiance, c'est que Madame de ***, en qui vous en avez beaucoup, vous dira que je ne suis pas indigne de la grace qu'on m'a faite. Je l'ai priée de mêler à ses mensonges officieux au moins quelque vérité, en

vous assûrant qu'il n'y a personne au monde qui vous honore plus que moi, et qui soit plus sincérement et plus respectueusement, etc.

XX. REPONSE

DE M. FLECHIER, AU P. BONTOUS, JESUITE,

Qui lui avoit écrit une Lettre obligeante.

Montpellier, 10 Janvier 1709.

Vous me donnez, mon Révérend Pere, des louanges que je n'ai pas méritées, et vous faites pour moi des souhaits qui ne peuvent guère être accomplis; je ne laisse cependant pas de vous en être sensiblement obligé. Ce sont des hyperboles d'amitié que le cœur fournit à l'esprit, qui ne servent pas à persuader, mais qui ne laissent pas de plaire. Je ne prétends à aucune espèce d'immortalité en ce monde-ci. Nous passerons bientôt, moi et mes ouvrages, et je ne puis pas dire avec le Poëte: *non omnis moriar.*

Mon dernier *Mandement contre les Spectacles,* qui vient de tomber entre vos mains, durera autant qu'il pourra. Les hommes ont peine à se corriger; il faut du moins les instruire, et leur faire connoître le mal qu'ils font, et qu'ils veulent faire. Le zèle le plus modéré a toujours son feu. Je ne sais s'il est bon qu'on me trouve encore quelque jeunesse dans l'esprit. En tout cas, ce n'est pas moi qui ne vieillis point; c'est la justice et la vérité qui sont toujours vives et jeunes. J'espére après votre Carême vous revoir à Nîmes, et vous assurer qu'on ne peut être plus que je le suis,

Mon Révérend PERE,

Votre très-humble, etc.

XXI. REPONSE

DE J. B. ROUSSEAU, A UNE LETTRE OBLIGEANTE DE M. LE FRANC DE POMPIGNAN.

Vous faites à mon égard, Monsieur, ce que les sages Ministres font envers les Souverains. C'est en les louant des vertus qu'on leur souhaite, qu'ils leur inspirent l'envie de les acquérir. Les idées de perfection que vous exprimez dans la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ne laissent rien à desirer qu'une plus juste application. Quelque bonheur qu'aient eu mes nouvelles *Epitres*, je suis bien éloigné de les croire dignes des louanges dont vous les honorez. Mais je ne puis me défendre d'en adopter le principe avec autant de joie que de reconnoissance. J'y découvre un fonds de bonté pour moi, qui m'est beaucoup plus cher que tous les éloges du monde. J'ai la satisfaction en même-tems de me confirmer de plus en plus dans le jugement que j'ai fait de votre cœur et de votre esprit à la lecture de vos Ouvrages. Quelle consolation ne seroit-ce point pour moi, de pouvoir en juger de plus près!

Je n'ai jamais regretté ni les maisons; ni le pavé de Paris; ce sont des hommes comme vous, Monsieur, que je regrette. Ce sont eux qui me feroient principalement desirer qu'il y eût quelque réalité dans les bruits qui se répandent de mon retour. Je n'en suis informé que par la voix publique. C'est à la Providence à faire le reste, et à moi d'attendre patiemment ce qu'elle en ordonnera. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en quelque lieu du monde que je vive, je serai toujours, avec autant d'estime que de reconnoissance, etc.

XXII. AUTRE REPONSE
AU MEME.

Rien ne seroit plus dangereux pour moi, Monsieur, que la prévention d'un homme de votre mérite en ma faveur, si je n'en avois moi-même prévenu le danger par l'habitude que je me suis faite de m'étudier et de me rendre justice. Si par hazard le Public a paru quelquefois content de ce que je lui ai offert, je puis vous assurer qu'il a été plus aisé à contenter que moi. Je me trouve encore bien loin des idées que je me forme de la perfection. Si quelque chose me satisfait en moi, c'est ma façon de penser; et si vous la connoissiez, peut-être la trouveriez vous préférable à la maniére d'exprimer mes pensées. Du moins trouveriez-vous dans mon cœur de quoi suppléer à ce qui manque à mon esprit. C'est-là, Monsieur, que vous verriez un fonds d'estime pour votre personne, encore plus grand, s'il est possible, que pour vos talens. Quand il m'est arrivé d'être frappé de quelque Ouvrage, je me suis toujours attaché à chercher l'Auteur dans son écrit, et je m'y suis rarement trompé.

Je crois donc avoir reconnu votre caractére, non-seulement dans l'Ouvrage que j'ai vu de vous, mais encore dans la Préface qui l'accompagne, et dans les Lettres dont vous m'avez honoré. J'y ai remarqué une sagesse, une vérité, une simplicité et une justesse, que je ne remarque point dans la foule des écrits dont Paris est inondé, et à qui je vois prodiguer le plus de louanges, etc. etc.

XXIII. LETTRE
DU MEME A M. RICCOBONI,
Qui lui avoit écrit des choses flatteuses.

Quelque affermi que je sois contre les surprises de l'amour-propre, j'ai bien de la peine, Monsieur, à me

défendre contre une approbation aussi éclairée que la vôtre. Le plaisir de me rencontrer avec vous dans les mêmes idées sur des matiéres où vos connoissances sont si supérieures, me flatte infiniment-plus que tout ce que je pourrois recevoir d'approbation d'ailleurs. A vous dire le vrai, j'en connois très-peu qui méritent qu'on en soit touché. Je regarde un suffrage donné sans connoissance de cause, comme un sujet d'humiliation, plutôt que comme un motif de vanité. Je perds beaucoup, Monsieur, à ne pouvoir m'entretenir avec vous que par Lettres, et j'aurois actuellement bien plus de besoin de vous, que vous ne croyez. Vous n'êtes pas dans le cas où je suis, et vous vivez dans une Ville où vous pouvez trouver au moins un petit nombre de personnes dignes d'être consultées sur vos Ouvrages. Je n'ai ici d'autre Critique que moi-même, ni personne à qui je puisse même lire la moindre des choses qui échappent de ma plume. Ainsi mon premier confident sera mon Libraire, s'il arrive qu'il fasse une nouvelle édition de mes Ouvrages, comme il semble s'y préparer, etc.

XXIV. LETTRE

DU MEME AU CELEBRE COMÉDIEN BARON.

Les marques d'amitié dont vous m'honorez, Monsieur, flattent plus mon amour-propre que ne feroient celles de tous les Héros que vous représentez si dignement, s'ils étoient encore en état de flatter. Je vous ai toujours regardé comme le plus grand-homme d'une Profession, où il s'en trouve moins qu'en nulle autre. Ayant eu toute ma vie pour principe d'estimer les hommes par ce qu'ils valent, et non par ce qu'ils sont, je me fais infiniment-plus d'honneur de vos bonnes-graces, que de celles de la plupart des Grands de la terre. Je me tiens trop payé par-là, de la sa-

tisfaction que je me suis donnée en vous rendant la justice qui vous est due. J'en ai saisi avec joie les occasions, toutes les fois qu'il s'en est présenté quelqu'une de parler de vous.

Soyez persuadé, Monsieur, que je pense encore au-delà de tout ce que j'ai pu dire. J'ai remplacé au double tout ce que j'ai pu perdre en quittant Paris. Le plaisir de vous voir, que je n'ose espérer de remplacer jamais, est la seule chose que je juge véritablement digne de mes regrets. Le seul moyen que j'aie de m'en consoler, est de penser que je tiens quelque place dans votre estime. Je n'en doute point, puisque vous me faites l'honneur de m'en assurer. Soyez persuadé que personne n'en connoît mieux le prix que moi, et n'est avec une considération plus sincére et plus tendre,

MONSIEUR,

Votre, etc.

XXV. REPONSE

DE J. J. ROUSSEAU A MONSIEUR WATELET,

Qui lui avoit écrit une Lettre obligeante.

Vous me traitez en Auteur, Monsieur; vous me faites des complimens sur mon livre. Je n'ai rien à dire à cela: c'est l'usage. Ce même usage veut aussi qu'en avalant modestement votre encens, je vous en renvoie une partie. Voilà pourtant ce que je ne ferai pas; car quoique vous ayez des talens très-vrais, très-aimables, les qualités que j'honore en vous les effacent à mes yeux. C'est par elles que je vous suis attaché; c'est par elles que j'ai toujours désiré votre bienveillance; et l'on ne m'a jamais vu rechercher les Gens-à-talent qui n'avoient que des talens.

Je m'applaudis pourtant de ceux auxquels vous m'assurez que je dois votre estime, puisqu'ils me procurent un bien dont je fais tant de cas. Les miens, tels-quels,

ont cependant si peu dépendu de ma volonté; ils m'ont attiré tant de maux; ils m'ont abandonné si vite, que j'aurois bien voulu tenir cette amitié dont vous permettez que je me flatte, de quelque chose qui m'eût été moins funeste, et que je puisse dire être plus à moi, etc. etc.

XXVI. LETTRE

DU MEME A M. DE SILHOUETTE,

Quand il eut quitté la place de Contrôleur-général.

Daignez, Monsieur, recevoir l'hommage d'un Solitaire qui n'est pas connu de vous, mais qui vous estime par vos talens, et qui vous respecte par votre administration. Ne pouvant sauver l'Etat qu'aux dépens de la Capitaine qui l'a perdu, vous avez bravé les cris des gagneurs d'argent. En vous voyant écrasser ces misérables, je vous enviois votre place. En vous la voyant quitter sans vous être démenti, je vous admire. Soyez content de vous, Monsieur: elle vous laisse un honneur dont vous jouirez long-tems sans concurrent. Les malédictions des méchans sont la gloire de l'homme juste.

XXVII. LETTRE

DU MEME A M. HUME,

Qui lui avoit offert une retraite dans sa maison à Edimbourg.

De Motiers, le 19 Février 1763.

Que de choses, Monsieur, m'ont fait regretter l'asyle et l'hospitalité philosophique qui m'attendoient près de vous! Toutefois mes malheurs m'en ont toujours rapproché en quelque manière.

La protection et les bontés de Milord *Maréchal*, votre illustre et digne compatriote, m'ont fait-trouver, pour-ainsi-dire, l'Ecosse au milieu de la Suisse. Il vous a rendu présent à nos entretiens. Il m'a fait-

faire, avec vos vertus, la connoissance que je n'avois encore faite qu'avec vos talens. Il m'a inspiré la plus tendre amitié pour vous, et le plus ardent desir d'obtenir la vôtre, avant que je susse que vous étiez disposé à me l'accorder. Jugez, quand je trouve ce penchant réciproque, combien j'aurai de plaisir à m'y livrer.

Non, Monsieur, je ne vous rendois que la moitié de ce qui vous étoit dû, quand je n'avois pour vous que de l'admiration. Vos grandes vues, votre étonnante impartialité, votre génie, vous éleveroient trop au-dessus des hommes, si votre bon cœur ne vous en rapprochoit.

Milord *Maréchal*, en m'apprenant à vous voir encore plus aimable que sublime, me rend tous les jours votre commerce plus desirable. Que ne puis-je espérer de nous voir un jour assemblés avec Milord dans votre commune patrie, qui deviendroit la mienne! Je bénirois, dans une société si douce, les malheurs par lesquels j'y fus conduit. Je croirois n'avoir commencé de vivre, que du jour qu'elle auroit commencé, etc. etc.

XXVIII. REPONSE

A UNE LETTRE OBLIGEANTE DE M. B**.

Je ne suis, Monsieur, ni assez vain pour prendre vos éloges à la lettre, ni assez orgueilleux pour les dédaigner. Votre estime est bien capable de me flatter; je ne cesserai de travailler à me rendre digne de l'amitié des Gens-de-bien et du suffrage des vrais Philosophes. Vous êtes d'une famille qui réunit ces deux avantages. Vous embellissez les vertus par les lumiéres, et vous joignez à vos connoissances un caractére doux et sociable. Jugez si je m'empresserai de cultiver la liaison que vous voulez bien former avec moi. Je ne puis que gagner à un tel commerce.

Voyez aussi plusieurs *Lettres* de l'art COMPLIMENT.

LETTRES POUR OFFRIR SES SERVICES.

I. LETTRE

DE M. L'ABBE DE ***, PREVÔT DU CHAPITRE DE **, A M. L'ABBE **.

(Offre d'une Prébende.)

Vous serez peut être bien aise, Monsieur, de changer les sollicitudes inquiétantes de la Capitale pour la tranquillité d'une petite Ville. Il vaque une petite prébende dont je puis disposer; voyez si cette bagatelle vous accommoderoit, et je vous nommerai sur-le-champ. Vous savez que notre Chapitre n'est pas riche; mais la vie que nous menons est très-douce, et notre Ville fort agréable. D'ailleurs, vous vous contentez de peu; et vous avez sçu conserver votre philosophie au milieu du faste et du vain étalage de Paris. Je pense comme vous. Que m'importe d'avoir tant de richesses embarrassantes? Pourvu que j'aie de quoi traiter mes Amis et soulager quelques indigens, je suis satisfait, etc.

II. LETTRE

DE M. **, A MONSIEUR **,

Pour lui offrir de faire ses Commissions.

Je sais, Monsieur, que pour faire vos commissions à Tours, vous vous adressez souvent à des indifférens. Vos Amis mériteroient la préférence. J'ose me mettre du nombre; j'en ai le droit par mes sentimens. Je suis à portée de Tours; j'y connois les personnes les plus propres à vous servir dans tout ce que vous desirez. Si vous avez besoin de moi, ou de mes Amis, vous n'avez qu'à parler.

III. AUTRE LETTRE

Sur le même sujet.

M. de **, notre Ami commun, m'a dit, Monsieur, que vous desiriez de faire des emplettes à la Foire de Beaucaire. Je dois m'y rendre dans quinze jours: envoyez-moi simplement le Mémoire de ce que vous souhaitez; je me flatte de le remplir à votre satisfaction. Le plaisir de faire quelque chose pour vous, sera l'aiguillon de mon indolence naturelle, et la récompense mes petits soins. J'attends avec impatience votre Lettre, et je vous assûre de tout mon zèle, ainsi que de mon attachement, etc. etc.

IV. LETTRE

A UN SAVANT,

Qui écrivoit l'Histoire d'une Province.

Monsieur,

Je n'ai pas l'honneur de vous connoître personnellement, et je m'en sais un mauvais-gré infini. On m'a dit que votre caractére étoit aussi honnête que vos écrits son savans; et qu'après le plaisir de vous lire, le plus grand étoit de vous fréquenter. Vous avez entrepris un Ouvarge, qui demande beaucoup de renseignemens: voulez-vous bien que je vous en fasse passer quelques-uns sur des sujets historiques que j'ai approfondis? Je suis de la même Province que vous, et quoique je lui fasse moins d'honneur, j'aime trop ceux qui l'illustrent, pour ne pas chercher les occasions de leur être utile, etc.

V. AUTRE LETTRE

Offre de Recommandation.

Oui, Monsieur, je vais à Grenoble pour mon malheureux Procès. Ce séjour, qui dans tout autre tems auroit été désagréable pour moi, ne pourra que me

plaire, s'il me fournit l'occasion de vous rendre quelque service. J'attends vos ordres, je les exécuterai ponctuellement. Vous vouliez que je parlasse à M. le Président de ***, de l'affaire de Madame votre Sœur. Marquez-moi si elle est finie, et si ma recommandation sera nécessaire. Je ne négligerai rien pour prouver à vous et à elle l'attachement respectueux, etc.

VI. LETTRE

DE M. LE COMTE DE ***, A UN HOMME-DE-LETTRES,

Qui lui offroit de rechercher les Papiers de sa Famille.

Vous ne pouvez douter, Monsieur, que je n'accepte avec plaisir l'offre si obligeante que vous voulez-bien me faire. Mais je crains qu'il ne vous en coûte trop de tems, et que votre complaisance pour moi ne nuise à des occupations plus essentielles. Je serois fâché que pour m'obliger vous fissiez quelque brèche à vos études, et que le Public perdît à mesure que je gagnerois. J'abandonne le tout à votre prudence et à votre amitié; je ne me réserve que le soin de la reconnoissance. La mienne est aussi vive que sincére; et dans tout ce qui pourra vous être ou utile ou agréable, ne craignez point de vous adresser à celui qui sera toute sa vie,

V. T. H. et T. O. S.

VII. LETTRE

DE M. L'ABBE DE ***, A MONSIEUR C**.

Les Talens et la Vertu ont, Monsieur, des droits sur mon cœur. C'est à ce titre que je vous offre mes bons offices auprés de M. l'Evêque de ***. Votre indolence sur votre fortune est inexcusable. Vous n'ignoriez pas que ce Prélat étoit trés-favorablement disposé. Votre nouvel Ouvrage vous fournissoit un moyen d'entrete-

nir une protection si puissante; vous avez négligé de le lui présenter. Faites-le-moi passer, je vous prie, et en faisant connoître le mérite du Livre, je ferai quelques demandes pour l'Auteur. La Philosophie peut très-bien se concilier avec des démarches qui tendent à améliorer notre sort, sur-tout lorsqu'elles sont exemptes de bassesse. J'ai peut-être dans l'esprit autant de philosophie que vous; elle m'a même été d'un grand secours dans des situations épineuses ou tristes. Mais si la Providence m'avoit doué de quelques talens, j'en aurois fait un usage qui auroit pu assurer mon bonheur et celui des Amis et des Parens qui m'auroient environné, etc. etc.

VIII. LETTRE

D'UN ACADEMICIEN A UN HOMME-DE-LETTRES DE PROVINCE.

Ma bonne volonté pour vous, Monsieur, sera toujours la même. Vous augmentez encore l'empressement que j'ai de vous servir, par votre probité, par vos talens, et par votre situation, bien peu digne de ces talens. J'ai demandé une place qui paroit vous convenir, il y a quelques difficultés: mais une main bienfaisante doit lever les obstacles qui s'opposent à votre avancement. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle achève ce que j'ai commencé.

J'ai l'honneur d'être, etc.

IX. LETTRE

DE MONSIEUR DE *** A MONSIEUR ***.

(Offre d'un Emploi.)

Je vous remercie, Monsieur, de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé. Elle ne peut être mieux employée qu'à vous rendre tous les services que je pourrai dans la place que j'occupe. Je vous avois

offert le petit emploie de Directeur du Bureau de ***. Si vous trouvez que cela vous convienne, faites-le-moi savoir au plutôt. Je compte assez sur l'amitié dont m'honore le Ministre actuel des Finances, pour me flatter de l'obtenir. Soyez assuré du moins que je le demanderai avec le zèle et la chaleur que m'inspirent l'amitié et la reconnoissance, etc. etc.

(Offre de belle action à faire.)

X. LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE A MADAME GEOFFRIN,

Qui étoit alors à la Cour du Roi de Pologne, pour la prier de s'intéresser auprès de ce Prince en faveur des Sirvens.

Vous êtes, Madame, auprès d'un grand Roi, qui ne doit sa couronne qu'à son mérite. Je ne puis mieux faire ma cour à Sa Majesté et à vous, Madame, qu'en vous proposant une bonne action à faire. Ceux qui secourent les *Sirvens* et qui prennent en main leur cause, ont besoin d'être appuyés de noms respectables et chéris. Nous ne demandons qu'à voir notre liste honorée par ces noms qui encouragent le Public. La gloire de prodéger l'innocence vaut le centuple de ce qu'on donne. L'affaire dont il s'agit intéresse le Genre-humain, et c'est en son nom qu'on s'adresse à vous, Madame. Nous vous devons l'honneur et le plaisir de voir un grand Roi secourir la vertu contre un Juge de village, et contribuer, etc.

Le 6 Juillet 1766.

Voyez la Lettre X, de l'art. JUSTIFICATION.

XI. REPONSE

DU MEME A M. TABAREAU, DIRECTEUR DE LA POSTE DE LYON,

Qui lui avoit proposé M. Poncet, célèbre Sculpteur de Rome.

A Ferney, 25 Décembre 1775.

Quant vous m'annoncez un Sculpteur, Monsieur, je le crois un *Phidias*, ou un *Praxitèle*. Mais en vérité je n'ai l'encolure, ni du *Jupiter* Olympien, ni de l'*Apollon* du Belvedère. Soyez bien sûr qu'il n'y a personne dans le sacré Collège qui desire avoir ma maigre figure; la moitié des Cardinaux ne sait pas si je suis au monde, et l'autre moitié ne s'en soucie guéres.

Cependant, si votre *Phidias* a la rage de faire un grotesque, et de sculpter un vieux singe édenté de quatre-vingt-deux ans, il n'y a rien que je ne fasse pour votre protégé. Je suis entiérement à vos ordres, puisque vous aimez les carricatures. Votre *Phidias* viendra quand il voudra, et il sera très-bien reçu, pourvu que je ne sois pas mort de vieillesse en l'attendant. Mais que ne va-t-il sculpter la belle face de M. *Turgot*, ou bien celle de M. de *St. Germain!*

J'ai l'honneur d'être, avec les sentimens les plus vifs et les plus vrais,

MONSIEUR,

Votre très-humble, etc.

XII. LETTRE

DE M. DE MAUPERTUIS A M. L'ABBE LE BLANC,

Pour lui offrir des avantages à Berlin.

A Berlin, 15 Février 1746.

Vous m'avez entiérement oublié, mon cher Abbé; pour moi, je pense toujours à mes Amis. Un grand et très-grand Roi voudroit avoir auprès de lui, 1. Un honnête-homme, 2. Un homme d'esprit et de talent,

3. Un homme de bonne compagnie. M'ayant fait l'honneur de s'adresser à moi pour lui trouver ces trois hommes, je lui ai dit que vous les étiez. Voyez maintenant si vous les voulez être à Berlin. Je ne vous dis rien de ce séjour, parce que j'aurois l'air d'un exagérateur, quand je ne vous dirois que la plus exacte vérité. Je ne vous dis rien du plaisir que j'aurois de vous y voir, parce que je crois que vous le savez.

Faites-y vos réflexions; dites-moi quelles conditions vous demanderiez. Réponse prompte, positive, et que je puisse faire voir au Roi, etc.

N. B. M. l'Abbé *le Blanc*, craignant modestement de ne pas remplir l'idée que M. de *Maupertuis* avoit donnée de lui, refusa cette proposition avantageuse. D'ailleurs, dit-il dans sa réponse: „en opposant le courage à l'infortune, je suffis à un état qui ne „suffiroit pas à d'autres; et sans être heureux, je suis content."

Voyez aussi la Lettre IIe de l'art. AFFAIRES.

LETTRES DE REMERCIMENT POUR UN OUVRAGE DONNÉ.

I. LETTRE

D'UN HOMME-DE-LETTRES, A MONSIEUR P**,

Qui lui avoit envoyé un Poème sur la Maladie Epizootique de 1776.

Le débit d'un Ouvrage est, Monsieur, une manière de louer bien supérieure à toutes les autres. Je ne suis point surpris du succès du vôtre; vous peignez avec de grands traits un fléau terrible, qui avoit déja exercé la plume de *Virgile*. Vous avez frappé les esprits par de grandes images, et attendri les cœurs par des peintures touchantes; et dans l'arêne où vous êtes descendu avec le Roi des Poëtes Latins, vous avez été quelquefois son égal.

J'ai été plus content de vos Vers que de votre *Préface*. Vous y louez des Gens-de-lettres qui ne sont guéres louables. Vous exaltez leur cœur et leur esprit; ces éloges, en faisant honneur à votre caractére, pourroient faire tort à votre discernement. Mais vous n'avez pu deviner au bord de l'Adour, ce qu'on pense de certaines gens au bord de la Seine. Vous avez jugé d'eux par leurs Ouvrages, sans penser que l'humanité est quelquefois prêchée par des hommes très-durs, et la bonté chantée par des méchans. Au reste, votre méprise n'est que celle d'un bon cœur qui juge des autres par lui-même, etc. etc.

II. AUTRE LETTRE

A UN POETE.

Vous avez recueilli depuis long-tems, Monsieur, les myrthes de Paphos; vous y joignez aujourd'hui les lauriers les plus brillans du Parnasse. Vous étiez aimable dans vos petites Piéces; vous êtes touchant et pathétique dans vos Poëmes. C'est presque réunir les talens opposés, et c'est un genre de succès dont un homme tel que vous doit jouir.

Puisque vous exigez de moi quelques observations critiques, je vous dirai que, parmi un grand nombre de Vers harmonieux, j'en ai trouvé quelques-uns un peu durs; mais lors-même que vous ne flattez pas l'oreille, vous avez l'art d'émouvoir l'ame par des sentimens vifs et attendrissans. Il ne vous manque, dans la solitude où vous vivez, que des Lecteurs faits pour vous lire et vous entendre.

III. LETTRE

DE MONSIEUR DE V** A M. L'ABBÉ AUBERT,

Qui lui avoit envoyé ses Fables.

Je n'ai reçu, Monsieur, que depuis très-peu de jours, dans ma Campagne où je suis de retour la Lettre pleine

d'esprit et de graces dont vous m'avez honoré, accompagnée de votre Livre qui me rend votre Lettre encore plus précieuse. Je ne sais quel contre-tems a pu retarder un présent si flatteur pour moi. J'ai lu vos Fables avec tout le plaisir qu'on doit sentir, quand on voit la raison ornée des charmes de l'esprit. Il y en a quelques-unes qui respirent la philosophie la plus digne de l'homme: celles du *Merle*, du *Patriarche*, des *Fourmis*, etc. sont de ce nombre. De telles Fables sont du sublime écrit avec naïveté. Vous avez, avec le mérite du style, celui de l'invention, dans un genre où tout paroissoit avoir été dit. Je vous remercie, et je vous félicite. Je donnerois ici plus d'étendue à tous les sentimens que vous m'inspirez, si le mauvais état de ma santé me permettoit de longues Lettres: je puis à peine dicter; mais je n'en suis pas moins sensible à votre mérite et à votre présent.

J'ai l'honneur d'être, etc.

IV. LETTRE

DU ROI DE PRUSSE, A M. MILON DE LIÉGE,

Qui lui avoit envoyé des Vers.

Ami des Muses, c'est toujours avec un plaisir bien sensible que je vois renaître dans notre siécle des *Homères* et des *Pindares*. Les essais de Poësie que vous venez de m'offrir à la suite de votre Lettre, du 2 de Décembre dernier, me paroissent tenir quelque chose de l'un et de l'autre, et je les ai accueillis comme ils le méritent. Je me féliciterois beaucoup, si, comme vous dites, mes Ouvrages ont quelque part au goût que vous avez pris pour la Poésie, dans laquelle vous paroissez si bien reussir. En attendant, je suis très-sensible à vos hommages, et je vous en conserverai toujours un souvenir reconnoissant, en priant Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. *Signé* FREDERIC.

Potzdam, ce 5 Janvier 1777.

V. LETTRE *)

DE M. LE PRESIDENT DE MONTESQUIEU, A M. B**,

Qui lui avoit envoyé un Eloge en Vers.

Vous voyez, Monsieur, que je ne fais pas si facilement de la Prose, que vous faites de Vers, et, ce qui est encore plus, que vous faites de bons Vers. Il paroît que vous n'avez pas besoin d'être soutenu par votre sujet, puisque vous me louez. J'ai lu avec bien du plaisir votre Lettre, et je me rappelle avec non moins de plaisir l'homme d'esprit qui l'a écrite, etc.

A Baron, ce 25 Février 1753.

VI. LETTRE

DE M. DE V** A M. CAILHAVA D'ESTANDOUX,

Auteur du Tuteur dupé.

Au Château de Ferney, le 30 Novembre 1761.

Je ne puis trop vous remercier, Monsieur, de la bonté que vous avez eûe de me faire-partager le plaisir que vous avez donné à tout Paris. Je n'ai point été étonné du succès de votre Piéce: non-seulement elle fournit beaucoup de jeu de Théâtre, mais le Dialogue m'en a paru naturel et rapide. Elle est aussi bien écrite que bien intriguée. Il est à croire que vous ne vous bornerez pas à cet Essai, et que la Scène Françoise s'enrichira de vos talens. Ma plus grande consolation dans ma vieillesse languissante, est de voir que les Beaux-Arts que j'aime passionnément, sont soutenus et embellis par des hommes de votre mérite.

VII. LETTRE

DU MEME AU R. P. VIONNET, JESUITE,

Qui lui avoit envoyé sa Tragédie de Xercès.

Paris, le 14 Décembre 1749.

J'ai l'honneur, mon Révérend Pere, de vous marquer une très-foible reconnoissance d'un fort beau présent,

*) Cette Lettre n'a jamais été imprimée.

Vos Manufactures de Lyon valent mieux que les nôtres; mais j'offre ce que j'ai. Il me paroît que vous êtes un plus grand ennemi de *Crébillon* que moi: vous avez fait plus de tort à son *Xercès*, que je n'en ai fait à sa *Sémiramis*. Vous et moi nous combattons contre lui. Il y a long-tems que je suis sous les étendards de votre Société. Vous n'avez guéres de plus mince Soldat, mais aussi il n'y en a point de plus fidèle. Vous augmentez encore en moi cet attachement, par les sentimens particuliers que vous m'inspirez pour vous, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

VIII. LETTRE

DU MEME A MONSIEUR DE MAUPERTUIS,

Qui lui avoit envoyé la Figure de la Terre, déterminée.

A Cirey Kittis, 22 Mai 1738.

Je viens de lire, Monsieur, une Histoire et un morceau de Physique plus intéressans que tous les Romans; Madame *du Châtelet* veut le lire, elle en est plus digne que moi: il faut au moins, pendant qu'elle aura le plaisir de s'instruire, avoir celui de vous remercier.

Il me semble que votre Préface est très-adroite, qu'elle fait naître dans l'esprit du Lecteur du respect pour l'importance de l'entreprise; qu'elle intéresse les Navigateurs, à qui la figure de la Terre étoit assez indifférente; qu'elle insinue sagement les erreurs des anciennes mesures, et l'infaillibilité des vôtres; qu'elle donne une impatience extrême de vous suivre en Laponie.

Dès que le Lecteur y est avec vous, il croit être dans un pays enchanté, tout les Philosophes dont les Fées.

Les Argonautes qui s'en allérent commercent dans la Crimée, et dont la bavarde Grèce a fait des demi-Dieux, valoient-ils, je ne dis pas les *Clairauts*, les *Camus*, et les *Le-Monier*, mais les Dessinateurs qui vous ont accompagnés? On les a divinisés; et vous, qu'elle est votre récompense? Je vais vous le dire: l'estime des Connoisseurs, qui vous répond de celle de la postérité. Soyez sûr que les suffrages des Etres pensans du XVIII Siécle, sont fort au-dessus des Apothéoses de la Grèce.

Je vous suis, avec transport et avec crainte, à travers les Cataractes, et sur vos montagnes de glace. Certainement vous savez peindre; il ne tenoit qu'à vous d'être notre plus grand Poëte, comme notre plus grand Mathématicien; si vos opérations sont d'*Archimède*, et votre courage de *Christophe Colomb*, votre description des neiges de Tornéa est de *Michel-Ange*, et celle des espèces d'Aurores boréales est de l'*Albane*.

IX. REPONSE

DU MEME A M. DE XIMENÈZ,

Qui lui avoit envoyé une Traduction de la septiéme Elégie d'Ovide.

Les personnes qui ont l'honneur de vous connoître, Monsieur, vous rendront la justice d'avouer que vous êtes plus fait pour traduire les Amours fortunées d'*Ovide*, que ses Amours malheureux. Si, d'ailleurs, quelque Beauté avoit à se plaindre de vous, elle seroit discrette; et vous pourriez vous vanter de vos exploits sans lui déplaire. Il y a de très-galans hommes qui ont perdu partie, revanche et le tout, sans rien dire. Vous n'êtes pas de ces gens-là et je vous crois très-heureux au jeu. Pour moi qui ne joue point, je vous souhaite d'aussi bonnes parties que vous avez fait de bons vers. Goûtez les plaisirs, et chantez-les.

J'ai l'honneur d'être, etc.

X. LETTRE

DE M. LE CH. DE THOMASSIN AU ROI DE PRUSSE,

*En lui envoyant un *) Discours, pour prouver que les Lettres n'amolissent pas le courage.*

Sire,

C'est au Tribunal des grands Rois que ressortit la cause des Muses outragées. Leur honneur doit être cher aux Héros; elles les forment et les immortalisent. Eblouis de l'éclat qu'elles repandent sur le courage, des jaloux atrabilaires, croyant l'obscurcir, ont taché de flétrir les lauriers dont elles couronnent les Guerriers Philosophes.

Pouvois-je mieux, Sire, les venger aux yeux de l'univers, qu'en opposant la gloire de Votre Majesté aux calomnies de leurs ennemis? Votre auguste Nom, gravé sur l'Egide de Minerve, suffisoit pour anéantir à jamais l'odieux préjugé, et pour confondre l'ignorance et l'envie.

Je suis avec un très-profond respect,

SIRE, de Votre Majesté,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

A Troyes, le 26 Septembre 1771.

Le Ch. de JUILLY de THOMASSIN.

*) *Voyez* la Lettre derniére de l'art. ENVOI.

REPONSE

DU ROI DE PRUSSE.

J'ai reçu, Monsieur le Marquis de *Juilly* de *Thomassin*, votre Lettre et votre Discours, dont je vous fais mes remercimens. On ne pouvoit mieux défendre la cause des Muses. Il faudroit être décidément ignorant et atrabilaire, pour appeller de la force et de la solidité de vos raisons. Il est triste que, dans un siécle aussi éclairé que le nôtre, on ait encore à combattre

les préjugés et l'envie, qui s'élèvent de tems en tems pour obscurcir les Lettres.

Au reste, soyez bien persuadé que je fais un cas infini de vos talens militaires et littéraires. On ne peut trop estimer un Officier tel que vous. Sur ce je prie Dieu, Monsieur le Marquis de *Juilly* de *Thomassin*, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FREDERIC.

A Berlin, le 28 Décemb. 1771.

XI. LETTRE

DU ROI DE POLOGNE A M. M***,

Au sujet de Belisaire *)

Vous avez fait, Monsieur, avec le Public, comme on fait avec les enfans auxquels on veut donner le goût de la lecture. On leur donne d'abord de jolis Livres, amusans, peu profonds, mais qui leur font sentir qu'il y a quelque chose de mieux à savoir. Quand leur curiosité est mise en mouvement, et que l'ambition de n'être plus enfans agit en eux, on leur donne des Livres plus forts. On étoit sûr qu'un Ouvrage de vous devoit être bien écrit et plein de sentiment. Aussi avez-vous réussi à faire-lire avec plaisir et avec fruit, dans le siécle des bagatelles, un *Traité* de morale, très-sérieux, etc. etc.

XII. LETTRE

A UN PROFESSEUR DE MATHEMATIQUES,

Par un de ses Disciples.

Je vous remercie, Monsieur, de votre Ouvrage. Si, à ma honte, je n'ai presque rien gagné à vous entendre, je serai peut-être plus heureux en vous lisant. Mais quel que soit l'effet de vos écrits et de vos leçons,

*) On ne considére cet Ouvrage que du côté du style, sans approuver ce que les Théologiens y ont justement censuré

vous pouvez compter sur la reconnoissance d'un disciple, dont le cœur vaut infiniment mieux que l'esprit.

XIII. LETTRE

DE M. DE V*** A M. DE FURCI,

Qui lui avoit envoyé un Recueil de petits morceaux de Musique.

Le suffrage de Madame *Denys*, Monsieur, doit vous être plus précieux que le mien. Souffrez pourtant que je joigne mes remercimens à son approbation. Vous faites parvenir le bon goût et le plaisir jusqu'au pied des Alpes. Nous ne nous attendions pas qu'un homme qui réussit à la Cour, daignât songer à nos deserts. Jugez combien nous sommes flattés de l'honneur que vous nous avez fait, etc.

A Ferney, Décembre 1763.

XIV. LETTRE

DU MEME A M DU VERGER,

Gentilhomme du Roi de Pologne.

Tout malade que je suis, Monsieur, je suis très-honteux de ne répondre qu'en prose et si tard à vos jolis Vers. Je félicite le Roi de Pologne d'avoir auprès de lui un Gentilhomme qui pense comme vous. Il seroit bien difficile qu'on pensât autrement à la Cour d'un Prince qui pense si bien lui-même, et qui a fait renaître, dans la partie du monde qu'il gouverne, les beaux jours du siécle d'*Auguste*, l'amour des arts et des vertus.

XV. LETTRE

DU MEME A M. SELIS PROFESSEUR AU COLLEGE DE LOUIS LE GRAND,

Qui lui avoit envoyé sa Traduction de Perse.

Mon grand âge et ma déplorable santé ne m'ont point empêché de lire votre judicieuse Préface, et la Tra-

duction de la première Satyre. Je vois que vos notes éclaircissent beaucoup le texte, et que ceux qui veulent faire quelques progrès dans la langue Latine, doivent vous lire et vous étudier. J'éprouve par moi-même qu'on peut apprendre à tout âge; et c'est avec reconnoissance que j'ai l'honneur d'être, etc. etc.

XVI. LETTRE

DU MÊME AU REDACTEUR DU SECRETAIRE DU PARNASSE.

J'ai reçu, Monsieur, votre *Secrétaire du Parnasse.* S'il y a beaucoup de piéces de vous dans ce recueil, il y a apparence qu'il réussira long-tems. Mais je vois que votre Secrétaire n'est pas le mien. Il m'impute une *Epitre* à Mlle. Ch**, Actrice de la Comédie de Marseille. Je n'ai jamais connu Mlle. C**, et je n'ai jamais eu le bonheur de courtiser aucune Marseilloise.

Je prends cette occasion pour vous dire, qu'en général c'est une chose fort ennuyeuse que cet amas de rimes redoublées, qui ne disent rien, ou qui répètent ce qu'on a dit mille fois. Il est quelquefois aussi ridicule de livrer ces amusemens de société à un Libraire, qu'il le seroit d'imprimer ce qu'on a dit dans la conversation.

Je suis très-fâché qu'on me rende responsable, depuis si long-tems, de ce que j'ai fait et de ce que je n'ai point fait. Je ne suis qu'un vieux Laboureur réformé à la suite des *Ephémérides du Citoyen*, défrichant des campagnes arides, et semant avec le nouveau semoir; n'ayant nul commerce avec Mlle. Ch**, ni avec aucune personne de son espèce, etc. etc.

XVII. LETTRE

DE M. D'ALEMBERT A M. LE BARON D'ESPAGNAC,

Auteur de l'Histoire du Maréchal de Saxe.

Je reçois à l'instant, Monsieur, la nouvelle édition de votre excellent et magnifique Ouvrage que vous me

faites l'honneur de m'envoyer. Quelque mauvais juge que je sois en ces matiéres, je lirai certainement avec tout l'intérêt possible les augmentations que vous y faites, et je ne doute pas qu'elles ne reçoivent des connoisseurs les mêmes suffrages que la premiére édition. Quant à moi, je ne puis vous offrir que ma reconnoissanse de toutes vos bontés, et je vous prie d'être bien persuadé qu'elle ne peut être plus vive et plus sincére.

J'ai l'honneur d'être, etc.

De Paris, le 21 Février 1775.

XVIII. LETTRE

DE M. MARMONTEL AU MÊME.

Si je n'avois pas reçu aujourd'hui, Monsieur, comme une marque de vos bontés, la nouvelle édition de l'*Histoire du Maréchal de Saxe*, je l'aurois acquise demain. Que n'ai-je des guides aussi sûrs pour tous les autres détails du rêgne de *Louis XV*! Je vous suivrai pas-à-pas, Monsieur, en faisant homage à mon maître, des lumiéres que je lui devrai.

J'ai l'honneur d'être, etc.

De Paris, le 2 Mars 1775.

XIX. LETTRE

DE J. B. ROUSSEAU A M. LE FRANC.

Pour le remercier de la Tragédie de Didon.

Il est vrai, Monsieur, que dans cette foule de Tragédies qui inondent le Théâtre depuis quelques années, celle de *Didon* est presque la seule qui m'ait donné une idée avantageuse de son auteur, quelque esprit que j'aie pu trouver dans la plupart des autres; car c'est, à mon sens, ce qui manque le moins à nos Poëtes d'aujourd'hui. Mais il est rare de le voir accompagné de la justesse qui doit faire le principal caractére des bons Ouvrages. C'est sur-tout ce que j'ai estimé

dans le vôtre, Monsieur, et je ne craindrai point de lui rendre ici la même justice, que je lui ai rendue lorsque l'occasion s'en est présentée.

Il m'a paru que vous étiez dans les véritables principes de la Tragédie; et je ne doute point que vous n'y persévériez toujours avec le même succès. Je souhaite que votre exemple vienne un jour à-bout de détromper ceux qui se sont avisés de la dépouiller de sa simplicité naturelle, pour la revêtir des ornemens d'un faux merveilleux puisé dans leur imagination. Quelque décriés que soient aujourd'hui les Romans, on diroit que nos Auteurs ne s'étudient qu'à les déguiser sous un autre nom, et qu'à y rechercher le modèle d'un nouvel Art Poëtique, non moins ignoré des Anciens, que réprouvé du bon-sens.

Je suis affligé, je vous l'avoue, de voir dans nos Piéces de-théâtre d'à-présent, tant d'esprit perdu dans cette multiplicité d'événemens, et encore plus dans cet héroïsme romanesque, qui semble s'être emparé non-seulement de la Tragédie, mais encore de la Comédie; ce qui est, selon moi, le comble du ridicule.

C'est à vous, Monsieur, et aux personnes qui pensent aussi sensément que vous, de corriger votre siécle de ces deux défauts; vous avez tout ce qu'il faut pour y réussir. Je prendrai toujours beaucoup de part à la gloire qui vous en reviendra; et si je ne puis par mes Ouvrages me rendre digne des louanges dont vous m'honorez, j'espére au moins parvenir à mériter quelque part dans votre amitié, par la véritable estime et la sincére considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre, etc.

A Bruxelles, le 10 Décembre 1735.

XX. LETTRE

DE M. DE V*** A M. BLANCHET,

Auteur du livre de l'Art du Chant.

Recevez, Monsieur, mes très-sincéres remercimens de l'Ouvrage ingénieux et profond que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Il respire le goût et la connoissance des Beaux-Arts. Le Physicien y conduit toujours le Musicien. Un tel Ouvrage ne pouvoit être fait que dans le plus éclairé des siécles. Je souhaite qu'il forme des Artistes dignes de vos leçons. Je n'en serai pas le témoin; mais j'applaudis de loin aux progrès de l'Art, dont on vous sera redevable. J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens d'estime qui vous sont dus, etc.

Aux Délices près Genève, le 3 Avril 1756.

XXI. LETTRE

DU MEME A M. DE LA FARGUE,

Qui lui avoit adressé de Vers.

Moins je mérite vos beaux Vers, Monsieur, et plus j'en suis touché. Les Belles reçovient froidement les cajoleries; mais les Laides y sont fort sensibles. Je vous répondrois en vers, si je n'étois entiérement occupé de ceux de *Corneille*. Chaque moment que je dérobe au Commentaire que j'ai promis sur ce Grand-homme, est un larcin que je lui fais. Mais je ne puis me refuser au plaisir de vous remercier, et de vous dire avec combien d'estime j'ai l'honneur d'être, etc. etc.

A Ferney, Avril 1761.

XXII. LETTRE

DU MEME A M. DE LA HARPE,

Pour le remercier de la Tragédie de Warwik.

Après le plaisir, Monsieur, que m'a fait votre Tragédie, le plus grand que je puisse recevoir est la Lettre dont

vous m'honorez. Vous êtes dans les bons principes, et votre Pièce justifie bien tout ce que vous dites dans votre Lettre.

Racine, qui fut le premier qui eut du goût, comme *Corneille* fut le premier qui eut du génie; l'admirable *Racine*, non assez admiré, pensoit comme vous. La pompe du spectacle n'est une beauté, que quand elle fait une partie nécessaire du sujet; autrement, ce n'est qu'une décoration. Les incidens ne sont un mérite que quand ils sont naturels; et les déclamations sont toujours puériles, sur-tout quand elles sont remplies d'enflure. Vous vous applaudissez de n'avoir point fait de *Vers à retenir*; et moi, Monsieur, je trouve que vous en avez fait beaucoup de ce genre. Les Vers que je retiens le plus aisément, sont ceux où la maxime est tournée en sentiment; où le Poëte cherche moins à paroître, qu'à faire-paroître son personnage; où l'on ne cherche point à étonner, où la nature parle, où l'on dit ce que l'on doit dire: voilà les Vers que j'aime! Jugez si je ne dois pas être content de votre ouvrage, etc.

Novembre 1763.

XXIII. LETTRE

DU MEME, A M. NOVERRE,

Pour le remercier de son Livre intitulé: Lettres sur la Danse et les Ballets.

J'ai lu, Monsieur, votre Ouvrage de génie; mes remercimens égalent mon estime. Votre titre n'annonce que la Danse, et vous donnez de grandes lumiéres sur tous les Arts. Votre style est aussi éloquent, que vos Ballets ont d'imagination.

Vous me paroissez si supérieur dans votre genre, que je ne suis point-du-tout étonné que vous ayez essuyé des dégoûts qui vous ont fait porter ailleurs vos

talens. Vous êtes auprès d'un Prince qui en sent tout le prix. Une vieillesse très-infirme m'a seule empêché d'être témoin de ses magnifiques Fêtes, que vous embellissez si singuliérement.

Vous faites trop d'honneur à la *Henriade*, de vouloir bien prendre le Temple de l'Amour pour un de vos sujets. Vous ferez un tableau vivant, de ce qui n'est chez moi qu'une foible esquisse.

Je crois que votre mérite sera bien senti en Angleterre, parce qu'on y aime la nature. Mais où trouverez-vous des Acteurs capables d'exécuter vos idées? Vous êtes un *Promethée*; il faut que vous formiez des hommes, et que vous les animiez.

J'ai l'honneur d'être, etc. etc.

XXIV. LETTRE

DE J. J. ROUSSEAU,

Au sujet du Dictionnaire Philosophique, et sur les Ouvrages de M. de Buffon.

Bien des remercimens, Monsieur, du *Dictionnaire Philosophique*. Il est agréable à lire; mais l'Auteur est presque toujours de mauvaise foi dans les extraits de l'Ecriture. Il raisonne souvent fort mal, et l'air de ridicule et de mépris qu'il rejette sur des sentimens respectés des hommes, rejaillissant sur les hommes mêmes, me paroît un outrage fait à la société....

Les écrits de M. de *Buffon* me plairont et m'instruiront toute la vie. Je lui crois des égaux parmi ses contemporains en qualité de Penseur et de Philosophe; mais en qualité d'Ecrivain, je ne lui en connois point. C'est la plus belle plume de son siécle. Je ne doute point que ce ne soit-là le jugement de la postérité.

Un de mes regrets est de n'avoir pas été à-portée de le voir davantage, et de profiter de ses obligeantes invitations. Je sens combien ma tête et mes écrits au-

roient gagné dans son commerce. Je quittai Paris au moment de son mariage : ainsi je n'ai point eu le bonheur de connoître Madame de *Buffon*. Mais je sais qu'il a trouvé dans sa personne et dans son mérite l'aimable et digne récompense du sien.

A Motiers, 4 Novembre 1764.

XXV. LETTRE

DE M. GODEAU A SCUDERI,

Qui lui avoit écrit des choses flatteuses en le remerciant du don de ses Poésies.

Au lieu de vous remercier, Monsieur, de la Lettre flatteuse que vous m'avez écrite, il faut que je vous en gronde. Il semble que le frere et la sœur ont conjuré contre ma modestie. Ne savez-vous pas qu'il en est des Poëtes comme des Femmes? Si vous leur dites une fois qu'*elles sont belles*, le Diable le leur dit cent fois, et elles ajoutent plus de foi à ces mensonges qu'au miroir le plus fidèle. L'imagination qui enfante les ouvrages Poëtiques se croyant créatrice, notre amour-propre est plus facile à séduire. Pour quoi donc prenez-vous tant de peine à me faire avaler un poison dont j'étois déjà tont plein?

Le présent qu'on vous a fait de ma part, est une dette qu'on vous a payée. Vous m'en remerciez cependant, comme d'un don de grande importance. Pour moi, je vous jure que, parmi tant de piéces de Vers que j'ai mises au jour, j'en fais peu qui me satisfassent, et beaucoup qui me déplaisent. Je souhaiterois avoir fait à Dieu seul l'hommage des Luths et des Harpes que vous célébrez, et que toutes parlassent de ses grandeurs. Les Hymnes qu'on lui adresse sont de tous les tems. Les Odes d'*Horace* ne se lisent que dans quelques cabinets, et les Pseaumes de *David* se chantent dans tout l'Univers.

Je ne sais si ce que vous louez dans mes Eglogues n'est pas ce qui me condamne. J'ai peur que mes *Iris* ne soient trop ajustées pour des Bergéres de la Palestine, et quoique *Licidas* ait rappellé son cœur de l'Egypte, il semble quelquefois en avoir conservé le langage.

Au reste mes Muses dorment depuis long-tems. Quand le Berger craint le loup, il ne s'amuse pas à jouer du chalumeau.

Je suis, etc.

N. B. Cette Lettre a été entiérement refondue, et de deux qui étoient longues et diffuses, on n'en a fait qu'une.

XXVI. LETTRE

DE REMERCIMENT DE M. DE FENELON, ARCHEV. DE CAMBRAY, A M. SANTEUIL.

Je n'ai jamais été plus touché que je le suis, Monsieur, de votre Muse et des présens qu'elle me fait; mais vous devez excuser un silence qui ne vient que de mes embarras. Il y a six semaines que j'ai fait banqueroute au Parnasse, pour n'entendre parler que d'Avocats et de Banquiers. Jugez par-là, Monsieur, combien *Apollon* a de graces pour moi dans le recueil de vos Vers; je vais m'y délasser, après avoir lu tout ce qu'il y a de plus dégoûtant dans le style de procédure. Les louanges que vous me donnez m'enseignent ce que je dois faire, et je les reçois avec reconnoissance sur le pied d'instructions. Je vous prie de croire que personne n'est, Monsieur, plus véritablement que moi,

Votre, etc. etc.

XXVII. LETTRE

DE REMERCIMENT DE M. BOSSUET AU MEME.

J'ai reçu, Monsieur, avec bien de la joie le beau présent que vous m'avez fait. Je me suis hâté de lire

l'Epitre dédicatoire, et j'y ai trouvé un éloge de M. *Pelletier*, qui m'a paru très-délicatement touché. Je reverrai avec plaisir dans cet Ouvrage abrégé toute la beauté de l'ancienne Poësie des *Virgiles*, des *Horaces*, etc. dont j'ai quitté la lecture il y a long-tems; ce me sera une satisfaction, de voir que vous fassiez revivre les anciens Poëtes, pour les obliger en quelque sorte de faire l'éloge des Héros de notre siécle d'une maniére moins éloignée de la vérité de notre Religion.

Il est vrai, Monsieur, que je n'aime pas les fables, et qu'étant nourri depuis beaucoup d'années de l'Ecriture sainte, qui est le trésor de la vérité, je trouve un grand creux dans ces fictions de l'esprit humain et dans ces productions de sa vanité. Mais lorsqu'on est convenu de s'en servir comme d'un langage figuré, pour exprimer d'une maniére plus vive ce que l'on veut faire entendre, sur-tout aux personnes accoutumées à ce langage, on se sent forcé de faire grace au Poëte Chrétien, qui n'en use ainsi que par une espèce de nécessité. Ne craignez donc point que je vous fasse un procès sur votre Livre: je n'ai au contraire que des actions-de-graces à vous rendre. Sachant que vous avez dans le fonds autant d'estime pour la vérité, que de mépris pour les fables en elles-mêmes, j'ose dire que vous ne regardez, non-plus que moi, toutes ces expressions tirées de l'ancienne Poésie, que comme le coloris d'un tableau. Vous envisagez principalement le dessein et les pensées de l'ouvrage, qui en sont comme la vérité, et ce qu'il y a de plus solide.

Je suis,

MONSIEUR,

Votre, etc.

XXVIII. LETTRE

de J. B. Rousseau a M. Riccoboni.

Monsieur,

Une maladie de quinze jours, suivie d'un abbattement extraordinaire, m'a empêché jusqu'ici de répondre à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je l'ai reçue avec les deux Livres dont elle étoit accompagnée, un jour seulement avant que de tomber malade. Vous jugeriez, Monsieur, du plaisir que m'a fait ce présent, si j'avois l'avantage d'être connu personnellement de vous. J'ai porté quelquefois peut-être un peu trop loin le mépris du faux mérite et des mauvaises copies dans toutes les Professions, depuis le sceptre, (comme disoit notre *Malherbe*,) jusqu'à la houlette. Mais je puis dire, et vous en conviendrez sans-doute, que peu de personnes ont été plus passionnées que je le suis, pour le mérite réel et pour les hommes originaux dans les Arts et les Professions où leur génie les a appellés.

Vous ne vous regarderiez donc plus à mon égard comme un personnage inconnu: (comme si un homme aussi excellent que vous l'êtes dans votre Art, pouvoit l'être autre-part que dans un nouveau monde.) Oui, Monsieur, à peine étiez-vous arrivé à Paris, qu'une foule de Lettres et de témoignages de bouche m'avoient déjà instruit de votre profonde connoissance des passions, et de votre Art inimitable à les exprimer. Je connoissois de plus Mlle *Flaminia*, votre illustre Epouse, pour une personne distinguée parmi ce qu'il y a de plus savant en Italie. Ce que j'ignorois, c'est que vous eussiez joint à des talens si peu communs une érudition et un discernement encore plus rares et plus difficiles à rassembler. Il ne se trouve que trop de gens savans du savoir d'autrui, mais très-peu qui le soient

du leur propre; et c'est ce que m'a appris la lecture des deux Livres que vous avez eu la bonté de m'envoyer, etc.

XXIX. LETTRE

DE J. J. ROUSSEAU A M. DE CHAMFORT.

J'ai toujours desiré, Monsieur, d'être oublié de la tourbe insolente et vile, qui ne songe aux infortunés que pour insulter à leur misére. Mais l'estime des hommes-de-mérite est un précieux dédommagement de ses outrages; et je ne puis qu'être flatté de l'honneur que vous m'avez fait en m'envoyant votre Pièce. Quoiqu'accueillie du Public, elle doit l'être des Connoisseurs, et des gens sensibles aux vrais charmes de la Nature. Je desire, pour l'utilité publique, que vos écrits tiennent tout ce que promet votre début. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

24 Juin 1764.

XXX. LETTRE

DU MEME AU MEME.

Je vous remercie, Monsieur, de votre dernière Pièce *), et du plaisir que m'a fait sa lecture. Elle décide le talent qu'annonçoit la premiére; et déja l'Auteur m'inspire assez d'estime, pour oser lui dire du mal de son ouvrage.

Je n'aime pas trop qu'à votre âge vous fassiez le Grand-pere. Je ne voudrois pas que vous marquassiez un intérêt si tendre pour le Petit-fils que vous n'avez point; car dans cette Epitre, où vous dites de si belles choses, je sens que ce n'est pas vous qui parlez.

Evitez cette Métaphysique à la mode, qui depuis quelque tems obscurcit tellement les Vers français,

*) *L'Epitre d'un Pere à son Fils sur la naissance d'un Petit-fils*, piéce qui fut couronnée par l'Académie Françoise en 1764.

qu'on ne peut les lire qu'avec contention d'esprit. Les vôtres ne sont pas dans ce cas encore; mais ils y tomberoient, si la différence qu'on sent entre votre premiére Pièce, et la seconde, alloit en augmentant.

Votre Epitre abonde non-seulement en grands sentimens, mais en pensées philosophiques, auxquelles je reprocherois quelquefois de l'être trop.... Il ne faut pas, pour paroître au-dessus des préjugés, saper les fondemens de la morale.... Il y a plus de Philosophie à combattre les préjuges philosophiques qui sont nuisibles, qu'à combattre les préjugés populaires qui sont utiles.

Lorsque vous voudrez m'honorer de quelque marque de souvenir, et me faire part de vos travaux littéraires, je les recevrai toujours avec intérêt et reconnoissance. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

A Motiers, ce 6 Octobre 1764.

XXXI. LETTRE

DU MEME A M. HIRZEL,

Auteur du Socrate Rustique.

Je reçois, Monsieur, avec reconnoissance la seconde édition du *Socrate Rustique*, et les bontés dont m'honore son digne Historien. Quelque étonnant que soit le Héros de votre Livre, l'Auteur ne l'est pas moins à mes yeux. Il y a plus de Paysans respectables, que de Savans qui les respectent et qui osent le dire. Heureux le Pays où des *Klioggs* cultivent la terre, où des *Hirzels* cultivent les Lettres! L'abondance y règne, et les vertus y sont en honneur.

Recevez, Monsieur, mes remerciemens, etc.

11 Novembre 1764.

XXXII. REPONSE

DU MEME A M. R**,

Qui lui avoit envoyé une Lettre et une Ode.

A Montmorency, le 6 Févr. 1759.

On ne sauroit aimer les Pères, sans aimer des Enfans qui leur sont chers. Ainsi, Monsieur, je vous aimois sans vous connoître, et vous croyez bien que ce que je reçois de vous n'est pas propre à relâcher cet attachement. J'ai lu votre *Ode*; j'y ai trouvé de l'énergie, des images nobles, et quelquefois de vers heureux. Mais votre Poësie paroît génée; elle sent la lampe, et n'a pas acquis la correction. Vos rimes, quelquefois riches, sont rarement élégantes, et le mot-propre ne vous vient pas toujours.

Mon cher R**, quand je paye les complimens par des vérités, je rends mieux que ce qu'on me donne. Je vous crois du talent, et je ne doute pas que vous ne vous fassiez honneur dans la carriére où vous entrez. J'aimerois pourtant mieux, pour votre bonheur, que vous eussiez suivi la profession de votre digne Pere; sur-tout si vous aviez pu vous y distinguer comme lui. Un travail modéré, une vie égale et simple, la paix de l'ame et la santé du corps qui sont le fruit de tout cela, valent mieux, pour vivre heureux, que le savoir et la gloire.

Du moins, en cultivant les talens des Gens-de-Lettres, n'en prenez pas les préjugés. N'estimez votre état que ce qu'il vaut, et vous en vaudrez d'avantage.

Je vous dirai que je n'aime pas la fin de votre Lettre; vous me paroissez juger trop sévérement les Riches. Vous ne songez pas, qu'ayant contracté dès leur enfance mille besoins que nous n'avons point, les réduire à l'état des Pauvres, ce seroit les rendre plus

misérables qu'eux. Il faut être juste envers tout le monde, même envers ceux qui ne le sont pas pour nous. Eh! Monsieur, si nous avions les vertus contraires aux vices que nous leur reprochons, nous ne songerions pas même qu'ils sont au monde, et bien-tôt ils auroient plus besoin de nous, que nous d'eux! Encore un mot et je finis. Pour avoir droit de mépriser les Riches, il faut être économe et prudent soi-même, afin de n'avoir jamais besoin des richesses.

Adieu, mon cher R**! Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRES PLAISANTES ET FACETIEUSES.

I. LETTRE

DU COMTE DE GRAMONT, A M. LE DUC DE BERRI,

Où il apprend à S. A. combien son absence réjouit les restes du Gibier du Canton.

Monseigneur,

Les grandes douleurs sont muettes: ainsi je n'ai pu vous marquer plutôt l'affliction que j'ai eûe de votre départ; mais la Philosophie, comme vous savez, Monseigneur, est d'un grand secours dans ces extrémités: elle m'a un peu remis, et je prends la liberté de vous écrire, pour vous apprendre, (car je ne sais point flatter) que tout ne vous regrette pas tant ici que fait le Comte de *Gramont*. Le peu de gibier qui reste dans les lieux où vous avez coutume de chasser, regarde votre absence comme une bénédiction, et ce ne sont que divertissemens parmi les perdrix de la plaine. Le Roi ne sauroit plus monter à cheval, sans être accablé d'une foule de liévres et de lapins qui lui présentent des Placets contre vous. Un petit lapereau, estropié

d'un pied, se mît hier à genoux pour demander justice de toute sa famille que vous aviez tuée dans un jour. Je ne le sais que par le bruit commun; mais voici ce que je sais par moi-même. Je me promenois l'autre jour dans le parc (selon ma coutume), rêvant à toutes les qualités qui vous rendent aimable: -- *Quoi*, disois-je, *ce jeune Prince, qui a tant de bonté pour moi, sera donc absent trois ou quatre mois? C'est pour en mourir....* -- Au contraire c'est le moyen de vivre, me dit un phaisan blanc, blanc comme neige, qui m'aborda dans ce moment. --- *Ho, ho*, lui dis-je, *et qui vous a, s'il vous plaît, appris à parler?* -- Le gros perroquet de Madame *Dudicour*, me dit il, qui étoit fort de mes amis. --- *Et d'où vient que vous êtes blanc*, lui dis-je? --- C'est que je porte le deuil d'un frere que le Prince dont vous parlez, tua quelque tems avant son départ.... Vous savez, poursuivit-il, que la volatile ne porte point autrement le deuil, et que tous les cignes ont fait vœu de porter le deuil et de chanter en mourant, pour honorer la mémoire des cignes du Méandre. -- *Voilà*, lui dis-je, *de beaux contes! Mais que souhaitez-vous de moi?* Je voudrois, me dit-il, comme vous aimez à rendre de bons offices, et que le Roi vous écoute avec bonté, que vous voulussiez le supplier très-humblement de donner quelque Royauté à Monseigneur de *Berri*, où il pût, depuis le matin jusqu'au soir, tuer les phaisans ses sujets, pour laisser ici en repos ceux du Roi son grand-pere.....

Voilà, Monseigneur, la commission que m'a donnée le pauvre phaisan du Parc de Versailles. Voyez si vous voulez que je m'en charge. En attendant vos ordres, je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR, etc. etc.

II. LETTRE

D'UN PHILOSOPHE FRANÇOIS A UN METAPHYSICIEN ALLEMAND,

Doyen des Philosophes de Goettingen.

Monsieur le Doyen,

Je suis bien aise d'apprendre au Public que vous avez écrit un petit Livre contre moi. Vous m'avez fait beaucoup d'honneur.

Vous rejettez (p. 17) la preuve de l'existence de Dieu, tirée des causes finales. Si vous aviez raisonné ainsi à Rome, le R. P. Jacobin, Maître du Sacré Palais, vous auroit mis à l'Inquisition; si vous aviez écrit contre un Théologien de Paris, il auroit fait censurer votre proposition; si contre un enthousiaste, il vous eût dit des injures, etc. etc. Mais je n'ai l'honneur d'être ni Jacobin, ni Théologien, ni enthousiaste. Je vous laisse dans votre opinion, et je demeure dans la mienne.

Je serai toujours persuadé qu'une horloge prouve un Horloger, et que l'Univers prouve un Dieu. Je souhaite que vous vous entendiez vous-même sur ce que vous dites de l'espace et de la durée, de la nécessité de la matière, et des monades, et de l'harmonie préétablie. Je vous renvoie à ce que j'en ait dit en dernier lieu dans mon Livre, où je voudrois bien m'être entendu.

Vous citez, à propos de l'espace et de l'infini,

La *Médée* de *Sénèque*;
Les *Philippiques* de *Cicéron*;
Les *Métamorphoses* d'*Ovide*;
Des Vers du Duc de *Buckingham*, de *Gombauld*, de *Régnier*, de *Rapin*, etc.

J'ai à vous dire, Monsieur, que je sais bien autant de Vers que vous; que je les aime autant que vous; et que s'il s'agissoit de Vers, nous verrions beau jeu.

Mais je les crois peu propres à éclaircir une question métaphysique, fussent-ils de *Lucrèce*, ou du Cardinal de *Polignac*.

Au reste, si jamais vous comprenez quelque chose aux monades, à l'harmonie préétablie; et, pour citer des vers,

Si Monsieur le Doyen peut jamais concevoir
Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir.

Si vous découvrez aussi comment tant d'hommes s'égorgent, et pourquoi ils s'égorgent dans ce monde sublunaire; je vous serai très-obligé de m'en faire part, en vers ou autrement.

J'attends vos raisonnemens, vos vers, vos invectives, et je vous proteste du meilleur de mon cœur, que ni vous, ni moi ne savons rien des questions auxquelles *Leibnitz* a cru répondre.

J'ai d'ailleurs l'honneur d'être,

DE MONSIEUR LE DOYEN,

Le très-humble, très-obéissant
et très-ennuyé Serviteur,
M. F. A. D. V...

III. REPONSE

DE M. DE V** A M. DE MAUPERTUIS,

Qui l'avoit menacé de tirer vengeance de ses Satyres.

J'ai reçu la Lettre dont vous m'honorez. Vous m'apprenez que vous vous portez bien, que vos forces sont entiérement revenues, et vous me menacez de venir m'assassiner, si je publie la Lettre de la *Beaumelle*. Ce procédé n'est ni d'un Président d'Académie, ni d'un bon Chrétien tel que vous êtes. Je vous fais mon compliment sur votre bonne santé; mais je n'ai pas tant de force que vous. Je suis au lit depuis quinze jours, et je vous supplie de différer la petite expérience de Physique que vous voulez faire.

Vous voulez peut-être me disséquer; mais songez que je ne suis pas un Géant des Terres-Australes, et que mon cerveau est si petit, que la découverte de ses fibres ne vous donnera aucune nouvelle notion de l'ame.

De plus, si vous me tuez, ayez la bonté de vous souvenir que Monsieur de *la Beaumelle* m'a promis de me poursuivre jusqu'aux Enfers: il ne manquera pas de m'y aller chercher, quoique le trou qu'on doit creuser par votre ordre jusqu'au centre de la Terre, et qui doit mener tout droit en Enfer, ne soit pas encore commencée: il y a d'autres moyens d' aller; et il se trouvera que je serai mal-mené dans l'autre monde, comme vous m'avez persécuté dans celui-ci. Voudriez-vous, Monsieur, pousser l'animosité si loin?

Ayez encore la bonté de faire une petite attention.

Pour peu que vous vouliez exalter votre ame pour voir clairement l'avenir, vous verrez, que si vous venez m'assassiner à Leipsik, où vous n'êtes pas plus aimé qu'ailleurs, et où votre Lettre est déposée, vous courrez quelque risque d'être pendu; ce qui avanceroit trop le moment de votre maturité, et seroit peu convenable à un Président d'Académie. Je vous conseille de faire d'abord déclarer la Lettre de *la Beaumelle* forgée, et attentatoire à votre gloire, dans une de vos Assemblées: après quoi il vous sera plus permis peut-être de me tuer, comme perturbateur de votre amour-propre.

Au reste, je suis encore bien foible: vous me trouverez au lit, et je ne pourrai que vous jetter à la tête ma séringue et mon pot-de-chambre. Mais dès que j'aurai un peu de force, je ferai chercher mes pistolets *cum pulvere Pyrio*, et en multipliant la masse par le quarré de la vitesse, jusqu'à ce que l'action et vous soient reduits à zéro, je vous mettrai du plomb dans la cervelle; elle paroît en avoir besoin.

Il sera triste pour vous que les Allemands, que vous avez tant vilipendés, aient inventé la Poudre, comme vous devez vous plaindre qu'ils aient inventé l'Imprimerie. Adieu, mon cher Président!

IV. LETTRE

DU MEME A M. FORMEI,

Secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin.

Monsieur le Secrétaire éternel,

Je vous envoie l'Arrêt-de-mort que le Président a prononcé contre moi, avec mon appel au Public, et les témoignages de protection que m'ont donnés tous les Médecins et tous les Apothicaires de Leipsik. Vous voyez que M. le Président ne se borne pas aux expériences qu'il projette dans les Terres-Australes, et qu'il veut absolument séparer dans le Nord mon ame d'avec mon corps. C'est la prémiére fois qu'un Président a voulu tuer un de ses Conseillers. Est-celà le principe de la moindre action? Quel terrible homme que ce Président! Il déclare faussaire à gauche, il assassine à droite, et il prouve Dieu par *A.* plus *B.* divisé par *Z.* Francheiment on n'a jamais rien vu de pareil.

J'ai fait, Monsieur, une petite réflexion: c'est que quand le Président m'aura tué, disséqué et enterré, il faudra faire mon Eloge à l'Académie selon la louable coutume. Si c'est lui qui s'en charge, il ne sera pas peu embarrassé. On sait comme il l'a été avec feu M. le Maréchal de *Sch-Mettau*, auquel il avoit fait quelque peine pendant sa vie. Si c'est vous, Monsieur, qui faites mon Oraison funèbre, vous y serez tout aussi empêché qu'un autre. Vous êtes Prêtre, et je suis profane; vous êtes Calviniste, et je suis Papiste; vous êtes Auteur, je le suis aussi; vous vous portez bien, et je suis Médecin.

Ainsi, Monsieur, pour esquiver l'Oraison funèbre, et pour mettre tout le monde à son aise, laissez-moi mourir de la main cruelle du Président, et rayez-moi du nombre de vos Elus. Vous sentez bien d'ailleurs qu'étant condamné à mort par son Arrêt, je dois être préalablement dégradé. Retranchez-moi donc, Monsieur, de votre liste; mettez-moi avec le faussaire *Koënig*, qui a eu le malheur d'avoir raison. J'attendrai patiemment la mort avec ce coupable.

Pariterque cedentes ignovêre Diis.

Je suis métaphysiquement,

MONSIEUR, etc. etc.

V. LETTRE

DU MEME A MONSIEUR L'INTENDANT DE LYON,

Pour le prier de faire rendre au Commis d'un Juif ses Effets, confisqués à la Douane.

Béni soit l'ancien Testament qui me fournit, Monsieur, l'occasion de vous dire, que de tous ceux qui adhérent au nouveau, il n'en est aucun qui vous soit plus dévoué que moi. Un déscendant de *Jacob*, honnête Fripier, comme sont tous ces Messieurs, en attendant le *Messie*, attend aussi votre protection, dont il a plus besoin dans ce moment. Les gens du premier métier de St. *Matthieu*, qui fouillent indistinctement les Juifs et les Chrétiens aux portes de votre Ville, ont saisi je ne sais quoi dans le gousset d'un Israëlite, appartenant au Circoncis qui a l'honneur de vous remettre ce billet. En tout je joins mes vœux aux siens, et je vous prie d'y avoir égard. Conservez, s'il vous plaît, vos bontés à votre ancien et éternel serviteur, qui vous aime d'une amitié tendre et respectueuse. *Vale.*

LVI. LETTRE

DE L'ABBE DE CHAULIEU A MAD. LA DUCHESSE DE BOUILLON,

Qui se faisoit un jeu de le plaisanter sur ses infirmités.

Réjouissez-vous, Madame, réjouissez-vous! le Ciel a exaucé vos vœux: l'affaire n'est plus douteuse: Je suis paralytique des deux jambes, et les eaux de Vichi m'ont fait tout le mal que vous pouviez desirer et que je devois craindre; j'ai des vapeurs, des duretés de prunelles et quatre rhumatismes tout nouveaux.

Mais ce qui plus me désespére,
C'est que par honneur en partant,
De quatre pistoles comptant,
Il m'a fallu payer l'auteur de ma misére.

Je crois au moins que vous me trouverez de la noblesse dans l'ame et dans le procédé. Des rhumatismes à une pistole la pièce!... ah! croyez-moi, rien n'est plus magnifique. Mais je voudrois bien un peu plus de santé, et moins de somptuosité. Je n'espére plus de guérison, que du plaisir de vous revoir, et mes maux diminueront par la maniere agréable dont je vous entendrai les brocarder.

Je n'ai jamais douté que vous n'eussiez l'ame Romaine, et à la fermeté que vous montrez dans un carrosse prêt à verser, il faut que vous soyez descendue des *Arrie* ou des *Porcie*. Je serois bien fâché cependant que, pour marquer combien vous ressemblez à Mesdames vos Grand'Meres, vous ne missiez point pied-à-terre dans les endroits périlleux des montagnes; car, à ne vous point flatter, je ne pense pas que l'on pendît votre portrait au Temple de mémoire, pour vous être, de propos délibéré, rompu le coû en carrosse en revenant de Tarenne. Permettez, avec cet

avis fidèle, que je vous assure que personne n'est, avec tant de respect, tant d'attachement, et tant de douleurs, entièrement à vous, que

l'Abbé de Chaulieu.

Voyez la Lettre XX. de l'art. CONSEIL... La Lettre XII. de l'art. CONDOLEANCE... La Lettre V. de l'art. DESAVEU... La Lettre IV. de l'art. ENVOI... La Lettre XVIII. et partie de la XXII. de l'art. EXCUSE... La Lettre XXVII. de l'art. FELICITATION... Les Lettres II, III, IV et VIII. de l'art. NARRATION... La Lettre IX, OUVRAGE DONNE.

Voyez aussi l'article des LETTRES BADINES, sous ce dernier mot; et celui de VOYAGE.

LETTRES PRESENT DONNÉ OU REÇU.

I. LETTRE

DE L'ABBE DE CHAULIEU,

En envoyant de l'Huile d'Aix.

Voilà, Monsieur, un petit présent d'Huile d'Aix, excellente. L'olive a toujours été le symbole de la paix. Ne pourroit-elle point aujourd'hui faire-finir la guerre que vous m'avez déclarée si ouvertement?

II. LETTRE

DE SAINT-EVREMONT,

En envoyant des Pêches.

Comme tout le monde, Madame, vous donne des fruits, je n'ai pas voulu être le seul qui ne vous en donne pas. Recevez des Pêches d'un homme qui n'a pas de jardin, d'aussi bon cœur qu'il vous les offre, etc.

III. LETTRE

A UNE RELIGIEUSE,

En lui envoyant des Médailles et des Reliquaires.

Madame,

Mon voyage de Rome m'a été infiniment agréable, puisqu'il m'a fourni l'occasion de vous obliger. Je vous envoie tout ce que je vous ai promis. Vous avez dans la boëte que je joins à ma Lettre, tout ce qu'il faut pour nourrir votre piété. J'ai choisi les Reliques des Saints dont vous suivez les traces de plus près. Vos vertus n'avoient pas besoin de ce nouvel aiguillon; mais je voulois vous donner des preuves de l'estime que j'ai pour celle qui les possède. Vous verrez dans les Médailles un Portrait du Pontife *) dont vous avez lu les *Lettres* avec tant de plaisir et tant de fruit. J'ai cru qu'un grand-homme vertueux ne seroit point déplacé au milieu des Médailles de tant de Saints, etc.

Juillet 1779.

IV. LETTRE

D'UN AMI A UN AMI,

En lui envoyant un Bouquet.

Le jour de votre naissance, mon cher Monsieur, mérite bien d'être célébré par tous vos Amis. J'espére que le plus sincére de tous ne vous déplaira point, en vous offrant un bouquet composé de fleurs communes, mais d'un éclat plus durable que celui des fleurs brillantes. Nous souhaitons de vous rendre long-tems ce petit hommage, qui est celui de l'amitié la plus vive et de l'estime la plus étendue, etc.

REPONSE

Votre Bouquet et votre compliment, mon très-cher Ami, ont touché également mon cœur. C'est réelle-

*) *Clément XIV.* On convient à Présent que les *Lettres* qui portent son nom, ne sont pas de lui, quoique dignes de lui.

ment un jour de fête, lorsque je reçois de nouvelles marques de votre amitié. La mienne sera aussi constante que l'éclat des fleurs est passager. Mais je n'en reçois pas moins les vôtres avec beaucoup de plaisir, puisque c'est votre cœur qui me les a offertes. Soyez assuré que mon cœur les a reçues, et que ce cœur sera éternellement à vous.

V. REPONSE

A UN AMI DE MARSEILLE,

Qui avoit envoyé du Café de Moka.

Non, mon cher Ami, je n'ai pas besoin de l'excellent Café que vous m'avez envoyé, pour me tirer du prétendu engourdissement que vous me supposez. Il est vrai qu'en buvant mon Café, je me souviendrai de la main de qui je le tiens; mais vous avez eu tant de bontés pour moi, qu'il faudroit être bien ingrat, s'il falloit le secours d'une liqueur pour les rappeller. On se souvient de vous dans tous les tems, parce que, dans tous les tems, vous êtes disposé à aimer et à obliger vos Amis. Soyez persuadé que j'ai les mêmes sentimens.

VI. LETTRE

A M. L'ABBE **,

En lui envoyant une Ecritoire.

Voulez-vous bien, Monsieur, recevoir un petit meuble dont vous faites bien meilleur usage que moi? Il sera, entre vos mains, l'instrument de nos plaisirs et de notre instruction. J'ai mon intérêt en vous faisant ce médiocre présent: il me rappellera quelquefois à vous, et j'aime à croire que ce souvenir aiguillonnera votre paresse.

REPONSE

L'amitié, Monsieur, sera le seul aiguillon de ma paresse. Les marques que vous me donnez de la vôtre,

me sont très-précieuses. J'aurois bien tort d'oublier un Homme tel que vous. Quoique je n'eusse pas besoin pour m'en rappeller de votre joli présent, il ne m'en est pas moins cher. Il est d'un favorable augure pour mes travaux futurs. Tenant mon écritoire d'un homme d'esprit et d'un homme aimable, je ne puis qu'y puiser des idées agréables et ingénieuses: vous inspirerez la douce chaleur du printems à une imagination que l'approche de l'hiver alloit refroidir, etc.

Octobre 1774.

VII. LETTRE

DU CH. D'HER... A MAD. DE V**,

En lui envoyant un Maure et un Singe.

L'Afrique s'epuisse pour vous, Madame: elle vous envoie les plus vilains animaux qu'elle ait produits. Rien ne manqueroit à mon présent, si je vous donnois aussi un Crocodile. Voilà le plus stupide de tous les Maures, et le plus malicieux de tous les Singes. Je vous assure qu'il y a une de ces bêtes-là qui respecte fort l'autre, et qui en admire tous les traits d'esprit. Vous jugez bien que l'admirateur est le Maure. Outre que tous ceux de sa Nation croient fermement que les Singes ont autant d'esprit qu'eux, mais qu'ils s'en cachent le plus qu'ils peuvent, en ne parlant point, de peur qu'on ne les fît travailler; ce Maure-ci a conçu une estime particuliére pour le Singe, par la longue habitude qu'il a eûe avec lui, et il n'a de raisonnement, qu'autant qu'il en a acquis dans ce commerce. Je suis bien-aise que vous ayez toujours en votre présence un Homme soumis qui me représentera: il n'est pas plus à vous que moi, etc. etc.

VIII. LETTRE

DE M. DE V**, A M. MEZIERE, PEINTRE,

Qui lui avoit envoyé un Tableau, où il y avoit une Allégorie relative à cet Homme célèbre.

J'ai reçu, Monsieur, le chef-d'œuvre que vous m'avez envoyé. On ne peut être ni plus indigne ni plus reconnoissant de l'honneur que vous me faites. La solitude où je vis, et le peu de goût qu'on a pour les Beaux-Arts dans le pays où je suis, me font désesperer de trouver rien ici qui puisse vous être présenté. Il faudroit être dans le pays des *Raphael* et des *Titien* pour vous remercier dignement.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, etc. etc.

IX. LETTRE

A MADAME DES HOULIERES,

En lui envoyant un Remède pour la migraine.

Madame,

Je vous envoie un Remède qui jusqu'ici a été infaillible pour la migraine; mais j'ai peur que vous ne lui fassiez perdre sa réputation. On dit que la migraine est le mal ordinaire des Beaux-esprits; et si cela est vrai, vous ne devez pas douter que le vôtre ne soit incurable.

Vous voyez, Madame, que le Ciel ne donne rien pour rien. Il vous fait payer les avantages que vous en avez reçus, par les maux qu'il a voulu y attacher. Je voudrois avoir quelque remède, dont la force égalât celle de votre esprit; il n'est rien que je ne misse en usage pour rendre une santé durable, à la personne du monde qui mérite le mieux d'être immortelle.

X. LETTRE

DE J. J. ROUSSEAU A MAD. D'AZ**,

Qui lui avoit envoyé l'Estampe encadrée de son portrait, avec des Vers de son Mari au-dessous.

Vous m'avez fait, Madame, un présent bien précieux. Mais j'ose dire que le sentiment avec lequel je le reçois, ne m'en rend pas indigne. Votre Portrait annonce les charmes de votre caractére. Les Vers qui l'accompagnent, achèvent de le rendre inestimable. Il semble dire: »Je fais le bonheur d'un tendre Epoux; »je suis la Muse qui l'inspire, et la Bergére qu'il chan»te.« En vérité, Madame, ce n'est qu'avec un peu de scrupule que je l'admets dans ma retraite, et je crains qu'il ne m'y laisse plus aussi solitaire qu'auparavant.

Agréez, Madame, toute ma reconnoissance et tout mon respect.

XI. LETTRE

DU MEME A MLLE D'IVERNOIS, FILLE DE M. LE PROCUREUR-GENERAL DE NEUFCHATEL,

En lui envoyant un lacet qu'elle lui avoit demandé pour présent de noces, et que Rousseau lui-même avoit tressé.

Le voilà, Mademoiselle, ce beau présent de noces que vous avez desiré. S'il s'y trouve du superflu, faites, en bonne ménagére, qu'il ait bientôt son emploi. Portez sous d'heureux auspices, cet emblême des liens de douceur et d'amour dont vous tiendrez enlacé votre heureux Epoux; et songez qu'en portant un lacet tissu par la main qui traça les devoirs des Meres, c'est s'engager à les remplir.

XII. LETTRE

DE M. DE V**, AU DIRECTEUR DE L'ACADEMIE DE PETERSBOURG,

Qui lui avoit envoyé, de la part de l'Impératrice, une Médaille frappée à l'occasion de la Paix avec la Porte.

Monsieur,

Il est bien doux pour moi de recevoir de vous la Médaille de vos victoires et de votre Paix. Je crois voir sur cette Médaille votre flotte qui brûla la flotte Turque. Je n'oublierai jamais que j'eus le bonheur de vous recevoir chez moi au milieu de vos triomphes. Si j'en croyois mon zèle, je viendrois vous en féliciter à Pétersbourg, et me mettre au pied de Sa Majesté Impériale, victorieuse, pacificatrice, législatrice. Mais à mon âge de quatre-vingt-trois ans, et accablé de maladies, je ne puis vous applaudir que du bord de mon tombeau, etc.

A Ferney, Juillet 1776.

XIII. LETTRE

DE J. B. ROUSSEAU A M. AVEID, PEINTRE DU ROI,

Pour le remercier de son Portrait.

Graces à vos bontés, Monsieur, et à l'excellence de vos talens, je puis me flatter, d'un honneur que ni les *Pindares* ni les *Horaces* n'ont jamais eu: c'est d'avoir, tout chétif rejetton que je suis de ces grands-hommes, un *Zeuxis* pour Peintre, et de faire-passer à la postérité mes traits au défaut de mes Ouvrages. Il m'étoit déja revenu de plusieurs endroits, que mon Portrait avoit eu un succès qui s'étoit répandu jusques sur moi. Je n'ai point été surpris que la délicatesse de votre pinceau, en vous attirant l'admiration du Public m'ait procuré des regards qui ont fait-faire des vœux pour mon retour en France.

Cette considération, je l'avoue, et la justice que tout le monde rend aujourd'hui à ma conduite, avoit déjà fort ébranlé la résolution que j'avois prise de finir mes jours à Bruxelles: l'amour de la Patrie achève d'en triompher. Je ne vous dissimulerai point le desir sincére que j'aurois de la revoir, si je le pouvois avec sûreté et avec honneur. Plus d'un motif m'inspire cette pensée; mais aucun ne m'y détermine plus puissamment, que celui de pouvoir être à portée de profiter des bontés et des lumiéres de M. le Marquis de ***, etc.

XIV. LETTRE

DU MEME A M. TITON DU TILLET,

Pour le remercier de deux Estampes.

Monsieur,

La joie que j'ai eue en revoyant ici M. le Chevalier de *Camilly* après un éloignement de près de douze années, a passé comme un éclair, et s'est évanouie au moment de son départ. Mais celle qu'il m'a donnée en me remettant de votre part les deux magnifiques Estampes dont vous avez bien-voulu me faire présent, durera autant que ma vie. L'idée, l'exécution, tout m'en a paru admirable. Tous les hommes que vous immortalisez dans le monument superbe dont l'image y est représentée, ont peut-être moins mérité l'immortalité par leurs Ouvrages, que vous ne la méritez, Monsieur, par l'honneur que vous leur faites. Ce monument élevé à leur mérite, en sera un éternel du vôtre; puisque, (selon la pensée de *Scaliger*,) *nunquam Poësis aut Poëtarum amor in humilem animum cecidit, sed maxima plerumque sequitur ingenia eorumque perpetuus fere comes.* . . . . . .

Vous voyez, Monsieur, que je me souviens encore de cet tems agréable où nous philosophions ensemble dans votre belle maison du Fauxbourg St. Antoine.

Que ne m'est-il permis d'y développer encore mon cœur avec vous, et de vous renouveller, avec cette même franchise que vous m'avez connue, les assurances de la sincére estime, avec laquelle je suis toujours, MONSIEUR, Votre, etc.

A Bruxelles, le 5 Septembre 1726.

XV. LETTRE

D'UN POETE RETIRÉ EN CAMPAGNE, A UNE DAME DE SES VOISINES,

En lui envoyant une Hure de Sanglier.

Je suis pénétré, Madame, de vos bontés. Ce pays-ci, qui n'étoit d'abord pour moi qu'un azyle, est devenu, graces à vous, un séjour délicieux que je voudrois habiter toute ma vie. Il me semble que ma patrie doit être où vous habitez. Paris est par-tout où vous êtes.

Je prends la liberté de vous envoyer une Hure de Sanglier. Ce Monsieur vient d'être assassiné tout-à-l'heure, pour me donner l'occasion de vous faire ma cour. Je vous faisois chercher un Chevreuil; mais on n'en a point trouvé. Ce Sanglier étoit destiné à vous donner sa hure. Je vous jure que je fais très-peu de cas d'une tête de Cochon sauvage. Je crois bien que cela ne se mange que par vanité; mais je n'ai rien autre chose à vous offrir. Si j'avois pris une Alouette, je vous la présenterois de même, dans la confiance d'un homme qui croit que le cœur fait tout.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XVI. LETTRE

A MADEMOISELLE ***,

En lui envoyant un Pâté de Sanglier.

Mademoiselle,

J'ai couru un grand péril; mais enfin mon ennemi est défait, et je vous l'envoie en Pâté. Je l'ai bien fait-

saler et épicer, pour conserver la mémoire de mon triomphe. Si j'avois eu le secret des anciens Egyptiens, je l'eusse embaumé, et j'eusse fait de mon Sanglier une momie; cela eût duré une infinité de siécles: mais, par malheur, nous autres modernes, nous n'avons point d'autres secrets que la Pâtisserie. Plaisanterie à-part, je serai flatté si vous mangez de mon Pâté avec plaisir, et si le gibier vous rappelle quelquefois le chasseur.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XVII. LETTRE

DE REMERCIMENT A MAD. L'ABBESSE DE ***.

Madame,

Votre terre est une terre de promission. Vos vertus et celles de vos Dames, vous ont mérité la rosée du Ciel et la graisse de la terre. Vous avez des fruits, lorsque nous n'avons pas encore des fleurs. Vos oranges étoient excellentes. On ne pouvoit donner de plus beau fruit, ni l'offrir d'une maniére plus honnête. Votre Lettre est encore au-dessus de tout ce que vous donnez. Recevez tous mes remercimens, ainsi que les sentimens respectueux, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

XVIII. LETTRE

A M. L'ABBE DE ***,

En lui envoyant un Cachet.

Le voilà, mon cher Ami, ce cachet que vous desiriez tant. Puisse-t-il sceller long-tems les secrets de l'amitié! J'ai fait-faire un chiffre, où nos deux noms sont entrelacés, ainsi que nos cœurs sont unis. Je n'ai pas cru devoir le charger des emblèmes que vous proposiez: le véritable attachement doit être accompagné d'ornemens simples. Nos noms doivent suffire, etc.

Voyez d'autres Lettre au mot ENVOI.

LETTRES DE RECOMMANDATION.

I. LETTRE

DE VOITURE A M. DE CHAVIGNY.

Monsieur,

Voyez jusqu'où va le bruit de ma faveur et du crédit que j'ai auprès de vous. Monsieur *Esprit*, qui a une affaire à la Cour, a cru avoir besoin que je vous le recommandasse; et moi, qui suis vain, j'ai mieux aimé lui accorder ce qu'il me demandoit, que de lui dire que je n'osois le faire. C'est en vérité, Monsieur, un des plus aimables Hommes du monde, qui a l'ame et l'esprit faits comme vous les aimez; fort bon, fort sage, fort savant. Il n'est pas pourtant de ceux qui méprisent les richesses; et comme il est assuré qu'il en fera bon usage; il ne sera pas fâché d'obtenir une Abbaye. Madame d'*Aiguillon* écrit pour cela à M. le Cardinal. Cette grace dépendra de son Eminence; mais il dépendra de vous de lui faire un bon accueil; et c'est tout ce qu'il desire.

Après vous avoir parlé de ses intérêts, je crois que les règles de l'amitié ne me défendent pas de songer aux miens. Je vous supplie donc de me faire l'honneur de m'aimer toujours, et de croire que je suis, etc.

N. B. Nous avons cru devoir retoucher le style de cette Lettre.

II. LETTRE

DU CHEVALIER D'HER** A MADAME DE ***.

Madame,

Monsieur de *** a voulu que je lui donnasse une Lettre de recommandation auprès de vous. Je ne sais s'il ne présume point trop de mon crédit; mais je veux bien m'exposer pour lui à vos refus. Il veut que je

vous prie de l'aider un peu dans ses affaires; et moi je vous prie de ne pas y nuire. Je crains qu'il n'y songe plus guéres, quand il vous aura vue. Ne prenez point avec lui ce tour de conversation badine et enjouée, que vous entendez si bien; il n'y répondroit que trop. Mais entretenez-le de l'importance d'un grand procès, des caractères de ses Juges, de la vigilance qu'il faut avoir; enfin de choses solides, et non dangereuses. Je sais qu'en vous priant de ne point paroître aimable, je vous demande quelque chose de plus difficile, que si je vous priois de solliciter tout le Parlement en sa faveur. Mais aussi que ma vanité seroit flattée, si vous m'accordiez des graces qui doivent tant vous coûter!

III. LETTRE

D'UN AMI A UN AMI,

Pour recommander ses affaires.

Je sais, Monsieur, à quel point mes intérêts vous sont chers: les bons offices que vous m'avez rendus, ne me permettent pas d'en douter. Il faut néanmoins que je vous recommande l'affaire dont vous avez bien voulu prendre soin, comme si j'étois moins persuadé de votre amitié. Vous êtes si prévenu que j'ai raison, et mon Avocat m'a promis si souvent devant vous un heureux succès, que vous pourriez vous reposer un peu trop sur cette confiance. Vous connoissez mes Parties; vous savez que ce sont des gens qui ne cherchent qu'à me surprendre. Souffrez donc, Monsieur, que je vous prie de voir mon Procureur le plus souvent qu'il vous sera possible, et d'avoir les yeux à tout, puisqu'il s'agit de la plus grande partie de mon bien.

Je suis, etc.

IV. LETTRE

D'UN ROI A UNE PRINCESSE, SA SOEUR,

Pour lui recommander un Poëte célèbre.

Ma très-chere Sœur, celui qui vous remettra cette Lettre est le sieur de *V***, dont le nom est aussi connu que ses ouvrages. Vous pouvez croire que l'Auteur de la *Henriade* est un bon Poëte; que celui du *Temple de l'Amitié* en connoît le prix; que l'interprète de *Newton* sait penser; que l'Auteur de vingt Tragédies est connoisseur des hommes; enfin que celui de tant de Pièces légéres, où règnent des saillies vives et un badinage agréable, a l'humeur enjouée. Vous ferez bien, ma très-chere Sœur, de profiter de l'apparition de tant de talens. J'envie bien le plaisir qu'aura *V***. Mais je m'oublie; et il m'arriveroit l'aventure de l'âne et du petit chien, etc. etc.

V. LETTRE

DE M. DE MONTESQUIEU A M. CERATI.

J'ai l'honneur de vous présenter M. de la *Condamine*, de l'Académie des sciences de Paris. Vous connoissez sa célèbrité; il vaut mieux que vous connoissiez sa personne, et je vous le présente, parce que vous êtes toute l'Italie pour moi. Souvenez-vous, je vous prie, de celui qui vous aime, vous honore et vous estime plus que personne dans le monde.

VI. LETTRE

DU MÊME A UN AUTRE SAVANT.

Permettez, Monsieur, que je me rappelle à votre amitié, et que je vous recommande M. de la *Condamine*. Je ne vous dirai rien, sinon qu'il est de mes Amis. Sa grande célèbrité vous dira d'autres choses, et sa présence vous dira le reste, etc. etc.

Bordeaux, 1 Décembre 1754.

VII. LETTRE

DE MADAME LA COMTESSE DE LA SUZE, A M. LE MARQUIS DE CREQUI,

Pour lui recommander un Gentilhomme.

Je ne présume pas assez de mon crédit auprès de vous, Monsieur, pour vouloir vous demander des choses difficiles. Mais comme, par raison de sympathie, vous devez avoir bien de la facilité d'accorder votre protection à tous les gens de cœur, je me suis engagée de vous la demander pour le Gentilhomme qui vous rendra ma Lettre. Vous m'avez promis un Canonicat pour son frere; vous connoissez toute sa famille. Ce pauvre garçon étoit attaché à M. *Fouquet;* il a été convaincu d'avoir servi à faire-tenir à Mad. *Fouquet* une Lettre de son mari. Sur cela, il a été condamné aux galéres pour cinq ans: c'est une chose un peu extraordinaire! Vous savez que c'est un des plus honnêtes garçons qu'on puisse voir, et propre aux galères comme à prendre la lune avec les dents.

VIII. REPONSE

DE RACINE A BOILEAU,

Qui lui avoit recommandé M. Manchon, son beau-frere.

Je vous demande pardon, si j'ai été si long-tems sans vous faire réponse: mais j'ai voulu avant toutes choses prendre un tems favorable pour recommander M. *Manchon* à M. *de Barbezieux.* Je l'ai fait, et il m'a fort assuré qu'il feroit son possible pour me témoigner la considération qu'il avoit pour vous et pour moi.... Je lui ai dit que M. l'Abbé de *Louvois* voudroit bien joindre ses priéres aux nôtres, et je crois qu'il n'y aura point de mal qu'il lui en écrive un mot.

IX. LETTRE

DE M. DE V**, A M. D'ALEMBERT,

Pour lui recommander M. Poucet, célèbre Sculpteur, et homme aimable.

Je vous avertis, illustre Secrétaire de notre Académie, que M. *Poucet*, l'un des plus célèbres Sculpteurs de Rome, vient exprès à Paris pour faire votre buste en marbre. Il s'est, en passant, essayé sur moi, pour arriver jusqu'à vous par degrés. Ce n'est pas un simple Artiste qui copie la nature; c'est un homme de génie, qui donne la vie et la parole. Prêtez-lui votre visage pour quelques heures, et conservez votre amitié pour *V... T..., H... S...*

Ferney, Février 1776.

X. LETTRE

D'UN PHILOSOPHE CELEBRE, A M. LOISEAU DE MAULEON, AVOCAT,

Pour lui recommander l'affaire d'un de ses Amis.

Voici, mon cher Mauléon, du travail pour vous, qui savez braver le puissant injuste, et défendre l'innocent opprimé. Il s'agit de protéger, par vos talens, un jeune-homme de mérite, qu'on poursuit pour une faute, qui ne blesse d'autres Loix que celles de l'avarice. Armez votre éloquence de traits doux et pénétrans, en faveur de deux Amans persécutés par un Pere vindicatif. Ils ont la voix publique, et ils l'auront par-tout où vous parlerez.... J'espére que vous compterez pour quelque chose, la recommandation d'un homme que vous avez honoré de votre amitié. C'est dans la route que vous vous êtes frayée, qu'on trouve, mon cher *Mauléon*, le noble prix que je vous ai depuis si long-tems annoncé. C'est le seul digne de vous.

XI. LETTRE

DE MONSIEUR C** A M. L'ABBE DE ***, A ROME,

Pour lui recommander un jeune Peintre.

Dix ans d'absence et deux cens lieues d'éloignement, n'ont pu, mon cher Abbé, effacer de mon cœur, ni l'attachement que vous m'avez inspiré, ni la reconnoissance que je vous dois. J'ai chargé M. *P*** d'être l'interprète de mes sentimens. C'est un jeune Peintre qui annonce de grands talens, et une forte envie de les perfectionner. Rome étant le centre des chef-d'œuvres de son art, il s'y rend pour les étudier. Mais il lui faut un guide. Pouvois-je lui en donner un, qui eût à-la-fois et plus de complaisance et plus de goût que vous? Votre suffrage et vos lumiéres sont nécessaires à qui aime les Arts, etc. etc.

XII. LETTRE

DE MLLE DE LENCLOS A ST. EVREMOND.

Voici un autre chapitre. Il regarde un joli garçon, qu'un desir de voir les honnêtes-gens de toute sorte de pays, a fait quitter une maison opulente sans congé. Peut-être blâmerez-vous sa curiosité; mais l'affaire est faite. Il sait beaucoup de choses. Il en ignore d'autres qu'il faut ignorer à son âge. Je l'ai cru digne de vous voir, pour commencer à lui faire sentir qu'il n'a pas perdu son tems d'aller en Angleterre. Traitez-le bien pour l'amour de moi.

XIII. LETTRE

DE MADAME *** A MADAME ***.

Vous n'aviez pas besoin, ma chere Dame, en me recommandant M. l'Abbé *V**, d'insister sur son mérite. Il a un autre titre pour ne m'être pas indifférent: l'amitié dont vous l'honorez. Je lui rendrai tous les ser-

vices qui dépendront de moi. Ses talens, encore plus que ma foible recommandation, sont les garans des graces qu'il est en droit d'attendre.

J'ai eu le plaisir de m'entretenir long-tems de vous avec lui. Je lui ai répété plusieurs fois combien je vous aimois. Les sentimens de mon attachement sont si anciens, que mes expressions ne sauroient être nouvelles. Mais en amitié on pardonne les redites. Je vous redirai donc, pour la centiéme fois, que je suis tout à vous.

XIV. LETTRE

DE M. L'EVEQUE DE *** A M. LE COMTE DE ***, *Qui lui avoit demandé un Bénéfice pour M. l'Abbé* ***.

Vous aimez le mérite, M. le Comte, et personne n'est plus en état de le faire valoir que vous. Je connois celui de M. l'Abbé ***; il est assurément très-digne de jouir des bienfaits de l'Eglise. Mais vous savez que les anciens serviteurs, dans l'état Ecclésiastique comme dans le Militaire, doivent avoir la préférence. C'est une règle que je me suis faite pour les Bénéfices à charge d'ames; quant aux Canonicats et aux Bénéfices simples, j'en ai très-peu à ma disposition. Mais si un hazard heureux en faisoit vaquer quelqu'un, je n'oublierai point que vous aimez et que vous estimez M. l'Abbé de ***; et comme il continuera à se rendre utile, je crois que son avancement sera moins regardé comme une faveur que comme une récompense.

Je suis, etc.

XV. LETTRE

DE RECOMMANDATION A UN MEDECIN POUR UN APOTHICAIRE.

Monsieur,

Un Apothicaire qui veut me persuader qu'il est de mes parens ne juge pas les gens de sa Patrie dignes de

ses génuflexions, et veut s'établir dans votre Ville. Il m'a prié de vous le recommander, et je vous le recommande. C'est un homme, qui, charmé de sa profession, s'y est appliqué uniquement; et, de crainte d'être distrait par d'autres objets, il n'a jamais voulu savoir autre chose.

Sa physionomie suffit pour justifier qu'il n'a point de méchans desseins; et s'il lui arrive de donner de l'arsenic pour du sucre, ce sera de la meilleure foi du monde. Il a fait cinq ou six campagnes pendant ces dernières Guerres, en qualité d'Apothicaire des Suisses et des Grisons; je dois ce témoignage à la vérité, que, dans toutes les Gazettes que j'ai lues, on n'a fait mention d'aucun *qui-pro-quo* qu'on lui puisse reprocher.

A l'égard de la bonté de ses drogues, il m'a dit en confidence qu'il emportoit d'ici de quoi faire les lavemens les plus efficaces. Il n'est point de teint, quelque brouillé qu'il puisse être, que, par la vertu de la séringue, il ne rende uni comme une glace. Enfin, Monsieur, il ne vous en coûtera qu'un coup-d'œil pour voir tout le mérite que Dieu lui a donné. Il n'est pas de ces gens, qui aujourd'hui font-paroître un grand esprit, et demain un médiocre: celui qu'il vous montrera d'abord, est le même qu'il aura toute sa vie. Essayez pourtant de lui être utile, comme si c'étoit un habile homme. C'est moi qui vous en conjure; et je ne sais rien dont je ne sois capable, quand il s'agira de vous assurer de mon attachement et de ma reconnoissance.

XVI. REPONSE

DE MAD. DE LAMBERT A QUI ON AVOIT RECOMMANDÉ UN GENTILHOMME.

Je n'ai vu qu'une fois le Gentilhomme que vous me recommandez: il a toujours été à Versailles, et moi

malade ou à la campagne. Tout ce qu'il nous montre ici, est trouvé extrêmement beau. Je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi. Il me paroît un très-honnête homme.

XVII. LETTRE

DE RECOMMANDATION POUR UN HOMME QUI AVOIT UN PROCES.

Un riche négociant de cette Ville, Monsieur, a une affaire de conséquence dont vous devez être le Juge. Il la croit juste, et il pense que ma recommandation ne lui sera pas inutile. Je vous prie de vouloir-bien lui rendre la justice qu'il demande. Personne ne verra mieux que vous si le bon droit est de son côté. Vous voyez Monsieur, que je ne crains point d'être importun; mais du caractére dont vous êtes, vous aimez mieux que je manque à la discrétion qu'à la bienfaisance.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XVIII. REPONSE

A UNE LETTRE DE RECOMMANDATION.

M. votre Cousin, Monsieur, m'a remis la Lettre dans laquelle vous daignez me le recommander. Rien ne sauroit m'être plus agréable, que trouver l'occasion de vous témoigner mon attachement dans la personne de ceux qui sont liés avec vous de parenté ou d'amitié. Il ne faut que voir votre Cousin pour en avoir la meilleure idée. Il a dû s'appercevoir que tout ce qui tient à vous m'est très-cher; et il éprouvera bientôt le cas que je fais de son mérite et de votre recommandation.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Je suis persuadé qu'ils s'acquittera bien des choses dont vous le chargerez, etc.

REPONSE.

Je ne pouvois être plus agréablement surpris, Monsieur, que je viens de l'être par la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. L'impatience de vous témoigner combien j'y suis sensible, ne me permet pas de différer plus long-tems à vous en faire mes remercimens très-humbles. Le souvenir du tems où j'ai vécu avec vous, et de l'amitié constante dont vous m'avez donné tant de preuves, loin d'être effacé par une absence de dix-sept années, fait encore le plus doux de mes entretiens, et le plus sensible de mes regrets.

Ne doutez point, Monsieur, ni de ce credit qu'on vous a assuré que vous avez sur moi, ni de mon attention pour tout ce qui me vient de votre part. Je m'estimerai trop heureux, si je puis vous en donner une foible marque dans la personne du Sieur *le Roux Durand* que vous me recommandez. Mais auparavant il faut que vous soyez instruit d'une équivoque sur cette personne recommandée, qui peut-être ne laissera pas de vous divertir.

Il y a actuellement à Lille-en-Flandre un nommé *Durand* qui ne s'appelle point *le Roux*, qui m'a écrit depuis sept ou huit jours que vous le protégiez, et qui me prie à votre considération de lui faciliter les moyens de s'établir ici avec une Troupe de Comédiens. Il y a ici d'autre part un nommé *le Roux* qui ne s'appelle point *Durand*, qui a, comme vous dites dans votre Lettre, beaucoup de talens et peu de fortune. Je ne sais lequel des deux regarde votre recommandation; j'attendrai que l'un ou l'autre m'en instruise, et alors je ferai mon possible pour m'acquitter

de ce que je dois à des ordres aussi précieux que les vôtres. L'occasion pourra me manquer pour l'exécution, mais jamais la volonté, etc. etc.

XXVI. LETTRE

DE RECOMMANDATION EN FAVEUR D'UN GENTILHOMME PAUVRE.

Monsieur,

Le Gentilhomme qui vous rendra cette Lettre n'a d'autre défaut que la pauvreté. J'avoue que c'est un grand défaut, dans un siécle aussi avide de richesses que le nôtre: mais il le rachète par d'excellentes qualités. C'est un homme de cœur et d'esprit, d'une grande honnêteté, d'une figure, comme vous verrez, très-agréable, et d'une conversation extrêmement douce. Il réussit dans tous les exercices; il est bien à cheval; il fait des armes, et il n'a pas oublié tout son Latin. Ce seroit un bon Gouverneur pour les Enfans d'un Prince. Si vous lui procurez cet emploi, ou quelqu'autre semblable, vous aurez la satisfaction d'avoir obligé l'un des hommes de France le plus aimables et le plus reconnoissans. C'est avec ce dernier sentiment que je serai toute ma vie, Monsieur, etc.

REPONSE.

Tout ce qui vient de votre part, Monsieur, est assuré d'être bien reçu. Le Gentilhomme que vous m'avez adressé est en effet un très-galant homme. Son ton et ses maniéres m'ont extrêmement plu. Je travaillerai avec tout le zèle possible à son avancement, et j'emploierai pour lui le peu de crédit que j'ai conservé. Je suis charmé, en servant votre Ami, de vous faire-connoitre combien je vous suis attaché, etc. etc.

tement en sa faveur. Personne ne la rend avec plus de plaisir que vous. Souffrez donc que je vous offre une nouvelle occasion d'exercer votre équité. Monsieur de ** a trop d'honneur pour chercher à gagner un procès injuste; et la confiance que j'ai avec le Public dans son bon droit, me fait penser que vous ne désapprouverez point la recommandation que j'ai osé lui donner, etc.

XXIII. LETTRE

DE MADAME LA MARQUISE DE SIMIANE, A M. L'INTENDANT DU PROVENCE,

Pour lui recommander un ancien Serviteur de son Père.

Vous avez bon cœur, Monsieur; vous avez des entrailles: vous savez ce que c'est qu'un vieux et ancien Domestique d'un Père et d'une Mere tendrement aimés. Voilà un pauvre Vieillard affligé, que je vous présente. Il n'étoit pas Domestique, mais excellent Sculpteur, qui a travaillé toute sa vie aux châteaux de Grignan et de la Garde. C'est un Ouvrier qui a été admirable, et de pair avec les plus fameux; il travaille encore à quatre-vingts ans qu'il posséde: au surplus, bon et honnête homme. Ce misérable Père a un Fils, qui le soulageroit dans sa vieillesse; il s'est avisé de donner un soufflet à son Sergent: le voilà aux Galéres pour sa vie. Il est venu à moi tout en larmes: je lui ai dit toute l'impossibilité de ravoir ce Fils; il le sait; il m'a montré cette Lettre que je vous envoie, de l'Abbé de *Suzes*, Aumônier du Roi.

Je vous conjure, Monsieur, de vouloir accueillir charitablement et cordialement ce pauvre homme; cela le consolera. Dites-lui que vous lui accordez votre protection; et puis, dans la suite, nous verrons s'il y a quelque moyen de le servir réellement. Il sera content de cela, et vous me ferez un sensible plaisir.

Quand je vois un vieux bon-homme que j'ai vu toute ma vie chez mon Père, que je le vois fondre en larmes, vis-à-vis son portrait, je vous avoue que s'il me demandoit mon bien, je crois que je le lui donnerois; et je vous avertis que je vous fatiguerai beaucoup au sujet de ce Fils galérien: prenez courage et armez-vous de patience.

XXIV. LETTRE

DE MADAME DE ** A UNE SUPERIEURE DE COUVENT.

Pour lui recommander une jeune Demoiselle.

Madame,

Lorsque j'ai osé vous présenter ma Fille, je connoissois toute l'étendue de vos bontés; je vous prie de les lui continuer. Il seroit heureux pour elle et pour moi que l'Elève tâchât d'égaler sa Maîtresse; mais je ne dois pas porter mes vues si loin; ce sera bien assez, si elle en approche. Il ne faut pour cela que de la docilité et je me flatte qu'elle en aura. Je ne pourrai qu'être infiniment touchée des progrès que son cœur et son esprit feront dans une Maison qui a mérité l'estime et la reconnoissance de tous les bons Citoyens, etc. etc.

XXV. LETTRE

DE M. D'USSE, A J. B. ROUSSEAU.

Le Sieur le *Roux Durand* m'écrit pour me prier de vous le recommander, Monsieur. Il prétend que j'ai beaucoup de crédit sur vous; je ne sais s'il ne se trompe pas: quoi qu'il en soit, je fais ce qu'il souhaite de moi, et je vous prie de vouloir-bien lui être favorable en ce qui peut lui être utile. Il a du génie et du talent pour plusieurs choses; je l'ai expérimenté à Ussé, où il a été avec moi assez long-tems pour pouvoir en juger. Je vous serai fort obligé, Monsieur de l'attention que vous voudriez-bien avoir à lui procurer quelque emploi qui le mette plus à son aise qu'il n'y est.

XIX. AUTRE REPONSE
Sur le même sujet.

J'avois, Monsieur, bien des raisons de vous aimer; mais l'avantage que vous m'avez procuré en me faisant faire connoissance avec votre aimable Compatriote, augmente mon amitié et ma reconnoissance. C'est un homme de beaucoup d'esprit, sans affecter l'esprit. Le desir seul de vous plaire me l'auroit fait bien accueillir; mais son caractére est si doux et sa conversation si instructive, que vous n'êtes entré pour rien dans les honnêtetés que je lui ai faites. La société formée entre vous et lui, et dans laquelle vous voulez bien m'admettre, me plairoit beaucoup, si je pouvois fournir mon contingent: mais je n'ai à vous offrir qu'un cœur sincere et reconnoissant. C'est avec ces sentimens que je serai toute la vie, etc. etc.

XX. LETTRE
DE RECOMMANDATION DE L'ABBE DE LA TRAPPE A UN MAGISTRAT,
Pour un de ses Amis.

Monsieur,

Je n'ai pas renoncé aux devoirs de la vie civile d'une telle maniére, que je ne tienne encore au monde par l'amitié. Quand les intérêts des personnes qui me sont chères me viennent chercher dans ma solitude, je ne leur ferme point, je vous assure, la porte de ma cellule.

Le Gentilhomme qui vous rendra cette Lettre, est de ces personnes qui ne me peuvent être indifférentes. J'ai appris qu'on lui faisoit de la peine; et quelque soin que j'aie de mon repos, je ne saurois m'empêcher de prendre part à ses affaires, et de souffrir avec lui. Mais après l'avoir plaint, je voudrois le soulager, et lui

rendre mon amitié plus effective. C'est ce qui m'oblige, Monsieur, d'avoir recours aujourd'hui à votre protection, et de vous prier de vouloir bien appuyer une cause, que je ne vous recommanderois pas si je la croyois mauvaise.

Tout le monde me dit que vous me faites l'honneur de m'aimer, et je n'en puis douter après ce que vous avez dit vous-même à trois ou quatre de mes Amis. Ils n'ont pas laissé perdre une seule de vos paroles, et m'en ont rendu un compte si fidèle, que je serois insensible aux bonnes nouvelles, si je n'avois appris celle-là avec beaucoup de joie.

Je suis avec attachement, Monsieur, Vôtre, etc.

XXI. LETTRE

DE RECOMMANDATION A UN PREMIER PRESIDENT.

Monsieur,

Les continuels témoignages de bienveillance que j'ai reçus de vous, m'autorisent à vous en demander de nouvelles marques. Un Ami dont les intérêts me sont chers et dont la cause me paroît juste, a un procès qui doit être jugé par le Corps dont vous êtes le conseil et le chef. C'est une nouvelle matière que j'offre à votre sagacité, et un nouveau moyen de faire éclater votre justice. La confiance que j'ai dans le bon droit de mon Ami, est tout ce qui me porte à vous le recommander. La haute idée que lui et moi avons de vos lumieres, est un heureux présage du succès qu'il obtiendra, et sera une consolation en cas qu'il ne l'obtint point.

Je suis, etc. etc.

XXII. AUTRE LETTRE

Sur le même sujet.

Monsieur,

Vous connoissez le procès que Monsieur de ** a dans votre Parlement. On m'assure que la justice parle han-

XXVII. LETTRE

A MADAME LA PRESIDENT D'O***,

Pour lui recommander un Procès.

Est-il possible, Madame, que, faite comme vous êtes, et de l'humeur dont je suis, je ne vous écrive jamais que de procès? Apparemment cela ne devroit pas être ainsi; mais ma mauvaise destinée m'a fait-faire tous les jours des personnages pour lesquels je n'étois pas né. Il faut que j'achève comme j'ai commencé. Je vous supplie donc, Madame, de recommander à M. votre Mari une affaire que j'ai dans sa Chambre. Je me suis jusqu'ici, si bien trouvé de vos recommandations, que je ne prendrai jamais d'autre voie; d'autant plus que cela me donne lieu de vous dire toujours, que vous êtes la personne du monde que j'estime et que j'aime le plus, etc.

XXVIII. LETTRE

DE SCARRON AU DUC DE RETZ,

Pour lui recommander un Gentilhomme qui s'étoit battu en duel.

Monseigneur,

Vous me donnâtes l'autre jour les Oeuvres de *Voiture*: j'ai à vous demander une chose de bien plus grande importance. Je connois tels Seigneurs qui auroient changé de couleur à ces derniéres paroles de ma Lettre: mais un Duc de *Retz* les aura lues sans s'effrayer, et je jurerois bien qu'il est aussi impatient de savoir ce que je lui demande, que je suis assuré de l'obtenir. Un Gentilhomme de mes Amis, qui à l'âge de vingt ans a fait vingt combats aussi beaux que celui des *Horaces* et des *Curiaces*, et qui est aussi sage que vaillant, a tué un fanfaron qui l'a forcé de se battre. Il ne peut obtenir sa grace hors de Paris, et voudroit-

bien y être en sûreté, à cause qu'il a une répugnance naturelle à avoir le col coupé. Je le logerois bien chez un grand Prince: mais il feroit mauvaise chère; et je tiens que mourir de faim est un malheur plus à craindre que d'avoir le col coupé. Si votre Hôtel lui sert d'asyle, il est à couvert de l'un et de l'autre; et vous serez bien-aise d'avoir protégé un jeune Gentilhomme de ce mérite-là, etc.

Voyez aussi plusieurs Lettres de l'art. DEMANDE, la Lettre XI. de l'art. EXCUSE, etc.

LETTRES POUR MOTIVER UN REFUS.

I. LETTRE

D'UN ECCLESIASTIQUE AU CARDINAL DE RICHELIEU,

Qui vouloit le nommer à un Evêché.

Monseigneur,

J'apprends en même-tems deux choses de la bouche de M. de *Chavigni* *): que vous avez résolu de donner de bons Evêques à l'Eglise, et que vous jettez les yeux sur moi pour un Evêché en Provence. Le premier dessein est digne de celui qui a terrassé l'Hérésie; mais la connoissance que j'ai de moi-même, me fait penser un peu différemment du second. Je crois être obligé, Monseigneur, pour vos intérêts, pour ceux de l'Eglise et pour les miens, de vous dire, comme à l'oracle par lequel Dieu me parle dans cette occasion, tout ce que je pense sur la place importante que votre Eminence me destine.

J'ai appris de *St. Paul* que les lèvres des Evêques sont les dépositaires de la science; qu'ils doivent être irreprochables dans leurs mœurs, sages dans leurs con-

*) Secrétaire-d'Etat sous le ministére de *Richelieu*.

seils, généreux dans leurs resolutions, expérimentés dans la conduite des ames, desintéressés, patiens, morts au monde et à eux-mêmes. Je vois que toutes les vertus qui leur sont nécessaires, sont celles qui me manquent. A peine suis-je Prêtre; et vous savez mieux que moi qu'il est dangereux d'imposer les mains aux Néophytes.

Tous les grands Evêques dont nous révérons la mémoire, ont fui le fardeau que votre Eminence veut m'imposer. N'aurois-je pas perdu le jugement, si je ne le redoutois, moi qui n'ai ni leurs qualités, ni leurs talens?

Je ne compte pour rien, l'éloignement, le climat, le caractére des Peuples, le peu de revenu. Je sais qu'il n'est pas permis de s'arrêter à ces considérations, quand il s'agit du service de l'Eglise, qui n'a jamais été si florisante, que quand ses Ministres n'ont eu que la Croix pour salaire.

La sainteté seule de l'Episcopat m'épouvante: et si votre Eminence veut peser mes raisons devant Dieu, elle ne trouvera pas mauvais que je la supplie de faire un choix plus avantageux à l'Eglise et plus honorable pour Elle. L'opinion que votre bonté plutôt que mes vertus ont fait concevoir de moi, me pénètre de reconnoissance. Mais je serois encore plus flatté, si votre Eminence accepte mes très-humble excuses, que si je ressentois les effets les plus marqués de sa généreuse bienveillance.

Je suis avec un profond respect, etc.

II. LETTRE

D'UN PERE A SON FILS,

Pour se dispenser d'aller à une Thèse.

Je ne puis, mon Fils, aller à Paris faire les honneurs de votre Thèse. Quoique la Langue que vous parle-

rez me soit inconnue, le desir que j'aurois de vous entendre dire de bonnes choses, me la rendroit sans-doute intelligible; ou du moins mon amitié pour vous seroit assez ingénieuse, pour tâcher de découvrir dans les yeux des Auditeurs tout ce qui seroit à votre avantage. Je ne doute point que ma présence ne vous animât à bien faire; mais je suis sûr aussi que vous ne laisserez pas de bien faire, quoique je n'y sois point. Jusqu'ici il ne s'est présenté aucune action d'éclat, dont vous ne soyez sorti avec honneur. Sur-tout, mon Fils, si vous avez envie de bien réussir, soyez le premier à vous persuader, que cette étude, toute dégoûtante qu'elle est, vous est nécessaire pour aller à d'autres qui sont d'une plus grande utilité; et que tout ce qu'il y a de Docteurs au monde, ont commencé par apprendre à connoître les lettres de l'alphabet.

III. LETTRE

D'UN HOMME-DE-LETTRES DE PROVINCE.

Qui refusoit d'aller habiter Paris.

Monsieur,

Les dispositions favorables où vous êtes à mon égard, flattent mon amour-propre et excitent ma reconnoissance; mais je vois avec douleur que je ne saurois en profiter. L'agitation tumultueuse de Paris ne s'accorde point avec mon caractère tranquille, ni la froideur du climat avec ma santé délicate. La prémiére Ville du monde, à mes yeux, est celle où l'on jouit d'un beau Ciel et d'un air tempéré. On n'a point cela dans la Capitale; et s'il y a des choses qui flattent mon goût pour la Littérature, il y en a tant d'autres qui m'en éloignent, que je resterai où je suis. L'un de mes plaisirs dans ma solitude est de penser que j'ai à Paris un homme tel que vous, toujours attentif au bien-être de ses Amis; heureux par les biens qu'il possède,

plus heureux par l'usage qu'il en fait; et s'occupant beaucoup des autres dans une Ville et dans un siécle où l'on ne s'occupe que de soi, etc. etc.

2 Février 1772.

IV. LETTRE

DU MARECHAL DU MUY A LOUIS XV.

Qui vouloit le faire entrer dans le Ministére.

Sire,

Je n'ai jamais eu l'honneur de vivre dans la société particuliére de V. M.; par-conséquent je n'ai jamais été dans le cas de me plier à beaucoup d'usages, que je regarde comme des devoirs pour ceux qui la forment. A mon âge on ne change point sa maniére-de-vivre. Mon caractére inflexible transformeroit bientôt en blâme et en haine ce cri favorable du Public, dont V. M. a la bonté de s'appercevoir. On me feroit perdre ses bonnes-graces, et j'en serois inconsolable. Je la prie de choisir un sujet plus capable que moi, etc.

V. REPONSE

D'UN ACADEMICIEN DE PARIS,

A un Homme-de-Lettres de Province, qui demandoit une Place dans la Capitale.

Je desirerois bien certainement, Monsieur, de vous faire-passer des bords du Rhône aux bords de la Seine. Devancé par votre réputation, vous obtiendriez bientôt à Paris l'estime et l'amitié de ceux qui auroient l'avantage de vous connoître. Mais la voie que vous proposez n'est pas facile à s'ouvrir.... Vous voyez que le chemin que vous voudriez prendre est long et difficile, et l'issue fort douteuse. On peut cependant s'y engager et en sortir avec avantage; mais pour cela il faut se résoudre à attendre, et peut-être long-tems à solliciter beaucoup, à travailler pour se faire-connoître;

et dans cet intervalle, pouvoir subsister dans une Ville où tout se vend, jusqu'à l'eau qu'on boit et à l'air qu'on respire.

Il faut vous dire encore, que l'enthousiasme qu'on avoit autrefois pour le vrai mérite s'est changé en indifférence. Les *Mécènes* sont plus rares que jamais. Soit jalousie, soit intérêt personnel, le siécle des ardens protecteurs est passé. L'amour-propre des Grands est plus mortifié de la présence des Gens-à-talens, qu'il n'est flatté de leur société, souvent agréable, et presque toujours utile. Vous n'aurez, je l'avoue, pas de peine à vous faire jour auprès de Monsieur le Duc de ***, qui connoît déjà votre nom et votre savoir; mais sa protection ne vous servira pas à grande chose. Sa douceur, sa bonté, sa politesse vous toucheront; il fait les délices de tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher: mais vous rapporterez plus de plaisir de sa conversation et des agrémens qui l'environnent, que vous ne retirerez d'utilité de son crédit. Vous savez qu'il n'est plus à la mode, et il ne demande rien ni pour lui ni pour les autres.

Si les difficultés que je vous expose ne vous effraient point, je vous promets bien d'être, lorsque vous serez à Paris, un des plus ardens solliciteurs; mais je ne vous réponds pas du succès. Les jeunes Dames qui demandent pour les Précepteurs ineptes de leurs fils, l'emportent presque toujours sur les vieux Académiciens qui sollicitent pour le mérite, etc.

26 Août 1764.

VI. LETTRE

A MONSIEUR DE ***,

Qui cherchoit à faire un emprunt.

Les mauvais, Monsieur, font tort aux bons. J'ai beaucoup prêté, et l'on m'a très-peu rendu. Je suis

fâché qu'on m'ait mis dans l'impuissance de vous rendre le service que vous me demandez. Mais mes débiteurs me traitent si cruellement, que, si cela continue, de prêteur je serai obligé d'être emprunteur. C'est un rôle fort triste à jouer dans un pays qui est dépourvu d'argent. On auroit beau faire-tourner la baguette divinatoire pour en trouver: ce seroit peine perdue, etc. etc.

Voyez la Réponse à un Emprunteur, To. I. pag. 172.

VII. AUTRE LETTRE

Sur le même sujet.

Mon premier empressement, mon cher Monsieur, en recevant votre Lettre, a été de solliciter M. de ***, le seul auquel je pusse m'adresser pour le service que vous demandez. Mais différentes circonstances l'ont empêché de se prêter à la volonté sincére qu'il avoit de nous obliger l'un et l'autre. Il n'a vendu ni son bled, ni son vin, et il n'a point fait d'eau-de-vie cette année. A cet inconvénient s'en est joint un autre. Ceux qui lui avoient acheté ses denrées l'année derniére, ont manqué à le payer: et non seulement ses créanciers anciens ne l'ont point remboursé, mais de nouveaux emprunts ont épuisé sa bourse. Jamais elle n'a été si vuide. Voilà, Mónsieur, ce qui l'a empêché d'écouter son bon cœur. Je suis très-fachè de n'avoir pas mieux réussi, et je ne puis être consolé que par la pensée que je serai plus heureux une autre fois.

J'ai l'honneur d'être, etc.

VIII. AUTRE LETTRE

Sur le même sujet.

Etant vous-même très-obligeant, Monsieur, vous méritez bien d'être obligé: mais lorsque je vous offris de l'argent, j'en avois alors. Je suis fâché que vous

n'ayez pas profité de ma bonne volonté. Des dépenses en chevaux, un appartement bâti, et des dettes payées, ont entiérement vuidé ma bourse. Je suis inconsolable de manquer cette occasion de vous être utile, etc. etc.

IX. REPONSE

DU VICOMTE D'ORTE, COMMAND. DE BAÏONNE, A CHARLES IX,

Qui lui avoit ordonné de faire massacrer les Protestans.

Sire,

J'ai communiqué le commandement de Votre Majesté à ses fidèles Habitans et Gens-de-guerre de la garnison: je n'y ai trouvé que bons Citoyens et braves Soldats, mais pas un Bourreau. C'est pourquoi eux et moi supplions très-humblement Votre Majesté de vouloir employer nos bras et nos vies en choses possibles: quelque hazardeuses qu'elles soient, nous y mettrons jusqu'à la derniére goutte de notre sang.

X. LETTRE

D'UN VIEUX MILITAIRE, A UN MINISTRE,

Pour le prier de le dispenser de remplir la place de Maire.

Monseigneur,

Je viens d'apprendre qu'on a jetté les yeux sur moi pour remplir la place de *Maire* de cette Ville. Dans tout autre tems, j'aurois été très-disposé à faire ce qu'on exige de moi. Mais aujourd'hui que des incommodités accumulées m'empêchent de me donner les soins que demande le titre de premier Magistrat, je ne puis regarder cet emploi que comme un fardeau qui est au-dessus de mes forces. J'ai un rhumatisme goutteux, qui m'oblige de garder le lit une partie de l'année; les blessures que j'ai reçues au service du Roi,

me font-souffrir de tems en tems de cruelles douleurs. D'ailleurs, connoissant mon incapacité dans les affaires, je regarde en tremblant le gouvernement d'une Ville où il y a des Procès et des querelles. Je serois certainement plus propre, malgré ma vieillesse, à faire-faire l'exercice à des soldats, qu'à mettre la paix parmi des chicaneurs. J'ajouterai, qu'ayant été ci-devant premier Consul pendant six ans, je crois avoir payé à ma Patrie le tribut des services qu'elle exige de tout bon Citoyen. Mon âge me rend le repos nécessaire, et mes travaux précédens semblent demander qu'on m'accorde comme une justice, ce que je sollicite aujourd'hui comme une grace. Daignez me l'accorder, Monseigneur, et je ne cesserai de faire des vœux pour votre bonheur, et pour celui des sujets du Roi, soumis à vos soins.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XI. LETTRE

DU MEME,

Pour demander qu'on lui permette de donner sa demission.

Monseigneur,

Lorsque vous daignâtes me désigner au Roi pour la place de *Maire* de cette Ville, j'eus l'honneur de mettre sous vos yeux mes travaux précédens en qualité de premier Consul et le tableau de mes infirmités. Les douleurs d'une blessure à la cuisse que je reçus au Siége de Berg-op-zoom, ont beaucoup fortifié la crainte que j'avois de ne pouvoir pas me livrer aux soins qu'exige ma charge. Je crois devoir vous renouveller l'instante priére que je vous fis, dès le moment de ma nomination, de vouloir bien me dispenser d'occuper long-tems une place qui ne peut s'accorder avec mon âge et mes incommodités. J'ose espérer que vous

daignerez entrer dans mes raisons, et faire agréer ma démission à S. M.: c'est une grace que je vous demande avec le plus vif empressement et qui redoublera en moi les sentimens très-respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

XII. LETTRE

DE J. B. ROUSSEAU, A M. LE BARON DE ***,

Pour le prier de refuser l'argent que des Particuliers vouloient lui donner.

Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monsieur, que vous aviez obtenu de M. le Duc d'*Orléans* une gratification pour moi, sans que je vous en eusse prié. J'ai regardé cela comme un effet de la bonté dont vous m'avez donné des marques en tant d'occasions; j'ai même lu cet article de votre Lettre à M. l'Ambassadeur, qui a jugé comme moi que cette générosité d'un grand Prince nous faisoit honneur à vous et à moi. J'apprends cependant par des Lettres que je reçois aujourd'hui de Paris, qu'on donne un autre tour à votre générosité, et qu'on prétend que vous avez fait pour moi une espèce de quête publique.

Je ne puis croire, qu'après m'avoir donné tant de marques de l'intérêt que vous prenez à mon honneur, vous l'ayez si peu ménagé dans cette occasion, en donnant lieu de croire que je suis abandonné de tous mes Amis, et que tous les moyens d'adoucir ma situation me sont indifférens. Vous savez, Monsieur, de quelle maniére je pense; et si vous avez encore les Lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire de Bade, vous y verrez que mes sentimens sont bien éloignés de ceux d'un homme bassement intéressé. Depuis que je suis ici, plusieurs personnes m'ont écrit pour m'offrir leur bourse, que je n'ai point acceptée. M. l'Ambassadeur, qui me donne dans sa maison un asyle si généreux,

m'a fait plusieurs fois la même offre, sans que je m'en sois prévalu. Je sais, mieux qu'homme du monde, me passer de tout; et si la nécessité m'y forçoit, il seroit bien plus naturel d'accepter les secours offerts par un Ami, que d'en aller chercher chez des gens que peut-être je ne connois point.

Que diroit M. le Comte de *Luc*, et quel mépris n'auroit-il pas pour moi, s'il me croyoit capable d'une telle bassesse, et si je donnois lieu de croire que ceux qu'il protège, ont besoin de se faire quêter? Je n'ai de véritable protection que la sienne. Au nom de Dieu, Monsieur, ne m'exposez point à la perdre, en hazardant l'estime dont il m'honore. S'il est vrai que vous ayez entre les mains pour moi d'autre argent que celui de la gratification que M. le Duc d'*Orléans* m'a faite, ayez la bonté de rendre au plutôt ce malheureux argent à ceux qui vous l'ont donné, et de vouloir-bien détromper le Public de la fausse idée qu'il pourroit prendre de moi à cet égard.

XIII. LETTRE

D'UN MAITRE-DE-PENSION A UN AMI,

Qui demandoit une place dans sa Maison.

Vous ne devez pas douter, Monsieur, du plaisir que j'aurois de loger sous le même toit que vous. Je ne céderois certainement à personne le bonheur de vous posséder. Mais, de deux chambres qui me restoient, l'une est occupée par les malades, et l'autre est dans le plus grand désordre. D'ailleurs, ne recevant que des enfans dans ma Pension, vous vous trouveriez bientôt las de vivre dans une maison, où vous seriez plus fatigué par les criailleries de l'extrême jeunesse, qu'amusé par les agrémens qu'on suppose à cet âge. Si vous pouvez vous plier à cet inconvénient, qui me paroît très-grand pour un homme mûr, dont les pre-

miers biens sont la tranquillité et le repos, je tâcherai de vous faire-préparer un appartement et de vous loger de la manière la moins indigne de vous.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XIV. REPONSE

D'UN RELIGIEUX HOMME-DE-LETTRES A UN SUPERIEUR-GENERAL,

Qui lui offroit une Supériorité.

Monsieur,

Je reconnois bien, dans ce que vous me proposez, votre caractère bienfaisant. Mais avant que de me décider à profiter de vos bontés, je dois vous faire part de ce que je suis et de ce que je desire d'être.

Ayant passé mon méridien et parcouru plus de la moitié de ma carrière; ayant, par mes Amis ou mes travaux, de quoi pourvoir à toutes mes fantaisies littéraires, (car je n'ai pas d'autres besoins); craignant, en changeant d'air et de maison, de ne pas trouver ni dans le climat, ni dans mes nouveaux confreres, les avantages que j'éprouve ici; certain de ce que j'ai, incertain de ce que j'aurois, je vous avoue que j'abandonne sans peine une place que d'autres rempliront mieux que moi. Ainsi, ce n'est pas parce que je me crois au-dessus de l'emploi, que je le refuse; c'est précisément parce que je suis au-dessous. Le genre d'occupations auxquelles on est forcé de s'y livrer, est incompatible avec l'étude. Je ne ferois pas aussi bien que je voudrois et qu'on le desireroit; et je ne veux m'exposer ni à des reproches, ni à des dégoûts.

Ce qui a fait fleurir une Société long-tems célèbre, et qui existeroit encore, si elle avoit toujours cultivé les Sciences et non la politique, c'est que chaque membre étoit maître de suivre son talent. On ne consacroit point à la direction, un homme uniquement fait

pour la Littérature. Dès qu'un Auteur avoit fait un bon Livre, ou un Ouvrage connu, il étoit maître du choix de sa maison et de ses études. Si les écrits que j'ai donnés au Public sont médiocres, il suffit qu'ils aient été imprimés plusieurs fois, et qu'ils aient produit une circulation considérable dans le commerce de la Librairie, pour que je doive être regardé, sinon comme un bon Ecrivain, du moins comme un Citoyen qui n'a pas été inutile. Dès-lors je dois disposer entiérement de mes momens en faveur de ce Public, qui a accueilli mes productions.

J'ose me flatter que vous lirez cette Lettre dans le même esprit que je l'ai écrite. Vous ne me blâmerez point de compter avec moi-même, avant que de me charger de rendre compte des autres. Fait pour encourager les talens, vous verrez sans peine que je refuse un emploi qui contraindroit les miens, si tant est que j'en aie; et vous recevrez avec une égale bonté et mes refus et mes remercimens.

J'ai l'honneur d'être, etc. etc.

XV. REPONSE

DU R. P. R** B**, A M. DE ***,

Qui demandoit pour un Jeune-homme une Place dans son Ordre.

Je ne doute point, Monsieur, du mérite du Jeune-homme qui veut porter notre habit. Il a votre suffrage; il ne peut être que très-estimable. Mais son âge de seize ans est un obstacle que je ne saurois surmonter. Le Roi exige qu'on ait vingt ans pour entrer au Noviciat, et nous nous conformons à cette règle, dictée par la sagesse et par l'humanité. Si le jeune Aspirant persiste dans la résolution, jusqu'au moment où il aura atteint sa vingtième année, je me ferai un plaisir et un devoir de favoriser ses vues. Vous devez comp-

ter d'avance sur le zèle le plus actif, ainsi que sur les sentimens avec lesquels, etc.

XVI. REPONSE

DE M. L'ABBE ***, A UN EVEQUE,

Qui l'avoit nommé Professeur de Théologie dans son Séminaire.

Monseigneur,

Plus vous avez eu d'empressement de me nommer à la place de Professeur dans votre Séminaire, plus je crains de l'accepter. Je serois sans doute trop au-dessous de l'idée que vous avez bien voulu concevoir de moi. Je ne pourrois que perdre dans votre esprit; et je suis trop jaloux de votre estime pour en courir le risque. Je n'en conserve pas moins de reconnoissance pour vos bontés, et j'ai l'honneur d'être, etc.

XVII. LETTRE

A MONSIEUR ***,

Qui demandoit du Vin de Côte rôtie.

Je me chargerai, Monsieur, de votre commission avec plaisir, et je la remplirai avec exactitude. Mais je ne sais si vous ferez bien d'embarquer votre Vin sur le Rhône. Confier la liqueur bachique à des Matelots, c'est mettre le fromage sous la garde du chat. Si l'ivrognerie et la friponnerie de ces honnêtes-gens ne vous effraient point, je suis à vos ordres.

XVIII. REPONSE

A UNE PERSONNE QUI INVITOIT UN DE SES AMIS A REVOIR SA PATRIE.

Je desirerois de meilleur de mon cœur, mon très-cher Ami, de revoir les lieux qui m'ont vu naître, si les malheurs de ma Famille ne me faisoient redouter la vue d'un Pays, où je ne trouverai que les traces de leur douleur et de leur infortune. Il est triste que je

ne puisse me réunir aux personnes dont la mémoire m'est chère, dont l'esprit anime mon esprit, et qui partagent tous les sentimens de mon cœur. Je sens toute l'étendue de ce sacrifice: mais je suis accoutumé aux privations, et celle-là n'est pas la moins sensible.

XIX. LETTRE

DE J. J. ROUSSEAU, A M. LE MARQUIS DE MIRABEAU,

Qui lui avoit offert une retraite dans ses Terres.

A Wootton, le 31 Janvier 1767.

Il est digne de l'ami des Hommes de consoler les affligés. La Lettre, Monsieur, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, la circonstance où elle a été écrite, le noble sentiment qui l'a dictée, l'infortuné à qui elle s'adresse, tout concourt à lui donner le plus haut prix dans mon cœur.

En vous lisant, en vous aimant par-consequent, j'ai souvent desiré d'être connu et aimé de vous. Je ne m'attendois pas que ce seroit vous qui feriez les avances, et cela précisément au moment où j'étois universellement abandonné. Mais la générosité ne sait rien faire à-demi. Qu'il seroit beau que l'*Ami des Hommes* donnât retraite à l'*Ami de l'Humanité!* Votre offre m'a si vivement pénétré, que vous me rendrez malheureux peut-être par le regret de n'en pas profiter; car quelque doux qu'il me fût d'être votre hôte, je vois peu d'espoir à le devenir.

Mon âge plus avancé que le vôtre, le grand éloignement, mes maux qui me rendent les voyages très-pénibles, l'amour du repos, de la solitude, le desir d'être oublié pour mourir en paix, me font redouter le voisinage des grandes Villes, où je pourrois réveiller une sorte d'attention qui fait mon tourment....

Je ne suis pas parfaitement heureux dans la solitude, parce qu'il n'y a rien de parfait ici-bas, sur-tout

le bonheur. Mais j'en suis aussi près que je puisse l'être dans cet exil. Peu de chose de plus combleroit mes vœux. Moins de maux corporels, un climat plus doux, un Ciel plus pur, un air plus serein; sur-tout des cœurs plus ouverts, où, quand le mien s'épanche, il sentit que c'est dans un autre. J'ai ce bonheur dans ce moment, et vous voyez que j'en profite. Mais je ne l'ai pas tout-à-fait impunement. Votre Lettre me laisse des souvenirs qui ne s'effaceront pas, et qui me rendront par-fois moins tranquille. Je n'aime pas les Pays arides, et la Provence m'attire peu. Mais cette terre en Angoumois, où l'on retrouveroit la Nature, me donnera souvent des regrets qui ne seront pas tout pour elle, etc. etc.

XX. LETTRE

DU MEME, A MADAME LA M. ** DE **.

De 12 Septembre 1767.

Je reconnois, Madame, vos bontés ordinaires dans les soins que vous prenez pour me procurer un asyle. Mais je connois trop bien ma situation, pour attendre de vos soins bienfaisans un succès qui me procure le repos après lequel j'ai vainement soupiré.

Vivement touché de l'intérêt que M. le Comte de *** veut bien prendre à mes malheurs, je vous supplie, Madame, de lui faire-passer les témoignages de ma très-humble reconnoissance. C'est une de mes peines, de ne pouvoir pas aller moi-même la lui témoigner. Je ne suis pas assez vain pour accepter l'offre du voyage que S. E. daigne me proposer. Ces honneurs brûyans ne conviennent point à l'état d'humiliation dans lequel je suis appellé à finir mes jours.

Le parti que j'ai pris d'attendre ici ma destinée, est le seul qui me convienne. Je ne puis faire aucune démarche, sans aggraver sur ma tête le poids de mes

malheurs. Je sais que ceux qui ont entrepris de me chasser d'ici, n'épargneront aucune sorte d'efforts pour y parvenir. Mais je les attends, je m'y prépare, et il ne reste plus qu'à savoir lesquels auront plus de constance, eux pour persécuter, ou moi pour souffrir... Je mets tout au pis, et je me tranquillise dans ma résignation.

Il suit de-là, que tous ceux qui veulent bien s'intéresser à moi, doivent cesser de se donner en ma faveur de mouvemens inutiles. Ils doivent remettre, à mon exemple, mon sort dans les mains de la Providence, et ne plus vouloir résister à la nécessité. Voilà ma dernière résolution. Je considére, Madame, qu'ayant près de soixante ans, accablé de malheurs et d'infirmités, les restes de mes tristes jours ne valent pas la fatigue de les mettre à couvert. Je ne vois plus, dans cette vie, rien qui puisse me flatter, ni me tenter. Je n'attends plus, je n'espére plus que la fin de mes miséres. Que je l'obtienne de la Nature, ou des Hommes, cela m'est assez indifférent, etc. etc.

XXI. LETTRE

DU MEME AU GENERAL CONWAY,

Qui lui avoit obtenu une Pension du Roi d'Angleterre, laquelle il refusoit.

Monsieur,

Je suis vivement touché des graces dont il plaît à Sa Majesté de m'honorer, et de vos bontés qui me les ont attirées. J'y trouve dès-à-présent ce bien, précieux à mon cœur, d'intéresser à mon sort le meilleur des Rois et l'homme le plus digne d'être aimé de lui.... Mais, dans le trouble où me jettent mes malheurs, la raison me dit de suspendre mes résolutions sur toute affaire importante, telle qu'est pour moi celle dont il s'agit.

Loin de me refuser aux bienfaits du Roi par l'orgueil qu'on m'impute, je le mettrois à m'en glorifier. Tout ce que j'y vois de pénible, est de ne pouvoir m'en honorer aux yeux du Public comme aux miens. Mais lorsque je les recevrai, je veux pouvoir me livrer tout-entier aux sentimens qu'ils m'inspirent, et n'avoir le cœur plein que des bontés de S. M. et des vôtres.

Je ne crains pas que cette façon-de-penser puisse les altérer. Daignez donc, Monsieur, me les conserver pour des tems plus heureux. Vous connoîtrez alors que je ne différe de m'en prévaloir, que pour tâcher de m'en rendre plus digne. Agréez, je vous prie, Monsieur, mes très-humbles salutations et mon respect.

A Wootton, le 12 Mai 1766.

LETTRES CONTENANT DES RELATIONS DE VOYAGES.

Voyez l'art. VOYAGES.

LETTRES DE REMERCIMENT.

I. LETTRE

DE M. L'ABBE ** A MONSEIGNEUR L'ARCHEVEQUE DE **;

Qui lui avoit donné un Bénéfice.

Monseigneur,

On n'entend jamais prononcer le nom de votre Grandeur, que le mot de *bienfait* n'y soit joint. Son cœur généreux a daigné se rappeller du sujet le plus obscur de son Diocèse, mais le plus pénétré de ses bontés. Je ne puis mieux la remercier, qu'en m'efforçant de l'imiter dans l'usage des biens de l'Eglise. Celui que je ferai de mon petit Bénéfice, ne sera pas indigne,

j'ose le dire de la main chère et illustre dont je l'ai reçu. Je tâcherai d'exécuter en petit ce qu'Elle fait en grand. C'est le seul moyen de vous faire ma cour, et de vous prouver la reconnoissance respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

Votre, etc.

II. LETTRE

DE P. CORNEILLE A ST. EVREMOND.

Monsieur,

L'obligation que je vous ai est d'une nature à ne jamais pouvoir vous remercier dignement. J'eusse peut-être gardé encore le silence avec vous, si je n'avois craint qu'il ne passât à vos yeux pour ingratitude. Des suffrages tels que le vôtre doivent toujours être précieux; mais il y a des conjonctures qui en augmentent le prix. Vous m'honorez de votre estime dans un tems où il semble qu'il y ait un parti formé pour ne m'en laisser aucune... J'ai cru jusqu'ici que l'amour étoit une passion accompagnée de trop de foiblesse, pour être la dominante dans une Pièce héroïque. Nos doucereux et nos enjoués sont d'un avis contraire; mais vous vous déclarez du mien. N'est-ce pas assez pour être très-reconnoissant, et pour me dire toute ma vie, etc.?

N. B. On a un peu corrigé cette Lettre, ainsi que la Réponse.

REPONSE

DE ST. EVREMOND.

Monsieur,

Vous seriez sans-doute l'homme du monde le plus reconnoissant d'une grace qu'on vous feroit, puisque vous l'êtes d'une justice qu'on vous rend. Si vous aviez à remercier tous ceux qui pensent comme moi de vos Ouvrages, vous devriez des remercimens à tous les Connoisseurs. Je puis vous répondre que jamais répu-

tation n'a été si bien établie que la vôtre, en Angleterre et en Hollande. Les Anglois, quoique très-disposés à estimer ce qui leur appartient, croient cependant faire honneur à leur *Ben-Johnson*, en le nommant le *Corneille* d'Angleterre. M. *Waller*, un des plus beaux-esprits de Londres, dit qu'on parle et qu'on écrit bien en France, mais qu'il n'y a que vous de tous les François qui sache penser. Après de tels suffrages, vous me surprenez en m'apprenant que votre réputation est attaquée en France. En seroit-il du bon goût comme des modes, qui commencent à s'établir chez les Etrangers quand elles passent à Paris?... Quant à moi, je me trouverois indigne des éloges que vous faites de mon jugement, s'il ne s'occupoit le plus souvent à connoître la beauté de vos Ouvrages. Je confonds nos intérêts, et je me livre avec plaisir à une vanité fondée sur la justice que je vous rends, etc.

III. LETTRE

DE BOILEAU A RACINE,

Qui avoit procuré un Bénéfice à son Frere l'Abbé Boileau.

A Paris, ce 16 Juin 1683.

Je ne saurois, mon cher Monsieur, vous exprimer ma surprise, et quoique j'eusse les plus grandes espérances du monde, je ne laissois pas encore de me défier de la fortune de M. le Doyen. C'est vous qui avez tout fait, puisque c'est à vous que nous devons l'heureuse protection de Madame de *Maintenon*. Tout mon embarras est de savoir comment je m'acquitterai de tant d'obligations que je vous ai. Je vous écrits ceci de chez M. *Dongeois*, le Greffier, qui est sincérement transporté de joie, aussi-bien que toute notre Famille; de l'humeur dont je vous connois, je suis sûr que vous seriez ravi vous-même de voir combien, d'un

seul coup, vous avez fait d'heureux. Adieu, mon cher Monsieur. Croyez qu'il n'y a personne qui vous aime plus sincérement, ni par plus de raisons, que moi.

IV. LETTRE

DE M. DE V** A L'ABBE DE CHAULIEU,

Qui lui avoit donné des conseils sur un de ses Ouvrages.

Monsieur,

Vous avez beau vous défendre d'être mon Maître; vous le serez, quoique vous en disiez. Je sens trop le besoin que j'ai de vos conseils: et d'ailleurs les Maîtres ont toujours aimé leurs Disciples; et ce n'est pas là une des moindres raisons qui m'engagent d'être le vôtre.

Je sens qu'on ne peut guéres réussir dans les grands Ouvrages, sans un peu de conseil et beaucoup de docilité. Je me souviens des critiques que M. le Grand-Prieur et vous me fites dans un certain souper chez M. l'Abbé de *Bussi*. Ce souper-là fit grand bien à ma Tragédie. Je crois qu'il me suffiroit, pour faire un bon ouvrage, de boire quatre ou cinq fois avec vous. *Socrate* donnoit ses leçons au lit, et vous les donnez à table. Cela fait que vos leçons sont sans-doute plus gaies qus les siennes. Je vous remercie infiniment de celles que vous m'avez données sur mon *Epitre* à Monseigneur le Duc d'*Orléans*, etc. etc.

Sulli, 20 Juillet 1716.

Voyez aussi les Lettres II. et VI. de l'art. COMPLIMENT.

V. LETTRE

DU MEME, A M. DE LA TOURETTE, DIRECTEUR DE L'ACADEMIE DE LYON,

Qui avoit engagé M. Poncet, célèbre Sculpteur de Rome, à aller à Ferney pour faire en marbre le Buste de M. de Voltaire.

Je voudrois, Monsieur, pouvoir accompagner M. *Poncet*, pour vous remercier de me l'avoir envoyé. C'est *Promethée* qui est descendu chez moi, pour animer une figure de terre.

J'étois prêt de perdre la vie par les grands froids, et il me l'a rendue. C'est d'ailleurs un homme aussi aimable que grand Artiste. Il a enchanté toute notre petite retraite.

Ce n'est pas seulement un grand Sculpteur que vous m'avez donné, mais un Ami. Pour se dédommager de la peine qu'il a prise de modeler un homme de quatre-vingt-deux ans, il a modelé Mad. *Denis*. Je vous ai double obligation. Agréez, Monsieur, l'attachement et la reconnoissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

Le vieux Malade de Ferney.

Ferney, Février 1776.

VI. LETTRE

DU MEME A M. PONCET, SCULPTEUR, ETC.

Dont il est parlé dans la Lettre précédente.

A Ferney, 17 Février 1776.

Mon cher Confrere de Lyon et d'Arcadie, vous m'accablez de vos bienfaits. Je suis pénétré de la bonté avec laquelle vous vous êtes souvenu de la Médaille de la *St. Barthèlemi*. Cette Medaille m'est bien précieuse. Comment puis-je vous remercier de tout ce que vous faites pour moi? Nous vous regrettons à Ferney autant qu'on vous aime à Lyon.

Ajoutez encore à tous vos bons offices, celui de dire à Monsieur de la *Tourette* combien je suis sensible à la Lettre que je reçois de lui; à tout ce qu'il m'a dit de vous et de l'Académie; aux marques d'estime et d'amitié que vous recevez de toutes parts. Comptez sur-tout parmi vos vrais Amis, et parmi ceux qui rendent le plus de justice à vos grands talens, V. T. O. S.

Le Vieux Malade de Ferney,
V** plus malade que jamais,
et ne vivant que par vous.

VII. LETTRE

DE LA REINE MARIE, EPOUSE DE JACQUES II. ROI D'ANGLETERRE, AU ROI LOUIS XIV.

Sire,

Une Reine fugitive et baignée dans ses larmes, n'a pas eu de peine à s'exposer aux plus grands périls de la Mer, pour venir chercher de la consolation et un asyle chez le plus grand et le plus généreux Monarque du monde. Sa mauvaise fortune lui procure un bonheur, que les Nations les plus éloignées ont cherché avec avidité; la nécessité n'en diminue point le prix, puis qu'Elle fait choix de cet asyle, préférablement à celui qu'Elle pouvoit chercher ailleurs. Elle croit lui marquer assez l'estime singuliére qu'Elle fait de toutes ses grandes qualités, en lui confiant le Prince de Galles, qui est tout ce qu'Elle a de plus cher au monde. Il est encore trop jeune, pour partager avec Elle la reconnoissance qu'Elle a de la protection qu'Elle espére. Cette reconnoissance est toute entiére dans le cœur de sa Mere, qui, au milieu de tous ses chagrins, se fait un plaisir de vivre à l'abri des lauriers d'un Prince qui surpasse tout ce qu'il y a jamais eu de plus grand et de plus relevé sur la terre.

VIII. LETTRE

D'UN MILITAIRE, A UN MINISTRE DE LA GUERRE,

Qui l'avoit nommé Gouverneur de **.

Monseigneur,

J'ai différé de vous faire mes remercimens, pour ne pas interrompre les occupations que vous ont donnés les changemens dans la discipline et les nouvelles réformes. Si l'expression de ma reconnoissance est tardive, le sentiment en est aussi vif que durable. Je voudrois donner plus d'etendue à mes remercimens; mais je connois, ainsi que toute la France, le prix d'un tems aussi bien employé que le vôtre. Jugex, par la générosité de votre cœur, de la reconnoissance dont le mien est pénétré. Je joins à ce sentiment, celui du profond respect, etc.

IX. LETTRE

DE M. DE V*** A M. LA B***;

Qui lui avoit proposé de remetre en Musique son Opéra de Pandore.

Ferney, 4 Novembre 1767.

Savez-vous, Monsieur, combien votre Lettre m'a fait d'honneur et de plaisir? Voici donc les tems où les morts ressuscitent! On vient de rendre la vie à je ne sais quelle *Aaelaïde* *) enterrée depuis près de trente ans. Vous voulez en faire autant à *Pandore*. Il ne me manque plus que de me rajeunir; mais M. *Tronchin* ne fera pas ce miracle, et vous viendrez à bout du vôtre.

Pandore n'est pas un bon Ouvrage; mais il peut produire un beau spectacle. Un assez médicore Musicien, nommé *Royer*, avoit fait presque toute la Musique de cette Pièce bizarre, lorsqu'il s'avisa de mourir.

*) *Adelaïde* du *Guesclin*, jouée sans succès en 1731. et remise au Théâtre par le *Kain*.

Vous ne ressusciterez pas ce *Royer*; vous êtes plutôt homme à l'enterrer.

Puisque vous voulez vous amuser à remettre mon Poëme en musique, vous sentez bien que vous serez le maître de l'arranger tout comme il vous plaira. Vous disposerez de tout. Le Poëte d'Opéra doit être très-humblement soumis au Musicien. Vous n'aurez qu'à me donner vos ordres, et je les exécuterai comme je pourrai. Il est vrai que je suis vieux et malade. Si M. *Thomas*, notre Ami commun, ne voyageoit pas actuellement avec *Pierre le Grand*, je le prierois d'animer *Pandore* de ce feu de *Prométhé* dont il a une si bonne provision; mais le vôtre vous suffira. Le peu que j'en avois n'est que cendre. Soufflez dessus, et vous en ferez peut-être encore sortir quelques étincelles. Si j'avois autant de génie, que de reconnoissance de vos bontés, je ressemblerois à l'Auteur d'*Armide* *), ou à celui **) de *Castor* et *Pollux*.

Je suis, etc.

X. LETTRE

D'UN FINANCIER DE PROVINCE A UN FERMIER GENERAL,

Qui lui avoit procuré un nouvel Emploi.

Monsieur

Qu'il est heureux d'avoir des Protecteurs qui ne nous oublient point, et qui veillent sur notre destinée, lorsque la Fortune paroît s'endormir! Le nouvel emploi que vous m'avez procuré est d'autant plus agréable, qu'il me rapproche de ma Patrie. Je ne vous remercierai point, parce que vous ne voulez pas l'être; mais vous devinerez mon silence. Si j'avois quelque chose à desirer à présent, ce seroit une place qui me mît à portée de vous assurer tous les jours des sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc. etc.

*) *Quinault.* **) *M. Bernard.*

XI. LETTRE

DE M. DE LA BRUYERE A M. LE COMTE DE BUSSY.

Paris, 9 Décembre 1691.

Si vous ne vous cachiez pas de vos bienfaits, Monsieur, vous auriez eu plutôt mon remerciment. Je vous le dis sans compliment : la manière dont vous venez de m'obliger, m'engage pour toute ma vie à la plus vive reconnoissance dont je puisse être capable. Vous aurez bien de la peine à me fermer la bouche; je ne puis me taire sur une action aussi généreuse.

Je vous envoie, Monsieur, un de mes Livres des *Caractères* fort augmenté, et j'ai l'honneur d'être avec respect et gratitude, etc.

XII. LETTRE

D'UN GRAND, A UN HOMME,

Auquel il avoit procuré une Place.

L'amitié que M. **, votre Cousin et mon Ami, a pour vous, Monsieur, m'avoit fait naître le desir de vous être utile; votre mérite avoit augmenté ce desir. Je suis très-flatté d'avoir trouvé une occasion de l'effectuer. Soyez persuadé que, dans toutes celles qui se présenteront à l'avenir, je ferai pour vous tout ce que je pourrai. Rapportez-vous en à ma bonne volonté, et à l'intérêt que je ne cesserai de prendre à ceux qui porteront votre nom et qui auront vos talens.

Je suis, etc. etc.

XIII. LETTRE

D'UN HOMME,

Qui avoit fait une action généreuse.

Vous me louez, Monsieur, beaucoup plus que je ne le mérite; je n'ai fait que ce que je devois faire. Tout homme sensible doit concevoir qu'il y a beaucoup de plaisir à faire des heureux quand on le peut. Ce plaisir,

et l'espérance de mériter votre estime, sont la seule récompense que j'ambitionne. Je vous saurai toujours un gré infini de m'apprendre les bonnes actions qu'il y aura à faire; je n'en manquerai point l'occasion, s'il est en mon pouvoir de la saisir. Je suis très-flatté d'avoir celle de vous assurer des sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc. etc.

XIV. LETTRE

DE REMERCIMENT, DE M. DE V**, AU ROI STANISLAS.

Sire,

Je n'ai jamais que des graces à rendre à Votre Majesté. Je ne vous ai connu que par vos bienfaits, qui vous ont mérité votre beau titre. Vous instruisez le monde, vous l'embellissez, vous le soulagez: vous donnez des préceptes et des exemples.

J'ai tâché de profiter de loin des uns et des autres, autant que j'ai pu; il faut que chacun fasse à proportion autant de bien que Votre Majesté en fait dans ses Etats. Elle a bâti de belles Eglises Royales; j'édifie des Eglises de village. *Diogène* remuoit son tonneau, quand les Athéniens construisoient des flottes. Si vous soulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en soulagions dix. Le devoir des Princes et des Particuliers est de faire, chacun dans son état, tout le bien qu'il peut faire. Le dernier Livre de Votre Majesté, que le cher Frere *Menou* m'a envoyé de votre part, est un nouveau service qu'Elle rend au genre humain.

Je me souviendrai toujours, Sire, avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnoissance, des jours heureux que j'ai passés dans votre Palais: je me souviendrai que vous daignez faire le charme de la société, comme vous faisiez la félicité de vos Peuples; et que si c'étoit un bonheur de dépendre de vous, c'en étoit

un plus grand de vous approcher. Je souhaite à V. M. que votre vie utile au monde s'étende au-delà des bornes ordinaires. *Aureng-Zeb* et *Muley-Ismaël* ont vécu l'un et l'autre au-delà de cent-cinq ans: si Dieu accorde de si longs jours à des Princes infidèles, que ne fera-t-il point pour *Stanislas* le Bienfaisant?

Aux Dëlices, le 15 Août 1760.

Je suis avec un profond respect, etc.

XV. LETTRE

DE REMERCIMENT, D'UN JEUNE LITTERATEUR, A UN JOURNALISTE CELEBRE.

Monsieur,

Votre Feuille est un passe-port pour la postérité. Jugez par-là si j'ai dû lire avec plaisir les éloges dont vous voulez-bien combler mon foible Ouvrage. Il seroit parfait si je l'avois rendu digne de vous; et j'ai encore plus d'envie de bien faire, que vous n'en avez d'être indulgent. Couronner les talens perfectionnés, est une justice; mais encourager ceux qui ne font que de naître, c'est une bonté dont je conserverai une vive reconnoissance.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XVI. LETTRE

DE REMERCIMENT, DE FURETIERE, A M. RENAUDOT, MEDECIN DE LA FACULTE DE PARIS,

Qui l'avoit traité dans une Maladie.

Il me tardoit de pouvoir écrire, pour vous remercier. Je vous assure, Monsieur, qu'une des choses que je regrettois le plus en quittant le monde, étoit la conversation d'un Ami aussi aimable que vous l'êtes. Les soins que vous m'avez rendus avec tant d'assiduité pendant ma maladie, ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Il faut que vous ayez quitté vos autres ma-

lades pour ne voir que moi; vous m'avez tiré du tombeau, et je crois vous devoir la vie. Celui qui vous rendra ce billet, vous donnera cinq cents écus de ma part. Cependant, ne pensez pas, Monsieur, que je prétende par-là m'acquitter de l'obligation que je vous ai; et soyez persuadé que j'en aurai toute ma vie une véritable reconnoissance.

REPONSE,
DE M. RENAUDOT.

Vous dites, Monsieur, que vous croyez me devoir la vie; vous la devez à la Nature, ou, pour parler plus chrétiennement, vous la devez à Dieu, qui vous a donné un tempérament si fort, qu'il est venu à bout de la fiévre la plus terrible que j'aie jamais vue.

Il y a pourtant une chose certaine dans la Médecine: c'est que, quand on relève de maladie, il ne faut pas trop manger. J'ai pris la liberté de vous le recommander d'une fois, et vous ai laissé un régime que je vous prie d'observer jusqu'au parfait rétablissement de votre santé. Je ne vous en donne que pour trois semaines encore, après quoi vous pourrez faire comme je fais. Ma femme et moi voulons vous régaler dans notre petite maison des champs. Elle ne manquera pas de vous donner une de ces tourtes qu'elle sait faire de sa main. Mon beau-frere le campagnard, qui m'envoie de tems en tems des marcassins, m'en a promis un pour cette fête, et j'ai une bouteille d'un excellent vin d'Espagne que nous boirons après notre céleri. Vous voyez bien, Monsieur, que nous prétendons vous bien traiter; mais quelque chose que nous vous fassions, vous payeriez trop cher votre écot, si j'acceptois ce que M. *N*... m'a offert de votre part. On trouve quelquefois de belles choses dans les manuscrits aussi-bien que dans les livres imprimés. J'ai lu dans

un ancien manuscrit Grec de la Bibliothèque du Roi, que » *Mercure* étoit malade, et qu'il prit *Esculape* » pour son Médecin; qu'après qu'*Esculape* eut guéri » *Mercure*, celui-ci voulut donner de l'argent à *Escu-* » *lape*, qui ne voulut point prendre d'argent de son » convalescent. « Permettez-moi, Monsieur, que si je n'ai le savoir d'*Esculape*, comme vous avez l'éloquence de *Mercure*, j'en ai au moins l'honnêteté, puisque je suis à mon ordinaire sans intérêt,

MONSIEUR,

Votre, etc.

XVII. LETTRE

DE L'IMPERATRICE DE RUSSIE A L'ACADEMIE DE BERLIN.

De Petersbourg, le 4 Mars 1768.

Messieurs de l'Académie de Prusse: J'ai tâché de remplir les devoirs de mon état, et je n'ai pas cru avoir rien fait qui m'eût mérité le titre que vous m'offrez dans votre Lettre du 21 Janvier. Sous les auspices d'un Roi couvert de gloire, et doué d'un génie aussi sublime qu'éclairé, vous êtes accoutumés à juger des choses et des hommes sans préjugé et sans illusion: vous ne considérez en moi que la personne même, et cependant vous me mettez au rang de vos associés; c'est une marque d'estime qui me flatte, et que j'accepte. Je vous l'avoue, Messieurs, ma science se réduit à savoir que tous les hommes sont mes freres, et j'employerai toute ma vie à régler mes actions sur ce principe. Si jusqu'à présent j'ai réussi dans quelque entreprise, il ne faut attribuer mes succès qu'au sentiment de cette vérité. Au reste, je souhaite, Messieurs, de pouvoir être utile aux Sciences et aux Arts, et en particulier à l'Académie; je voudrois aussi trouver souvent les occasions de donner à ses membres des marques de mon estime.

Signé CATHARINE.

P. S. Je joins à cette Lettre deux *Cartes* nouvelles et très-exactes, l'une de la Mer Caspienne, et l'autre du cours du Wolga depuis la ville de Twer jusqu'à cette Mer. J'ai cru, Messieurs, que ces deux Cartes vous seroient agréables..

XVIII. LETTRE

DE REMERCIMENT A UN PROTECTEUR.

Monsieur,

Je vous dois des actions de graces, non-seulement du bien que vous m'avez fait, mais encore de celui que vous me feriez si votre pouvoir répondoit à vos sentimens. Je suis d'autant plus sensible à vos bontés, que vous n'avez à attendre de ma reconnoissance que le tribut d'un cœur pénétré. Je sens que ce n'est pas-là acquitter parfaitement ma dette envers vous; mais c'est vous offrir du moins ce qu'un homme qui pense comme vous doit priser le plus, etc. etc.

XIX. LETTRE

D'UN LITTÉRATEUR, A L'AUTEUR DE LA TRAGEDIE DE C**.

Votre Pièce me paroît, Monsieur, aussi intéressante que bien conduite: je vous en remercie. J'avois eu envie autrefois de traiter le même sujet que vous, je l'avois même ébauché: mais mon âage et mes maladies ne me donnent pas l'espérance de pouvoir le finir. Vous marchez d'un pas plus ferme que moi dans une carriére que je ne puis plus parcourir. J'ai du moins la consolation de me voir remplacé dans ma vieillesse par des jeunes-gens qui me surpasseront. Vous êtes de ce nombre, et vous vous élevez à mesure que je baisse.

J'ai l'honneur d'être, etc.

8 Février 1777.

XX. LETTRE

DE M. C**, A M. LINGUET,

Sur son Traité des Canaux navigables.

Vous attendez de moi, Monsieur, des lumiéres; et vous n'aurez que des eloges et des remercimens. Je ne connois pas assez la matiére que vous avez traitée, pour juger le fonds de l'ouvrage; mais la forme est agréable. Votre style est, peut-être, un peu trop abondant; on ne vous trouve pourtant jamais long, parce que vous avez toujours de la chaleur et des idées. Le Gouvernement seul peut vous louer dignement, en adoptant vos projets, etc.

10 Août 1769.

XXI. LETTRE

DES HABITANS DE MAROLLES A M. DE MEILLAN, INTENDANT DU HAINAUT.

Monseigneur,

Il est plus aisé de sentir que d'exprimer les divers mouvemens de joie et de reconnoissance que nous avons éprouvés, lorsque l'Entrepreneur des Ponts et Chaussées, porteur de vos ordres, est venu nous annoncer qu'il étoit chargé de faire extraire à prix d'argent les matériaux nécessaires à l'entretien des grandes-Routes de votre Généralité: extraction que des journaliers avoient faite jusqu'ici par corvée. Ce soulagement que vous accordez, Monseigneur, à la classe la plus foible et la plus malheureuse des habitans de la Campagne, et sans qu'il en coûte rien à la Province, prouve bien la bonté de votre administration, et les sentimens d'humanité qui sont dans votre cœur. Puissiez-vous, Monseigneur, trouver dans l'attendrissement de plusieurs milliers de malheureux, une récompense digne des peines que vous vous donnez pour soulager leur état!

XXII. LETTRE

DE REMERCIMENT DE M. DE V** AU PAPE BENOIT XIV,

Qui lui avoit envoyé des Médailles.

Très-saint Pere,

Les traits de Votre Sainteté sont aussi-bien exprimés dans les Médailles, dont Elle m'a gratifié par une bonté toute particuliére, que ceux de son esprit et de son caractére dans la Lettre qu'Elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Je mets à ses pieds mes très-humbles et très-vives actions de graces.

Je me crois forcé de reconnoître son infaillibilité dans les démêlés littéraires, comme dans des disputes plus importantes. Parmi les Monarques amateurs des Lettres, les Souverains Pontifes se sont toujours signalés; mais aucun n'a uni, comme Votre Sainteté, la plus profonde érudition à tous les agrémens de la belle littérature, etc. etc.

XXIII. LETTRE

DU COMTE DE BUSSI, A MADAME LA MARQUISE DE T**,

Pour la remercier des bontés qu'elle avoit pour Madame de Bussi.

Ma Femme vient de me mander que, parmi ceux qui lui ont témoigné de l'amitié, vous vous êtes tellement distinguée, Madame, que je serois le plus ingrat du monde, si je ne vous en rendois mille graces. Cela ne m'a point surpris; car il y a long-tems que je connois votre cœur, et que je suis persuadé qu'on n'en sauroit trop faire d'estime. Je pousserois avec raison ce chapitre bien plus loin; mais les personnes qui ont l'ame aussi belle que vous, aiment plus la gloire que les louanges. Tout ce que je vous dirai donc, Madame, c'est que je vous promets de ma part un cœur aussi plein de reconnoissance, que le vôtre l'est de gé-

nérosité. Je ne vous saurois dire plus nettement, que je serai toute ma vie de tout mon cœur à vous.

XXIV. LETTRE

DE M. G**, A UN JESUITE,

Qui lui avoit envoyé une Harangue de Collége.

J'ai bien des graces à vous rendre, mon Révérend Pere. J'ai lu votre Discours avec un grand plaisir. Il est pensé avec force et noblesse, et exprimé avec grace et sentiment. Vous l'avez orné de ces images brillantes, qui font l'Eloquence comme la Poësie. Vous avez trouvé l'art de faire-entrer des principes et des mœurs dans un genre, où d'autres ne mettent souvent que des fadeurs et des mots. Vous conservez la maniére de *Cossart* et sa langue. Votre style, harmonieux et nombreux, devroit nous guérir de cette manir antithétique, de ce petit jargon si ridiculement à la mode aujourd'hui, dans une secte qui laisse les piéces d'or de *Cicéron* pour les oboles de *Sénèque*, etc.

XXV. LETTRE

DE MONSIEUR LE MARÉCHAL DE TALLARD, A MADAME DE MAINTENON.

Madame,

Recevez, s'it vous plaît, ici mes très-humbles remercimens du mot que vous me fîtes l'honneur de me dire hier. Rien n'égale vos bontés: rien n'égale ma reconnoissance.

Vous m'avez accordé votre protection pour me faire Chevalier de l'Ordre; j'en ai ressenti les effets quand j'ai été Duc. Vous acheverez, Madame, quand il vous plaira, de me mettre au rang de mes camarades. Pour moi, je ne songerai toute ma vie qu'à marquer au Roi, et à vous, la reconnoissance de ce que je dois à l'un et à l'autre: trop heureux, Madame, si vous

êtes aussi persuadée de mes sentimens, que je le mérite.

XXVI. LETTRE

DE RACINE A M. LE PRINCE DE CONDÉ,

Qui lui faisoit donner, tous les ans, quittance de la Paulette pour sa charge de Trésorier de France à Moulins, qui étoit dans le casuel de M. le Prince.

Monseigneur,

C'est avec une extrême reconnoissance que j'ai reçu la grace que Votre Altesse Serénissime m'accorde si libéralement tous les ans. Cette grace m'est d'autant plus chere, que je la regarde comme une suite de la protection glorieuse dont vous m'avez honoré; et qui a toujours fait m'a plus grande ambition. Aussi, en conservant précieusement les quittances du droit annuel dont vous avez bien voulu me gratifier, j'ai bien moins en vue d'assurer ma charge à mes enfans, que de leur procurer un des plus beaux titres que je puisse leur laisser; je veux dire, les marques de la protection de V. A. S. Je n'ose en dire d'avantage; car j'ai éprouvé plus d'une fois que les remercimens vous fatiguent presqu'autant que les louanges.

Je suis avec un profond respect, etc.

XXVII. LETTRE

DE MAD. DE COULANGES A MAD. DE GRIGNAN,

Qui lui avoit procuré un bon Médecin.

Je vous rends mille graces, Madame, de l'attention que vous avez eue à la subite et violente maladie, dont, par les soins de *Chambon*, j'ai été délivrée en vingt-quatre heures. Je suis ravie de vous devoir ce Médecin; car j'aime fort à être obligée aux personnes pour qui j'ai un attachement sincère, etc.

XXVIII. LETTRE *)

DE M. LE CARDINAL ALBERONI A M. DE V**.

Rome, 10 Février 1735.

Il m'est arrivé assez tard, Monsieur, la connoissance de la *Vie* que vous avez écrite du feu Roi de Suède, pour vous rendre bien des graces pour ce qui me regarde. Votre prévention et votre penchant pour ma personne vous a porté assez loin, puisqu'avec votre style sublime, vous avez dit plus en deux mots de moi, que ce qu'a dit *Pline* de *Trajan* dans son Panégyrique. Heureux les Princes qui auront le bonheur de vous intéresser dans leurs faits! Votre plume suffit pour les rendre immortels. A mon égard, Monsieur, je vous proteste les sentimens de la plus parfaite reconnoissance, et je vous assure, Monsieur, que personne au monde ne vous aime, ne vous estime et respecte plus, que *le Cardinal Alberoni.*

REPONSE

DE M. DE V**.

Monseigneur,

La Lettre dont Votre Eminence m'a honoré, est un prix aussi flatteur de mes Ouvrages, que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remerciment, Monseigneur; je n'ai été que l'organe du Public en parlant de vous. La liberté et la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractéres doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puissant; mais ne sera jamais un Grand-homme. Je voudrois être à-portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bon-

*) Cette Lettre est assez mal écrite; nous ne l'avons pas retouchée, parce que le style d'un Etranger ne tire pas à conséquence.

heur de voir Votre Eminence. Mais, si Rome entend assez ses intérêts pour vouloir au moins rétablir les Arts, le Commerce, et remettre quelque splendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du Monde; j'espère alors que je vous écrirai sous un autre titre que sous celui de Votre Eminence, etc. etc.

XXIX. REPONSE

A UNE LETTRE DE REMERCIMENT DE MONSIEUR *** A MONSIEUR ***.

En faisant placer M. votre Neveu, j'ai satisfait, Monsieur, l'envie que j'avois d'obliger son aimable Oncle. J'aurois voulu seulement lui procurer un meilleur emploi; mais les places sont rares, et les aspirans sont nombreux. Je me ferai toujours un véritable plaisir de lui rendre tous les services qui dépendront de moi, ou de mes Amis. Personne ne mérite plus que vous, Monsieur, qu'on saisisse avec empressement l'occasion d'employer les protecteurs, etc. etc.

Novembre 1767.

XXX. LETTRE

DU MEME.

Vous ne me devez point des remercimens, Monsieur: c'est moi qui vous remercie de m'avoir fourni une occasion de vous être utile. Je regarde comme un devoir et un plaisir, de rendre service à un homme qui fait un si bon usage de ses talens. Mais si je n'ai aucun droit à votre reconnoissance, j'en ai à votre amitié, par les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

XXXI. AUTRE LETTRE

DU MEME.

Dès que je pourrai, Monsieur, vous être de quelque utilité, ne renvoyez pas ce plaisir à d'autres. *Il seroit*

honteux pour moi, qui connois mieux que personne et vos talens et vos services, de laisser-échapper les occasions de vous servir. Il s'en présente si-peu-depuis quelque tems, qu'il ne faut pas les manquer lorsqu'elles viennent s'offrir. Fournissez-m'en, je vous prie, le plus que vous pourrez, et si la Fortune seconde mes efforts et ma bonne volonté, vous ne serez jamais dans l'attente des graces, etc. etc.

XXXII. LETTRE

DE REMERCIMENT DU ROI DE PRUSSE, A M. DE DOMASCHNEW, DIRECTEUR DE L'ACAD. DE PETERSBOURG,

Sur son aggregation à cette Compagnie.

M. de Domaschnew: Je reçois avec bien de la reconnoissance les offres de l'Académie de Pétersbourg. Je ne suis que ce que les Italiens appellent *Dilettante;* et par conséquent peu propre à me trouver dans la compagnie de quelques-uns des plus savans hommes de l'Europe, dont la profondeur des connoissances m'est connue. Cependant, ce qui peut justifier le choix de l'Académie de Petersbourg, c'est la part sincére que je prends à tout ce qui peut augmenter la prospérité et la splendeur de l'Empire de Russie, de son auguste Souveraine et de son illustre famille. Et comme certainement les Sciences éclairent, en répandant leurs connoissances et leurs découvertes, qu'elles adoucissent les mœurs, servent de consolation à ceux qui les cultivent, et étendent la gloire des Etats qui les protégent, aussi loin que les armes des Guerriers; je m'intéresserai vivement pour cette Académie, qui publiera et transmettra à la postérité les talens insignes du grand Génie qui est à sa tête. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait. M. de *Domaschnew*, en sa sainte et digne garde.

Potzdam, ce 17 November 1776. FREDERIC.

XXXIII. LETTRE

DE M. DE V**, A M. M**,

Auteur d'une Ode à sa louange.

On m'a instruit, mon cher Ami, du beau tour que vous m'avez joué. Il m'est impossible de vous remercier dignement, et d'autant plus impossible que je suis assez malade. Il ne faut pas vous témoigner sa reconnoissance en mauvais vers; cela ne seroit pas juste. Mais je dois vous dire ce que je pense en prose très-sérieusement: c'est, qu'une telle bonté de votre part, une telle marque d'amitié, sont la plus belle réponse qu'on puisse faire aux cris de ceux qui se mêlent d'être envieux. . . . . .

. . . . . .

S'il faut détester les cabales, il faut respecter l'union des véritables Gens-de-lettres..... Je vous remercie donc pour moi, mon cher Ami, et pour la gloire de la Littérature que vous avez daigné honorer en moi.

XXXIV. LETTRE

DE REMERCIMENT ET DE RECOMMANDATION, A UNE RELIGIEUSE.

Madame,

Je dois me féliciter du bonheur qu'a ma Fille d'être confiée à vos soins. Je n'aurai rien à desirer pour elle, si elle se rend digne de vos leçons et si elle profite de vos exemples. Je souhaite qu'elle sente aussi vivement que moi, l'avantage qu'il y a d'être sous les yeux de la Vertu: elle seroit bientôt parfaite. Son âge a besoin d'indulgence: je ne dois pas vous demander la vôtre; c'est une qualité dont vous faites usage à l'égard de tout le monde, et vous vous en servirez sur-tout à l'égard de ma Fille.

XXXV. REPONSE

A UNE LETTRE DE REMERCIMENT.

Vous m'avez accoutumé, Monsieur, à vous avoir des obligations, et la reconnoissance devient en moi un sentiment habituel. En vous faisant le petit présent dont vous me remerciez, je n'ai qu'acquitté à moitié la dette de mon cœur. Quelque chose que je fisse pour vous, il me resteroit toujours le desir de faire d'avantage.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XXXVI. LETTRE Ire

DE REMERCIMENT A UN INSTITUTEUR DISTINGUÉ.

Votre Elève, mon très-cher Monsieur, a des connoissances au-dessus de son âge, parce que son Maître est au-dessus des Maîtres ordinaires. Vous avez su habilement déterrer le diamant dans la mine où il étoit caché, et personne ne le met en œuvre comme vous. Les talens de vos Disciples seront un des fondemens de votre gloire, et ils jetteront un éclat avantageux sur vos propres talens.

J'ai l'honnenr d'être, avec toute la reconnoissance que vous doit le Public, et tout l'attachement que je vous dois en particulier, etc. etc.

XXXVII. LETTRE IIe

AU MEME.

Vous allez perdre, mon cher Monsieur, un Elève qui vous étoit cher; mais vous conserverez les sentimens de sa reconnoissance et de la mienne. Animer les talens, corriger les défauts, elever l'esprit et perfectionner les mœurs, sont assurément des qualités bien rares; vous les possédez en dépit de la haine et de l'envie, et vous honorez une profession que d'autres avilissent. C'est un témoignage que je rendrai

toujours, non à vous, mais à la vérité. Je vous renouvelle tous mes remercimens.

XXXVIII. AUTRE LETTRE.

AU MEMÉ.

Vos Elèves, mon cher Monsieur, sont votre plus bel éloge. Celui que vous nous avez envoyé, n'a point démenti vos Lettres. Tous ses Parens en ont été enchantés, et le Public a partagé une joie si bien fondée. Vous qui faites honneur à la Patrie et à la République des Lettres, continuez de former des Citoyens pour ces deux Etats.

XXXIX. REPONSE

DE J. B. ROUSSEAU, A UNE LETTRE DE REMERCIMENT DU CELEBRE COMEDIEN BARON.

Vous ne me devez aucune reconnoissance, Monsieur, des expressions dont je me sers toutes les fois qu'il se présente quelque occasion de parler de vous. L'amitié me les dicte, l'équité me les arrache, la vérité me les inspire. Je ne suis pas plus le maître de vous louer modérément, qu'un Amant de parler de sang-froid des beautés de sa Maitresse, ou un Plaideur de la bonté de sa cause. Ma sensibilité ne dépend pas de moi; c'est un Maître qui me domine, et qui me force souvent malgré moi de blâmer avec excès ce qui me paroît blâmable, et de louer de-même ce que je trouve digne de louange. J'ai connu dans ma vie des Personnages dignes de mon admiration; mais ils ne sont plus; et de tout ce que j'ai admiré dans ma jeunesse, vous êtes, mon cher Monsieur, le seul qui nous reste. Jugez par-là combien vos jours doivent m'être précieux, et avec combien de passion je dessire que vous en ménagiez la durée. Vivez pour vos Amis contemporains; vivez pour vos successeurs même, et pour achever

de former, dans un Art que vous avez porté au plus haut point de sa perfection, la jeunesse capable de profiter de vos leçons et de vos exemples.

XL. LETTRE

de M. de Fontenelle, Au Roi de Pologne Stanislas I,

Qui l'avoit fait recevoir de l'Academie de Nancy.

Sire,

Jugez de ma reconnoissance, de la grace que Votre Majesté m'a faite en m'accordant une place dans son Académie de *Nancy*, par l'Idée que j'en ai. Je me crois dans le même cas, que si l'Empereur *Marc-Aurèle* m'avoit admis dans une Compagnie qu'il eût pris soin d'établir et de former lui-même.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

REPONSE

du Roi de Pologne.

Il n'est aucune Académie qui ne s'estimât heureuse de vous posseder, Monsieur. La mienne sent parfaitement l'avantage qu'elle a de vous compter parmi ses membres. Ses desirs se rapportent aux miens. Elle souhaite de pouvoir profiter long-tems de vos lumiéres, et de voir s'accomplir à votre égard ce que dit *Horace: Dignum laude virum Musa vetat mori.* Je suis très-véritablement, Monsieur, votre bien affectionné, etc.

XLI. LETTRE

de M. de Voltaire, au Roi de Prusse.

Qui lui avoit envoyé de la Porcelaine.

A Ferney, le 1 Février 1773.

Sire,

Je vous remercie de votre Porcelaine; le Roi mon maître n'en a pas de plus belle . . . . . .

Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne suis sensible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout-net neuf années dans votre dernière Lettre; jamais Contrôleur-général des Finances n'a fait de si grands changemens. Votre Majesté a la bonté de me faire compliment sur mon âge de soixante-et-dix ans; voilà comme on trompe toujours les Rois! J'en ai soixante-dix-neuf, s'il vous plaît, et bientôt quatre-vingts; ainsi je ne verrai point la destruction, que je souhaitois si passionnément, de ces vilains Turcs, qui enferment les femmes, et qui ne cultivent point les beaux-Arts.

Vous ne voulez donc point remplacer *Thiriot*, votre historiographe des Cafés? Il s'acquittoit parfaitement de cette charge; il savoit par cœur le peu de bons Vers, et le grand nombre de mauvais qu'on faisoit dans Paris: c'étoit un homme bien nécessaire à l'Etat!

XLII. LETTRE

DU MEME A M. MESSANCE, RECEVEUR DES TAILLES A ST. ETIENNE-EN-FOREZ,

Qui lui avoit envoyé un Traité sur les probabilités de la durée de la vie.

J'ai reçu, Monsieur, ma condamnation par livres, sous et deniers, que vous avez eu la patience de faire et la bonté de m'envoyer. J'admire votre sagacité, et je me soumets à mon arrêt sans aucun murmure. Tout le monde meurt au même âge; car il est absolument égal, quand on en est là, d'avoir vécu vingt heures ou vingt siécles. J'ai fait mettre au chevet de mon lit mon compte final, dont je vous ai beaucoup d'obligation. Rien n'est plus propre à me consoler des misères de cette vie, que de songer continuellement que dans le monde tout est zéro. Ce qui est très-réel, c'est l'exactitude de votre travail, son utilité, et la recon-

noissance que je vous dois. Ce sont les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

XLIII. LETTRE

[DE J. B. ROUSSEAU A MONSIEUR BOUTET,

Qui, ayant appris sa maladie, venoit de lui envoyer de l'argent.

Bruxelles, 6 *Mars* 1738.

Avec un seul Ami comme vous, Monsieur, on seroit toujours tranquille, si la reconnoissance excluoit la confusion. La mienne augmente à la vue de vos bontés. Il est vrai qu'ayant actuellement pour me servir, trois ou quatre personnes qu'il faut nourrir et payer, j'avois besoin de secours; mais je n'avois besoin que du quart de ce que vous m'envoyez. Il n'est pas possible que vous soyez si généreux, sans vous incommoder; et moins vous y pensez, plus j'y songe et j'y dois songer. Les témoignages réitérés de votre infatigable bonté suffiroient seuls pour remettre mon sang et mes humeurs dans le plus parfait équilibre. Je suis beaucoup mieux; mais j'ai vu ma vie ne tenir qu'à un filet, aussi mince que l'attachement aux billes-vesées de ce monde. Il y a un moment, Monsieur, où toute chimére disparoît, et au bonheur duquel on doit se contenter de travailler.

XLIV. LETTRE

DE REMERCIMENT POUR DES CONSEILS DONNÉS.

Je vous remercie des remèdes que vous m'envoyez pour mon chagrin. C'est ainsi, mon cher Monsieur, que j'appelle les Lettres que vous m'écrivez. Celle que je viens de recevoir a fait le meilleur effet du monde, et il me semble que votre cœur y parle dans toutes les lignes. Quel plaisir d'avoir un Ami comme vous! Le mal est que j'en suis toujours éloigné, et que je ne jouis de ce bien que par la force de mon imagination.

Faites que, de tems en tems, vos billets si obligeans et si agréables viennent à mon secours, si vous voulez que je resiste à une indisposition que je sens depuis un mois, etc.

XLV. REPONSE

D'UN HOMME-DE-LETTRES, A MONSIEUR **,

Qui le remercioit des éloges qu'il lui avoit donnés.

Je ne sais, Monsieur, comment j'ai mérité tous vos remercimens. Qu'ai-je dont fait pour vous? Apprenez-le-moi, car je lignore. Les témoignages que j'ai rendus en faveur de votre mérite et de vos talens, ne sont point un service; c'est un hommage que je devois à la vérité. Je n'ai donc rien fait pour vous. Mais quelque chose que je fisse, je trouverois ma récompense dans la chose même. C'est être payé au plus haut prix, que d'avoir trouvé l'occasion d'être utile à ce qu'on aime et qu'on estime.

XLVI. REPONSE

D'UN LITTERATEUR CELEBRE DE PARIS,

*A une Lettre de Remercimens de M. C**.

Vous êtes en vérité trop bon, Monsieur, de vous épuiser en remercimens pour un objet qui n'en vaut pas la peine. Si l'un de nous a des obligations à l'autre, ce n'est sûrement pas vous; et je ne serai jamais quitte envers vous, de tout ce que vous avez dit et fait d'honnête et d'obligeant à mon occasion. Je suis fâché que l'amour de la retraite vous ait éloigné de l'idée d'habiter Paris. On peut vivre solitaire dans les plus grandes Villes; mais vous ne pensez pas ainsi, et vous ne voulez pas, dites-vous, *mettre votre bonheur à la grosse aventure.* Vous auriez assuré du moins celui des personnes qui vous auroient connu, etc.

XLVII. LETTRE Ire
DE M. DE V** A M. DE PARCIEUX,
Pour le remercier de son Mémoire, sur son Projet d'amener la Rivière d'Yvette à Paris.

Au Château de Ferney, près Genève, le 17 Juillet 1767.

Vous avez dû, Monsieur, recevoir des éloges et des remercimens de tous les Hommes-en-place; vous n'en recevrez aujourd'hui que d'un homme bien inutile, mais bien sensible à votre mérite et à vos grandes vues patriotiques. Si ma vieillesse et mes maladies m'ont fait-renoncer à Paris, mon cœur est toujours votre concitoyen. Je ne boirai plus des eaux de la Seine, ni d'Arcueil, ni de l'Yvette, ni même de l'Hippocrène; mais je m'intéresserai toujours au grand monument que vous voulez élever. Il est digne des anciens Romains, et malheureusement nous ne sommes pas Romains. Je ne suis pas étonné que votre Projet soit encouragé par Monsieur *de Sartine.* Il pense comme *Agrippa;* mais l'Hôtel-de-ville de Paris n'est pas le Capitole. On ne plaint pas l'argent pour avoir un Opéra-comique, et on le plaindra pour avoir des Aqueducs dignes d'*Auguste.* Je desire passionnement de me tromper. Je voudrois voir la fontaine d'Yvette former un large bassin autour de la Statue de *Louis XV.* Je voudrois que toutes les maisons de Paris eussent de l'eau comme celles de Londres. Nous venons les derniers en tout. Les Anglois nous ont précédés et instruits en mathématiques; les Italiens, en architecture, en peinture, en sculpture, en poësie, en musique: et j'en suis fâché.

XLVIII. LETTRE IIe
DU MEME,
Sur le même sujet.

Je déclare Messieurs les Parisiens Welches, intraitables et de francs badauds, s'ils n'embrassent pas votre *Projet.*

Je suis de plus assez mécontent de *Louis XIV*, qui n'avoit qu'à dire, *Je veux*, et qui, au lieu d'ordonner à l'Yvette de couler dans toutes les maisons de Paris, dépensa tant de millions au canal de Maintenon. Comment les Parisiens ne sont-ils pas un peu piqués d'émulation, quand ils entendent-dire que presque toutes les maisons de Londres ont deux sortes d'eau, qui servent à tous les usages? Il y a des bourses très-fortes à PARIS; mais il y a peu d'ames fortes. Cette entreprise seroit digne du Gouvernement: mais a-t-il six millions à dépenser, toutes charges payées? C'est de quoi je doute fort. Ce seroit à ceux qui ont des millions de quarante écus de rente, à se charger de ce grand Ouvrage; mais l'incertitude du succès les effraie, le travail les rebute, et les *Filles* de l'Opéra l'emportent sur les *Nayades* de l'Yvette: je voudrois qu'on pût les accorder ensemble.....

Comment M. le Prévôt des marchands, d'une famille chère aux Parisiens, qui aime le bien public, ne fait-il pas les derniers efforts pour faire-réussir un Projet si utile? On béniroit sa mémoire. Pour moi, Monsieur, qui ne suis qu'un Laboureur *à quarante écus*, et au pied des Alpes, que puis-je faire? sinon de plaindre la ville où je suis né, et conserver pour vous une estime très-stérile. Je vous remercie en qualité de Parisien, et quand mes Compatriotes cesseront d'être Welches, je les louerai en mauvaise prose et en mauvais vers, tant que je pourrai.

XLIX. LETTRE
D'UN AMI A UN AMI.

Rien ne peut me surprendre d'un Ami tel que vous. Vous me rendez le service le plus essentiel, et vous vous en cachez. Ce n'est que par hazard que j'ai appris que la place que j'occupe m'a été donnée à votre

sollicitation. Quoi! vous m'avez laissé ignorer tant de bonté! je ne veux pas du-moins que vous ignoriez ma reconnoissance. Si ce sentiment pouvoit m'acquitter avec vous, je ne serois pas en reste. Mais il me faudroit des occasions essentielles pour vous le prouver, et j'en ai si-peu, et vous avez besoin de si-peu de choses, que je serai long-tems votre débiteur.

Adieu, mon cher Ami; comptez que j'ai autant de reconnoissance pour vos bons offices, que d'estime pour votre mérite. Je suis tout à vous.

L. LETTRE

de Remerciment de Mad. du Bocage a Mylord Chesterfield *).

J'attendois mon retour en France, Mylord, pour vous rendre graces des dons précieux que vous eûtes la bonté de m'annoncer en Hollande. La solitude, disois-je, me fournira des expressions dignes du sujet. J'espérois que vos Grands-hommes m'apprendroient à répondre à un de ceux qui les apprécie le mieux, et qui joint à leur mérite littéraire, celui d'Homme-d'Etat et de Citoyen de toutes les Nations. Dans cette idée, je reprochai vivement à ces Bustes célèbres, d'avoir passé la Mer sans le vôtre. »Je préférerois, (leur dis-je) à la représentation de vous autres Morts fameux, l'image de l'illustre Vivant qui vous envoie. Ses traits me rappelleroient sans cesse ses marques de bienveillance, et l'espoir de jouir encore un jour des charmes de sa conversation, etc.«

LI. LETTRE

de Remerciment de J. J. Rousseau a M. Vernes.

Je savois, mon cher Vernes, la bonne réception que vous aviez faite à l'Abbé de *S***. Je savois que vous

*) Il avoit envoyé à cette Dame les Bustes des quatre plus grands Poëtes d'Angleterre, *Milton*, *Dryden*, *Pope*, *Shakespear*.

l'aviez fêté, que vous l'aviez présenté à M. de *Voltaire;* en un mot, que vous l'aviez reçu comme recommandé par un Ami. Il est parti le cœur plein de vous, et sa reconnoissance s'est répandue dans le mien. Mais pourquoi vous dire cela? N'avez-vous pas eu le plaisir de m'obliger? Ne me devez-vous pas aussi de la reconnoissance? N'est-ce pas à vous désormais de vous acquitter envers moi?

A Montmorency, le 18 Novembre 1759.

LII. LETTRE

DU MEME, A M. LE GENERAL CONWAY,

Qui lui avoit obtenu une gratification du Roi d'Angleterre.

Monsieur,

Aussi touché que surpris de la faveur dont il plaît au Roi de m'honorer, je vous supplie d'être auprès de Sa Majesté l'organe de ma vive reconnoissance. Je n'avois droit à ses attentions que par mes malheurs; j'en ai maintenant aux égards du Public par ses graces. Je dois espérer que l'exemple de sa bienveillance m'obtiendra celle de tous ses sujets.

Je reçois, Monsieur, le bienfait du Roi, comme l'arrhe d'une époque heureuse autant qu'honorable, qui m'assûre, sous la protection de Sa Majesté, des jours désormais paisibles. Puissé-je n'avoir à les remplir que des vœux les plus purs et les plus vifs pour la gloire de son règne, et pour la prospérité de son auguste Maison!

Les actions nobles et généreuses portent toujours leur récompense avec elles. Il vous est aussi naturel, Monsieur, de vous féliciter d'en faire, qu'il est flatteur pour moi d'en être l'objet.

Je vous supplie, Monsieur, d'agréer les sentimens de ma gratitude et de mon profond respect, etc.

A Wootton, le 26 Mars 1767.

LIII. LETTRE

DU MEME A LORD ***.

Je ne saurois, Mylord, attendre votre retour à Londres, pour vous faire les remercimens que je vous dois. Vos bontés m'ont convaincu que j'avois eu raison de compter sur votre générosité. Pour excuser l'indiscrétion qui m'y a fait recourir, il suffit de jetter un coup-d'œil sur ma situation.

Trompé par des traîtres, qui, ne pouvant me déshonorer dans les lieux où j'avois vécu, m'ont entraîné dans un pays où je suis inconnu, afin d'y exécuter plus aisément leur projet; je me trouvai jetté dans cette Isle après des malheurs sans exemple. Seul, sans appui, sans défense au milieu d'un peuple qui n'aime pas naturellement les étrangers, j'avois le plus grand besoin d'un protecteur. Et où pouvois-je mieux le chercher que parmi cette illustre Noblesse, à laquelle je me plaisois à rendre honneur, avant de penser qu'un jour j'aurois besoin d'elle pour m'aider à défendre le mien?.....

Pardonnez, Mylord, cette longue Lettre. Me pardonneriez-vous mieux d'être indifférent à ma réputation dans votre pays? Les Anglois valent bien qu'on soit faché de les voir injustes, et qu'afin qu'ils cessent de l'être, on leur fasse sentir combien ils le sont, etc.

LIV. LETTRE

DU MEME A M. LE DUC DE GRAFFTON,

Qui avoit obtenu la modération de quelques droits exigés par la Douane.

Monsieur le Duc,

Je vous dois des remercimens, que je vous prie d'agréer. Quoique les droits qu'on avoit exigés pour mes Livres à la Douane, me parussent forts pour la chose

et pour ma bourse, j'étois bien éloigné d'en demander le remboursement. Vos bontés très-gratuites sur ce point, en sont d'autant plus obligeantes. Puisque vous voulez que j'y reconnoisse aussi celles du Roi, je suis aussi flatté qu'honoré d'une grace d'un prix inestimable, par la source dont elle vient. Je la reçois donc avec la reconnoissance que je dois aux faveurs de Sa Majesté, passant par des mains si dignes de les répandre.

Daignez, Monsieur le Duc, recevoir avec bonté les assurances de mon profond respect, etc. etc.

A Wootton, le 7 Févr. 1767.

LV. LETTRE

DU MEME, A M. GRANVILLE,

Son voisin de Campagne, qui lui faisoit de petits cadeaux.

Je vous suis attaché, Monsieur, et je bénis le Ciel dans mes infortunes, de la consolation qu'il m'a ménagée en me donnant un voisin tel que vous. Mon cœur est plein de l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi, de vos attentions, de vos soins, de vos bontés, mais non pas de vos dons. Sans les refuser, je n'en serai pas plus reconnoissant que si vous ne m'en faisiez aucun. Ils n'ajoutent rien à mes sentimens pour vous; je ne vous en aimerai pas moins; et je serai plus à mon aise, si vous voulez-bien les supprimer désormais.

Vous voilà bien averti, Monsieur, vous savez comment je pense, et je vous ai parlé très-sérieusement. Du reste, votre volonté soit faite, et non pas la mienne. Vous serez toujours le maître d'en user comme il vous plaira, etc. etc.

A Wootton, Février 1767.

Voyez l'art. COMPLIMENT, où l'on trouve aussi plusieurs *Lettres de Remercîment*; ainsi que l'article Lettres OBLIGEANTES et OUVRAGE DONNE.., *Voyez* encore la Lettre V. de l'art, AMITIE.

REPONSES A LETTRES DE DEMANDE.

Voyez pag. 190 et *suiv.* du Tome Ier.

REPONSES A LETTRES DE FELICITATION.

Voyez à la fin de l'article FELICITATION, To. II. pag. 27 et *suiv.* et *passim* dans l'art. même.

REPONSES A LETTRES DE RECOMMANDATION ET DE REMERCIMENT.

Voyez dans l'un et l'autre de ces articles.

LETTRES DE REPROCHES.

I. LETTRE

DE J. J. ROUSSEAU A M. DIDEROT.

Vous vous plaignez beaucoup des maux que je vous ai faits. Quels sont-ils donc enfin ces maux? Seroit-ce de ne pas endurer assez patiemment ceux que vous aimez à me faire? de ne pas me laisser tyranniser à votre gré? de murmurer quand vous affectez de me manquer de parole et de ne jamais venir lorsque vous l'avez promis? Si jamais je vous ai fait d'autres maux, articulez-les. Moi, faire du mal à mon Ami! Tout cruel, tout méchant, tout féroce que je suis, je mourrois de douleur, si je croyois jamais en avoir fait à mon cruel Ennemi, autant que vous m'en faites depuis six semaines.

Vous me parlez des services que vous m'avez rendus! je ne les avois pas oubliés. Mais ne vous y trompez pas: beaucoup de gens m'en ont rendus, qui n'étoient pas mes Amis. Un honnête-homme qui ne sent rien, rend service, et croit être Ami; il se trompe, il n'est qu'honnête homme. Tout votre empressement, tout votre zèle pour me procurer des choses dont je n'ai que faire, me touchent peu. Je ne veux que de l'amitié, et c'est la seule chose qu'on me refuse.

Mon dessein n'est point d'entrer en explication pour ce moment-ci sur les horreurs que vous m'imputez. Je vois que cette explication seroit à présent inutile. Car, quoique né bon et avec une ame franche, vous avez pourtant un malheureux penchant à donner de mauvaises interprétations aux discours et aux actions de vos Amis. Prévenu contre moi, comme vous l'êtes, vous tourneriez en mal tout ce que je pourrois dire pour me justifier, et mes explications les plus ingénues ne feroient que fournir à votre esprit subtil de nouvelles interprétations à ma charge.

Je veux seulement que vous réfléchissiez un peu sur vous-même. Vous vous fiez à votre bonté naturelle; mais savez-vous à quel point l'exemple et l'erreur peuvent la corrompre? N'avez-vous jamais craint d'être entouré d'Adulateurs adroits, qui évitant de vous louer en face, s'emparent plus sûrement de vous, sous l'appât d'une feinte sincérité? Quel sort pour le meilleur des hommes d'être égaré par sa candeur même, et d'être innocemment, dans la main des méchans, l'instrument de leur perfidie!

Voilà des considérations que je vous prie de bien peser. Pensez-y long-tems avant que de me répondre. Si elles ne vous touchent pas, nous n'avons plus rien à dire. Mais si elles font quelque impression sur vous, alors nous entrerons en éclaircissement: vous

retrouverez un Ami digne de vous, et qui peut-être ne vous aura pas été inutile. J'ai, pour vous exhorter à cet examen, un motif de grand poids; et ce motif, le voici:

Vous pouvez avoir été séduit, ou trompé. Cependant votre Ami gémit dans sa solitude, oublié de tout ce qui lui étoit cher. Il peut y tomber dans le désespoir, y mourir enfin, maudissant l'ingrat dont l'adversité lui fit tant verser de larmes, et qui l'accable indignement dans la sienne. Il se peut que les preuves de son innocence vous parviennent enfin, que vous soyez forcé d'honorer sa mémoire, et que l'image de votre Ami mourant ne vous laisse pas des nuits tranquilles. *Diderot*, pensez-y. Je ne vous en parlerai plus.

II. LETTRE

DE M. DE LA CONDAMINE, A L'AUTEUR D'UN VOYAGE DE LONDRES.

Je n'ai pas, Monsieur, l'honneur d'être connu de vous, ni celui de vous connoître que par vos ouvrages. L'estime qu'ils m'ont inspirée pour leur Auteur, m'a engagé d'acheter le dernier que vous venez de publier. J'ai été fort surpris de m'y voir cité d'une manière très-désobligeante et très-injuste.

Je sens qu'à votre place, quand j'aurois été sûr de n'avancer que des faits vrais, je me serois abstenu de blesser, même légérement, quelqu'un dont je n'avois pas à me plaindre. Vous pourriez me répondre, que j'aurois fait en ce cas plus que je ne devois, et que vous n'étiez pas obligé d'en faire autant. Mais vous conviendrez du moins, que puisqu'il vous plaisoit de blâmer sans nécessité, dans un Ecrit public, un homme qui ne vous a rien fait, vous deviez au moins vous assurer que vous n'avanciez rien de contraire à la vé-

rité. Je vous fais vous-même juge, si vous avez suivi cette règle.....

J'espére que dans une nouvelle édition (et le débit rapide de votre Ouvrage annonce qu'elle sera prochaine), vous voudrez-bien réformer les faits dont vous avez été mal instruit. Ils répandent sur moi un ridicule que je ne mérite point. Vous n'aviez pas besoin de cette ressource pour égayer vos Lecteurs, que vous occupez toujours agréablement, quoique vous puissiez vous contenter de les instruire, etc.

N. B. L'Auteur de Londres donna à M. de la *Condamine* la satisfaction que ce célèbre Académicien méritoit.

III. REPONSE

DU DUC DE NOAILLES A UNE LETTRE DE REPROCHES DE L'EVEQUE DE CHALONS, SON ONCLE.

J'ai reçu, mon cher Oncle, la Lettre que vous m'avez écrite, qui étoit pour moi seul. C'est une précaution sage et digne de vous. En effet, elle étoit d'un style qui ne devoit pas se rendre public: par rapport à vous, s'entend; car pour moi, je suis prêt à essuyer les plaintes de mes parens. Un de vos grands griefs est, qu'étant entré dans le Ministére, je ne sois pas uniquement occupé de vous. Je vous avouerai que les motifs qui m'ont déterminé à me charger du pénible emploi dont on m'a honoré, n'ont point été que tous mes Parens, ni moi, fissions fortune. Ce n'est pas-là ma façon de penser; et comme j'ai été choqué en plus d'une occasion de ce que j'ai vu faire aux familles de la plupart des Ministres du tems passé, j'ai été extrêmement en garde avec la mienne, lorsque je suis entré en place: et cela par respect pour le Public, qui fait volontiers des observations un peu sévéres sur la conduite de ceux qui entrent dans l'administration des affaires. Je comprends que ce régime n'est pas de votre

goût. J'en suis, en vérité, bien fâché; car j'aurois grande envie de vous plaire: mais je n'en changerai pas. Au surplus, quoique vous ayez huit ou dix ans plus que moi, et une Croix pendue à votre coû, dont je respecte, comme je le dois, le caractére; tout cela, dis-je, ne vous met point en droit de m'écrire la Lettre que je reçois. C'est tout ce que je puis dire pour l'amour de vous, et plus encore pour l'amour de moi.

13 Janvier 1718.

IV. LETTRE

DE M. L'ABBE C** A UN AMI,

En reponse à une Lettre de reproches.

Je ne mérite, mon très-cher Ami, ni vos louanges, ni vos reproches. L'application aux travaux de l'esprit n'a point altéré en moi les sentimens du cœur. Ma Lettre vous a paru sèche, parce que j'étois malade en l'écrivant; parce que la poursuite d'un procès non moins désagréable que dispendieux attriste mon imagination; enfin parce que les perfidies que j'ai essuyées depuis-peu, ont fermé mon ame à toutes les idées flatteuses et riantes. Mais je suis bien éloigné de confondre les vrais Amis, avec ces hommes faux et jaloux qui n'en portent que le nom, et qui sous le manteau de l'amitié cachent le poignard de la haîne et de l'envie. Je vous ai toujours connu de la sensibilité; je serois bien fâché de la voir diminuer par une indifférence que vous ne méritez point. Je suis flatté et touché de votre amitié, et je souhaite trouver en vous les sentimens que vous m'avez inspirés.

Vous me marquez que vous avez été trompé dans toutes vos espérances; j'en suis très-affligé, mais je n'en suis point surpris. Rappellez-vous tout ce que je vous ai dit sur la méchanceté des hommes, sur les vai-

nes illusions dont les Grands nous bercent, sur la jalousie active des Petits qui cherchent à fermer au Mérite tous les chemins de la Fortune. Vous n'êtes pas le seul qui ayez été abusé par les chimères de la grandeur: mais je partage vos peines avec autant de vivacité, que si ce que vous m'annoncez étoit nouveau pour moi. Si vous vous souvenez de mes réflexions sur la nécessité de se faire soi-même son bien-être, vous verrez qu'on ne peut guéres compter sur les hommes, mais qu'on peut toujours compter sur soi: et vous êtes fait pour soutenir les travaux et surmonter les obstacles, etc. etc.

V. LETTRE

A UN ANCIEN AMI.

Mon cher et ancien Ami, je romps un silence, qui paroît fort indifférent à votre cœur, mais qui pèse beaucoup au mien. Je vous ai toujours aimé; je vous aime encore, tout ingrat que vous êtes. Il y a deux ans que je vous écrivis, et il y a deux ans que j'attends votre réponse. Vous avez sans doute mieux aimé ajouter foi aux propos d'une personne qui me haït aujourd'hui, peut-être parce qu'elle m'a trop aimé autrefois, qu'à l'exposition simple et sincére de mes torts et de ma justification. J'espérois que vous seriez le lien de deux cœurs faits l'un pour l'autre, mais que des malentendus et de faux rapports avoient désunis. Je me suis trompé, et c'est un nouveau motif de me détacher des illusions de ce monde; j'y tiens pourtant beaucoup encore, et je serois bien fâché que l'amitié, et sur-tout celle que vous me devez, fût une de ces chimères qu'il faut laisser-echapper. Je m'intéresserai toujours vivement à votre fortune, à votre réputation, et à votre famille: si je ne suis pas payé de retour, je me consolerai en sachant qu'il est beau de faire des ingrats.

VI. LETTRE

DE MLLE. DE SCUDERI AU COMTE DE BUSSI. 1691.

Ne vous vantez plus de connoître l'amitié, Monsieur: il y a six mois que je ne vous ai écrit, parce que je n'ai bougé du lit de tout l'hyver, et je n'ai pas eu la moindre marque de votre souvenir. Je vois bien que je pourrois être morte deux ou trois ans, sans vous inquietter, si mon ombre ne vous alloit reprocher votre oubli. Prenez-y garde au moins; cela pourroit bien vous arriver, car je crois que je saurai aimer au-delà du tombeau. Comment vous êtes-vous accommodé de ce terrible hyver? Nous autres, gens avancés, en trouvons la carriére bien rude. J'ai eu bonne compagnie au chevet de mon lit: mes maux, et le froid qui m'avoit engourdi, m'ont toujours laissé l'ésprit et la langue libres, et le cœur aussi chaud pour mes Amis, que s'ils le méritoient; car, à vous parler franchement, vous n'êtes pas le seul dont je pourrois me plaindre: mais, parce que je vous aime plus que les autres, je ne me plains que de vous. Ces sentimens-là ne sont-ils pas trop délicats pour vous, Monsieur?

VII. LETTRE

D'UN HOMME AUQUEL ON AVOIT PRETÉ DES PROPOS INJURIEUX CONTRE UN DE SES AMIS.

Jamais on n'a été plus étonné, Monsieur, que je l'ai été en lisant votre Lettre. Si je n'y avois reconnu votre écriture, je me serois imaginé que c'étoit la production d'un homme qui ayant rêvé la nuit, auroit mis le lendemain son rêve par écrit et me l'auroit envoyé. Tous les propos qu'on m'a prêtés avec autant de malice que de bêtise, n'ont pas, en effet, plus de fondement que n'en a un rêve.

Je ne me rappelle point d'avoir eu aucune occasion de parler de vous; et si elle s'étoit présentée, je n'aurois pu m'expliquer que dans des termes d'estime et de reconnoissance. Je défie celui qui vous a tenu un autre langage, de se nommer, et de me mettre à-portée de lui répondre. Vous m'auriez rendu plus de justice, et vous vous la seriez rendue à vous-même, en dédaignant ses impostures. Des discours injurieux ne peuvent être tenus sur un homme tel que vous, et sont indignes d'un homme comme moi.

Si j'ai cessé de vous écrire, c'est que dans le torrent d'occupations qui m'entraînent, je n'ai pas quelquefois le tems de penser à moi-même. Mais je puis bien vous protester qu'il ne m'est resté de vous que des idées avantageuses. Votre souvenir me sera toujours cher, et votre estime précieuse. J'espére que la calomnie ne sera pas venue à bout de me la faire perdre, et que vous n'écouterez plus à l'avenir ses discours empoisonnés. etc. etc.

Août 1757.

VIII. LETTRE

DU COMTE DE BUSSI AU COMTE DE COLIGNI.

Quoi! vous avez passé vous-même à ma porte, à l'entrée de la nuit, sans venir coucher chez moi! Quoi! mon Parent, mon Ami, qu'il y a dix ans qui ne m'a vu, me faire un tour comme celui-là! Cela mériteroit que je ne vous fisse pas les reproches que je vous fais: ils sont trop obligeans pour une pareille action. Quand vous n'auriez pas eu le plaisir de me revoir, je vous aurois dit mille nouvelles, sur quoi nous aurions fait cent mille réflexions. Nous nous serions montré, l'un à l'autre, la fermeté avec laquelle nous soutenons notre mauvaise fortune. Mais enfin, puisque tout cela vous est indifférent, je me contenterai de vous dire que je suis, etc.

IX. LETTRE

DE MADAME LA DUCHESSE DU MAINE, A M. DE LA MOTTE,

Qui refusoit de lui envoyer des Vers.

Oui, vous avez raison; je me rends et je ne vous demande plus de Vers. Je vois que quand *Apollon* vous manque, vous n'avez plus de ressource. Que j'avois grand tort de vous proposer de vous adresser à quelque autre! Je ne vous ferai plus de menaces, puisque vous avez l'esprit assez bien fait pour prendre le tout en bonne part jusqu'à la suppression de mes Lettres.... Ainsi je finis tout court.

X. LETTRE

A UN MAUVAIS PAYEUR.

Vous me promîtes, Monsieur, par votre Lettre du 1 Octobre, que vous me feriez compter au premier jour l'argent que vous me devez. Nous voici au mois Février, et je n'ai pas reçu de nouvelles! La petite somme que je vous ai prêtée est une bagatelle pour vous, et est beaucoup pour moi. Je vous prie de me la faire-toucher au plutôt, et je vous renverrai votre billet. Je serois très-fâché que votre négligence m'obligeât d'en faire un autre usage. Mais j'y serai forcé, si vous me faites attendre plus long-tems.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XI. REPONSE

A UNE PERSONNE,

Qui se plaignoit que les plaisirs du Carnaval l'avoient fait-oublier.

Les plaisirs du Carnaval n'ont pu, mon cher Ami, distraire mon cœur; et les abstinences du Carême ne sauroient le dessécher. Je goûte peu de plaisirs loin de vous, et les folies bruyantes qui annoncent une

triste quarantaine m'ont toujours paru insipides. Si je ne vous ai pas écrit, c'est que j'attendois d'avoir une bonne nouvelle à vous donner: elle vous sera certainement agréable, car elle me regarde. Mais ce fruit dont je voulois vous faire goûter, n'est pas encore assez mûr. Dès qu'il le sera, vous le saurez dans l'instant.

XII. REPONSE

A UNE LETTRE DE REPROCHES.

J'attendois de votre cœur généreux, mon très-cher Ami, que vous insisteriez moins sur la faute d'un homme qui vous avoit demandé grace, et que vous ne le battriez point lorsqu'il étoit à vos pieds. Pour qui gardez vous votre indulgence, si vous ne l'exercez pas envers ceux que vous aimez? Vos reproches ont très-mortifié votre Ami; vous faites passer de mauvais momens à ceux qui donneroient leur vie pour vous procurer de beaux jours. Vous ne vous arrêtez qu'aux choses désagréables qu'on a pu vous dire, et vous oubliez les choses flatteuses. Doit-on, en cueillant les roses, ne s'attacher qu'aux epines et dédaigner les fleurs?

Votre colère m'a du-moins valu une Lettre de trois pages. J'aimerois mieux que vous fussiez long en amitié, et court dans le ressentiment. Mais on vous tient compte de tout, même lorsqu'on n'y trouve pas son compte. Il vaut mieux recevoir des réprimandes de vous, que de ne rien recevoir du tout.

Vous peignez si-bien les charmes d'un attachement mutuel, qu'il y auroit de l'injustice de vous croire incapable d'amitié: c'est une vertu que vous savez sentir et inspirer. On ne peut vous connoître, sans s'intéresser vivement à vous et on ne peut s'intéresser à vous sans vous aimer. C'est avec ces sentimens que je veux vivre et mourir le meilleur de vos Amis.

XIII. LETTRE

DE MONSIEUR DE V** A M. DE LA MARRE,

Au sujet de l'Edition qu'il avoit donnée de la Tragédie de la Mort de César.

Je me flatte, mon cher Monsieur, que quand vous ferez imprimer quelqu'un de vos Ouvrages, vous le ferez avec plus d'exactitude que vous n'en avez eu dans l'Edition de *Jules-César*. Permettez que mon amitié se plaigne que vous ayez hazardé, dans votre Préface, des choses sur lesquelles vous deviez auparavant me consulter.

Vous dites, par exemple, que dans certaines circonstances le parricide étoit regardé comme une action de courage et même de vertu chez les Romains; ce sont de ces propositions qui auroient grand besoin d'être prouvées.

Si vous m'aviez envoyé votre Préface, je vous aurois prié de corriger ces bagatelles; mais vos fautes sont si peu de chose en comparaison des miennes, que je ne songe qu'à ces dernières: j'en ferois une fort grande de ne vous point aimer, et vous pouvez compter toujours sur moi,

A Cirey, le 15 Mai 1736.

Voyez la Lettre XVI. OUVR. DONNE.

XIV. LETTRE

DE M. L'ABBE DE CHAULIEU, A MADAME LA DUCHESSE DE ***.

Vous m'aviez paru, Madame, faire si-peu de cas de ma bonne santé, et vous en parliez même si souvent avec mépris, que je ne puis m'imaginer que ce soit un si grand crime auprès de vous que de l'avoir perdue. J'éprouve cependant tout le contraire. La goutte m'ôte toutes les marques d'honneur de vous souvenir, de pitié, d'amitié, qui auroient fait toute

ma consolation. Il y a quinze jours que je suis dans mon lit, sans que vous ayez envoyé demander par un laquais au bedeau du *Temple**) s'il m'avoit enterré, ou non. N'ai-je pas raison de me plaindre, et de vous faire quelques reproches de votre oubli et de votre indifférence? Car en aimant, qui ne veut être aimé?

XV. LETTRE **)

D'UNE MÈRE A SON FILS, EN L'ELOIGNANT DE PARIS.

Mon Fils, il m'en coûte tant de vous tenir éloigné de moi, que, si je n'écoutois que mon penchant, je vous retiendrois toujours ici. Mais c'est ma trop grande tendresse pour vous, qui m'empêche de m'y livrer. Tandis que vous avez été auprès de moi, j'ai vu avec la plus grande douleur, qu'au lieu de répondre à l'attachement de votre Mere, et de lui rendre en toutes choses la complaisance qu'elle aimoit à avoir pour vous, vous ne vous appliquiez qu'à lui faire-éprouver des contradictions continuelles. Les mutineries déchirent trop mon cœur, pour que je puisse les endurer davantage.

J'ai donc pris la résolution de vous placer loin de moi. Je veux m'épargner l'affliction d'être à tout moment l'objet et le témoin de votre désobéissance. Puisque vous ne voulez pas répondre aux tendres soins que j'ai pris de votre éducation, j'aime mieux que vous deveniez un mauvais sujet loin de mes yeux, que de voir mon Fils chéri manquer à chaque instant à ce qu'il doit à sa Mere. D'ailleurs je ne désespére pas que des gens fermes et sensés, qui n'auront pas pour vous le même foible que moi, ne viennent à bout de dompter votre caractére revêche.

Voilà, mon Fils, les raisons du parti que j'ai pris pour ne pas vous livrer à tous vos défauts, et pour ne

*) L'Abbé de *Chaulieu* demeuroit au *Temple* à Paris.

) Cette Lettre est tirée de celle que *J. J. Rousseau* écrivit à Madame de *T*.

pas me rendre tout-à-fait malheureuse. Je ne vous laisse point à Paris, pour ne pas avoir à combattre le desir de vous voir. Mais je ne vous tiendrai pas non-plus si éloigné, que, si l'on est content de vous, je ne puisse vous faire-venir ici quelquefois, etc.

XVI. LETTRE

D'UNE DEMOISELLE PENITENTE, A UN SÉDUCTEUR.

Jusqu'à quand, Monsieur, me tourmenterez-vous? N'ai-je pas assez souffert pour vous, et faut il m'exposer à de nouvelles peines? Dès-honorée dans le Public, odieuse à mes Parens; maltraitée ou punie par eux, quel état est plus triste que le mien? Et vous qui êtes la cause de tous mes maux, et qui devriez m'en offrir le remède, vous cherchez à les prolonger? Non, je me guérirai d'une passion qui a fait l'opprobre et le tourment de ma vie. L'honneur me l'ordonne, et il sera obéi. Il est des amours condamnables, mais qu'une union sacrée peut épurer. Le vôtre n'est pas de ce genre. Vous vous êtes imposé des chaînes que vous ne pouvez rompre, et les liens que vous aviez formés avec moi ne pouvoient durer ni devant Dieu, ni devant les hommes. Je ne puis y penser sans remords; je ne puis me rappeller mes égaremens sans répandre des larmes. Si vous m'avez aimée comme vous me l'assuriez, donnez-m'en une derniére preuve en cessant de me voir. Toutes vos tentatives seront inutiles. J'éviterai votre présence, comme celle de l'auteur de mes malheurs. Je veux réparer, s'il se peut, par la conduite la plus sage, le tort irréparable que j'ai fait à ma réputation. Puissé-je obtenir grace aux yeux du Public! Puissiez-vous oublier une infortunée qui s'est égarée avec vous, et puissé-je oublier moi-même que je vous avois donné mon cœur! Adieu, et pour toujours.

XVII. LETTRE

DE J. B. ROUSSEAU AUX SIEURS FRITSCH ET BORN, LIBRAIRES DE ROTERDAM,

Qui l'imprimoient malgré lui.

J'ai été très-surpris de voir dans vos Gazettes que mes *Oeuvres*, vraies ou supposées, étoient prêtes de voir le jour. Je l'ai été bien d'avantage, d'apprendre que dans un Pays où les Lettres sont en quelque recommandation, deux Libraires ne faisoient point de difficulté d'imprimer un homme vivant, sans savoir de lui s'il le trouvoit bon. Je ne sais si vous avez cru que la guerre qui est entre nos deux Nations, vous mettoit en droit de profiter d'un vol qui m'a été fait. Si cela est, permettez-moi de vous dire que vous vous êtes trompés. Les Gens-de-lettres n'ont jamais été compris, que je sache, dans les querelles des Puissances, et les Auteurs ont de tout tems regardé les Libraires comme les dépositaires, et non comme les voleurs de leurs Ouvrages.

Le tort que vous me faites en cela est d'autant plus considérable, que je sais par des avis certains que celui qui vous a choisis pour complices de son larcin, ne s'est pas contenté d'altérer et de corrompre le peu de Piéces de moi qu'il a pu ramasser; mais que, par une malice abominable, il y a joint quantité d'ouvrages grossiers et libertins, auxquels je n'ai jamais eu la moindre part. Ainsi, Messieurs, non-seulement vous offensez cruellement un homme qui ne vous a jamais fait de mal; mais vous abusez le Public qui doit toujours être respecté, sans avoir d'autre garant de votre conduite qu'un homme pour lequel ce même Public n'a jamais eu que du mépris.

Vous êtes les maîtres de faire-paroître cette coupable édition. Mais si vous le faites, je vous réponds

d'avance de l'indignation éternelle de tous les honnêtes-gens, non pas contre moi qui trouverai peut-être plus d'un moyen de me laver d'une si noire imposture, mais contre ceux qui n'auront pas eu honte de la consacrer par l'impression. Il ne faut pas que vous espériez d'établir votre fortune en publiant des Ouvrages faits pour la canaille, tels que ceux qu'on a l'impudence de m'attribuer. Les honnêtes-gens ne meublent pas volontiers leurs Bibliothèques de ces honteuses rapsodies, qui ne décrient pas moins le Libraire qui les imprime, que l'Auteur qui les a faites, et vous vous appercevrez peut-être dans la suite que l'on vous a fait un présent plus propre à détruire votre crédit qu'à l'augmenter.

Je ne vous parle point du volume d'injures que vous promettez contre moi sous le titre d'*Anti-Rousseau*. Vous ne pouvez mieux me venger de mes ennemis, qu'en publiant les infamies dont ils sont capables. J'aurois mauvaise grace d'exiger, de la médisance de ces petits barbouilleurs de papier, une retenue qu'ils n'ont pas pour les Têtes les plus sacrées.

Pour vous, Messieurs, si vous êtes, comme je le crois, assez gens-d'honneur pour faire cas de mes avis, le Public vous en saura gré, et je vous en serai très-obligé. Si au contraire vous jugez à propos de continuer l'édition d'un livre que je vous déclare n'être point de moi, vous pouvez encore y ajoûter cette Lettre, dont vous ne sauriez douter que je ne sois l'auteur, puisque je la signe, et que je veux bien vous y assurer que je suis,

MESSIEURS,

Votre, etc.

A Soulevre, le 13 Août 1711.

XVIII. LETTRE

DE M. L'ABBE ***, A UN MAUVAIS-PLAISANT,

Qui lui reprochoit d'être triste.

Je n'aurois pas imaginé, Monsieur, qu'une Comédie plaisante que je vous avois prêtée pour vous faire-rire, seroit l'occasion d'une dissertation sur ma tristesse. Cette dissertation venue si mal-à-propos, et reproduite pour la cinquantiéme fois, ne peut que me donner de l'humeur. Je ne crois pas être fort amusant; mais je ne croyois pas être assez ennuyeux pour me l'entendre reprocher si souvent.

Beaucoup de personnes se croient riantes, qui ne sont que risibles: leur enjouement n'est que de l'extravagance. Je suis bien éloigné d'avoir une pareille gaiété, et je ne veux être admis, nulle part en qualité de *Polichinelle*.

Les Princes autrefois avoient des Bouffons; mais les particuliers ne doivent avoir que des Amis.

Ces Amis ont des infirmités, qui influent sur le caractére. Leur reprocher qu'ils sont tristes, c'est les attrister d'avantage. Guériroit-on un étique, un hydropique, en lui disant qu'il est attaqué d'une maladie incurable?

Adieu, Monsieur. Lorsque vos Amis vous intéresseront, ils vous amuseront toujours assez. Soyez indulgent avec eux, comme ils le sont avec vous. Passez-leur quelques airs de tristesse, puisqu'ils vous passent plusieurs boutades d'humeur, etc. etc.

XIX. LETTRE

DE MONSIEUR DE LA MOTTE A MADAME DE LAMBERT,

Qui lui avoit reproché de n'admettre dans les Femmes, que l'imagination.

A quoi pensez-vous, Madame, de me faire une si mauvaise querelle? Vous me confondez avec des hé-

rétiques, que j'ai combattus cent fois en votre présence, et que je viens de dénoncer moi-même à la Princesse *). Quoi! Madame, je ne passerois aux Femmes que l'imagination et les saillies, à l'exclusion du sérieux et des vues profondes! A Dieu ne plaise, Madame: vous y avez mis bon ordre, et depuis que je vous ai vue, (car, il faut parler quelquefois sérieusement,) vous m'auriez bien guéri de cette erreur, si j'en avois été capable. Choisissez donc mieux où placer vos vengeances, etc.

XX. LETTRE

DE MONSIEUR DE V** A M. HORACE WALPOLE,

Pour répondre aux reproches qu'on lui a faits au sujet de Shakespear.

Monsieur,

J'ai reçu la Préface de votre *Histoire de Richard:* elle me paroît trop courte. Quand on a si visiblement raison, et qu'on joint à des connoissances une philosophie si ferme et un style si mâle, je voudrois qu'on me parlât plus long-tems. Votre pere étoit un grand Ministre et un bon Orateur; mais je doute qu'il eût pu écrire comme vous.

Après avoir lu la Préface de votre Histoire, j'ai lu celle de votre Roman. Vous vous y moquez un peu de moi. Les Français entendent raillerie; mais je vais vous répondre sérieusement.

Vous avez fait-accroire à votre nation que je méprise *Shakespear*. Je suis le premier qui ai fait-connoître *Shakespear* aux Français. J'en ai traduit des passages il y a 40 ans, ainsi que de *Milton*, de *Waller*, de *Rochester*, de *Dryden* et de *Pope*. Je peux vous assurer qu'avant moi presque personne en France ne connoissoit la poésie anglaise: à peine avoit-on même entendu parler de *Locke*.

*) Madame la Duchesse *du Maine*.

Ma destinée a encore voulu que je fusse le premier qui ait expliqué à mes Conitoyens les découvertes du grand *Newton*, que quelques sots parmi nous appellent encore des *Systémes*. J'ai été votre Apôtre et votre Martyr. En vérité, il n'est pas juste que les Anglais se plaignent de moi.

J'avois dit, il y a très-long-tems, que si *Shakespéar* étoit venu dans le siécle d'*Addisson*, il auroit joint à son génie l'élégance et la pureté qui rendent *Addisson* recommandable. J'avois dit que son génie étoit à lui, et que ses fautes étoient à son siécle. Il est précisément, à mon avis, comme le *Lopez de Vega* des Espagnols et comme leur *Caldéron*. C'est une belle nature, mais sauvage. Nulle régularité, nulle bienséance, nul art. De la bassesse avec de la grandeur, de la bouffonnerie avec du terrible: c'est le chaos de la Tragédie, dans lequel il y a cent traits de lumiére, etc.

XXI. LETTRE

DU MEME A UN ACADEMICIEN,

Où il répond aux reproches faits au sujet de ses Commentaires sur Corneille.

Vous me reprochez, Monsieur, de n'avoir pas assez étendu ma critique dans mes Commentaires sur plusieurs Vers de *Corneille*. Vous voudriez que j'eusse examiné plus sévérement les fautes contre la langue et contre le goût.

Si vous me reprochez trop d'indulgence, vous savez que d'autres ont trouvé dans mes Remarques trop de sévérité; mais je vous assure que je n'ai songé, ni à être indulgent, ni à être difficile. J'ai examiné les Ouvrages que je commentois, sans égard ni au tems où ils ont été faits, ni au nom qu'ils portent, ni à la Nation dont est l'Auteur. Quiconque cherche la vé-

rité, ne doit être d'aucun pays. Les beaux morceaux de *Corneille* m'ont paru au-dessus de tout ce qui s'est jamais fait dans ce genre chez aucun peuple de la terre; je ne pense point ainsi, parce que je suis né en France, mais parce que je suis juste. Aucun de mes compatriotes n'a jamais rendu plus de justice que moi aux étrangers; je peux me tromper, mais c'est assurément sans vouloir me tromper.

Le même esprit d'impartialité me fait convenir des extrêmes défauts de *Corneille*, comme de ses grandes beautés. Vous avez raison de dire que ses derniéres Tragédies sont très-mauvaises, et qu'il y a de grandes fautes dans ses meilleures. C'est précisément ce qui me prouve combien il est sublime, puisque tant de défauts n'ont diminué ni son mérite, ni sa gloire.....

Je n'ai pu dire que mon sentiment. Ce n'est point ici un vain discours d'appareil, dans lequel on n'ose expliquer ses idées, de peur de choquer les idées de la multitude; mais, en exposant ce que j'ai cru vrai, je n'ai en effet exposé que des doutes, que chaque Lecteur pourra résoudre.

XXII. LETTRE

DE J. J. ROUSSEAU A M. GUIS,

Qui lui avoit appris les propos du Public au sujet de sa brouillerie avec M. Hume.

A Wootton le 2 Août 1767.

Je me serois bien passé, Monsieur, d'apprendre les bruits obligeans qu'on répand à Paris sur mon compte. Vous auriez bien pu vous passer vous-même de vous joindre à ces cruels Amis, qui se plaisent à me plonger le poignard dans le cœur.

Le parti que j'ai pris de m'ensévelir dans cette solitude, sans entretenir aucune correspondance dans le monde, est l'effet de ma situation bien examinée. La

ligue qui s'est formée contre moi est trop puissante, trop ardente et trop adroite, pour que je sois en état de lui faire face, n'ayant d'autre appui que la vérité. Couper les têtes de cette hydre, ne serviroit qu'à les multiplier. Je n'aurois pas détruit une calomnie, que vingt autres plus cruelles lui succéderoient à l'instant.

Ce que j'ai à faire est de bien prendre mon parti sur les jugemens du Public, de me taire, et de tâcher au moins de vivre et mourir en repos.

Je n'en suis pas moins reconnoissant pour ceux que l'intérêt qu'ils prennent à moi, engage à m'instruire. En m'affligeant, ils m'obligent. S'ils me font du mal, c'est en voulant me faire du bien.

Ils croient que ma réputation dépend d'une Lettre injurieuse; cela peut être. Mais s'ils croient que mon honneur en dépend, ils se trompent. Si l'honneur d'un homme dépendoit des injures qu'on lui dit et des outrages qu'on lui fait, il y a long-tems qu'il ne me resteroit plus d'honneur à perdre. Ceux qui ne jugent que sur des preuves, ne me condamneront certainement pas; et ceux qui jugent sans preuves, ne valent pas la peine qu'on les désabuse.... J'ai un défenseur dont les opérations sont lentes, mais sûres: je les attends, etc.

Voyez aussi la Lettre XI. de l'art. AMITIE; et une tirade de la Lettre d'un Commis de Versailles, To. I. p. 198.

RETRACTATION,

Voyez l'art. EXCUSE.

LETTRES POUR REPROCHER OU POUR EXCUSER LE SILENCE.

I. LETTRE

D'UN AMI A UN AMI.

Je suis désespéré, mon cher Ami, de n'avoir pas reçu votre premiére Lettre. Toutes mes Lettres me parviennent par la Poste: comment la vôtre, pour qui j'aurois sacrifié toutes celles que je reçois, s'est-elle égarée? c'est ce que je ne conçois point; mais je n'y a pas moins de regret. Vous voyez que mon silence a été involontaire. Vous n'auriez pas dû lui donner de mauvaises interprétations, et vous devez assez compter sur moi, pour penser que, lorsque je ne vous réponds point, je n'ai pas reçu vos Lettres. Elles me sont trop chères, pour que je m'expose à ne plus en recevoir en les négligeant.

II. LETTRE

DU R. P. ** A UN DE SES AMIS.

Vos reproches sont très-obligeans, mon très-Révérend aimable Père, et ma réponse sera bientôt faite. Vous savez que quand on a gardé un silence qu'on auroit dû rompre depuis long-tems, on s'épuise à chercher de mauvaises excuses. Un Ami tel que vous, mérite qu'on agisse plus franchement avec lui. Je vous avouerai donc que mon péché favori, cette indolence que vous m'avez tant reprochée, m'a fait négliger jusqu'à présent un devoir dont j'aurois dû m'acquitter plutôt. Mais on peut être paresseux, et bon ami. C'est ce que j'éprouve en moi. Pardonnez-moi mes défauts, puisque vous n'avez pas pu les corriger. Vos leçons ont débrouillé mon esprit; vos avis ont perfectionné mon

cœur. Ce que je vous dois ne sortira jamais de ma mémoire. Daignez recevoir tout à-la-fois les hommages de ma reconnoissance, les excuses de ma paresse, et les sentimens de mon amitié. Elle est aussi tendre que respectueuse, etc. etc.

III. LETTRE

DE MONSIEUR ** A UN DE SES AMIS.

Après les preuves constantes de votre amitié, je ne m'attendois pas, Monsieur, à un si long silence. Seriez-vous malade? Auriez-vous oublié un ancien Ami? Ces deux idées me tiennent dans une inquiétude continuelle et attristante. Vous m'avez si souvent consolé, voudriez-vous m'allarmer aujourd'hui sur la chose à laquelle je tiens le plus, et me faire craindre la perte d'une amitié si chére à mon cœur?

IV. LETTRE

DU MEME AU MEME.

Pourquoi, mon très-cher Ami, desiré-je si fort de recevoir de vos Lettres? Elles augmentent mes regrets, au lieu de les calmer. Je devrois renoncer à un commerce épistolaire qui, loin de guérir mes plaies, les r'ouvre pour les faire saigner. Mais comment me priver du plaisir de vous écrire? de vous répéter cent fois l'excès de ma douleur? Non, je ne puis me déterminer à ce sacrifice, et je compte assez sur votre amitié pour croire que, si je le faisois, vous trouveriez que quelque chose manque à votre cœur. Ce sont les sentimens de ce cœur qui m'ont penétré. Le saillies de votre esprit auroient pu m'éblouir; la gaité de votre caractére pouvoit m'amuser: mais il n'y avoit que la solidité de vos sentimens, la justesse de vos idées, la sagesse de vos vues, qui pût faire d'une liison passagére une chaîne éternelle. Pourriez-vous rompre des nœuds que vous avez formés, et qui font notre bonheur mu-

tuel? Nous y perdrions l'un et l'autre; mais j'y perdrois bien plus que vous.

V. LETTRE

DU COMTE DE BUSSI A LA COMTESSE DE FIESQUE.

Je sais bien, Madame la Comtesse, qu'on seroit ridicule de s'attendre à une grande régularité de votre part; qu'il vous faut prendre sur ce pied-là, et même que vous pouvez avoir des affaires qui vous laissent peu de loisir. Mais il y a raison par-tout: deux lignes sont bientôt écrites, il ne faut pas trois mois pour cela. Cependant il y en a plus, que je n'ai reçu le moindre souvenir de vous. Il ne me manquoit plus que votre oubli, pour être traité en amitié comme je l'ai été en amour, etc. etc.

VI. LETTRE

D'UN AMI A UN AMI.

Il est tems, mon très-cher Ami, que je vous tire de votre assoupissement. Vous paroissez m'avoir entiérement oublié; vous m'aviez pourtant promis de me donner des marques de souvenir. Je suis aussi surpris qu'affligé de votre silence; vous excuserez sans doute les reproches que je vous en fais, en faveur de l'amitié qui me les arrache.

J'aime, comme vous, la retraite; j'ai besoin des consolations de cette amitié. Je hais ce monde si sot, si tumultueux, dont tous les plaisirs sont des ennuis brillans ou des amusemens insipides. Ce n'étoit qu'auprès de vous que je trouvois les solides amusemens, les vrais plaisirs: demi-heure d'entretien valoit mieux, selon moi, que dix années de conversation dans ce qui s'appelle la *bonne-compagnie*, et qui est si souvent indigne de ce nom. Mais pourquoi rappellé-je les instans d'un bonheur trop peu durable?

VII. REPONSE.

Mon amitié pour vous ne sera jamais endormie, et c'est à tort, mon cher Ami, que vous m'avez cru dans l'assoupissement. Si je paru vous négliger pendant quelques mois, c'est que j'attendois d'être de retour d'un long voyage pour vous donner de mes nouvelles. Me voici rendu à ma retraite : parmi les plaisirs que j'y goûte, votre Lettre a été un des plus sensibles. J'aurois bien tort de ne pas répondre à l'attachement d'un homme tel que vous. Soyez persuadé de toute ma reconnoissance; elle me tient au cœur, et de tous les sentimens que je vous dois, c'est le dernier qui mourra en moi.

VIII. REPONSE

DE M. *** A UNE LETTRE OU ON LUI REPROCHOIT SON SILENCE.

J'ai rarement, mon cher Monsieur, l'occasion de vous faire-parvenir les expressions de mon amitié; mais ce sentiment n'en est pas moins vif en moi. J'avois d'ailleurs cessé de vous écrire, parce que M. l'Abbé T**, notre Ami commun, vouloit-bien être l'interprète de mon attachement. J'ai un double plaisir aujourd'hui, en vous faisant part du sien et du mien. Je réparerai, par une tendresse vive et active, ce que vous appellez ma paresse ; et je ne connoîtrai jamais ce défaut, lorsqu'il s'agira de vous, et de tout ce qui a rapport à vous.

Je vois avec plaisir que l'absence n'a pas changé l'état de votre cœur; et je puis vous assurer qu'elle a augmenté la sensibilité du mien. Je regrette dans le tumulte d'une grande Ville le calme de la solitude et les charmes de votre société. Il manque à mon bonheur de partager le vôtre, etc.

IX. AUTRE LETTRE

Sur le même sujet.

Vous avez la bonté, Monsieur, de vous inquiéter de mon silence, et je serois bien ingrat, si je ne m'empressois de calmer votre chagrin. Je n'ai point été malade. Mais le maudit emploi dont on m'a revêtu, m'a obligé de courir pendant les mois entiers de Septembre et d'Octobre. Il n'y a qu'un instant que je suis rentré dans ma chaumiére, et je profite de ce premier moment, pour vous dire que je n'ai cessé de vous aimer, et que ce sentiment est l'unique plaisir d'une vie très-occupée et et très-agitée.

X. LETTRE

D'UN HOMME-DE-LETTRES A M. C**.

Vous devez être persuadé, Monsieur, que je n'ai différé de répondre à votre Lettre obligeante, que dans l'intention d'accompagner la réponse de quelques témoignages de ma reconnoissance. Je voudrois qu'ils fussent plus éclatans; mais du-moins sont-ils offerts avec cette sincérité qui flatte toujours les cœurs sensibles. Les Ouvrages, que je vous offre ne sont que des esquisses, qui n'ont d'autre utilité qu'en ce qu'elles servent à connoître les hommes. Pour vous qui les pesez avec des balances d'or, excusez à-la-fois et la médiocrité de mon hommage et le retardement de ma réponse, etc. etc.

XI. LETTRE

DU COMTE DE BUSSI, A MAD. LA MARQUISE D'HUMIERES.

A Bussi, ce 6 Mars 1667.

Si j'en croyois aux apparences, Madame, je vous ferois des reproches, de ne m'avoir point écrit depuis six mois que je suis parti de Paris. Mais vous êtes une trop bonne parente et amie, pour croire que vous ayez

tort sur les devoirs de l'amitié et de la proximité. Ces réflexions, Madame, m'allarment sur votre santé: sans elle vous ne sentiriez pas vos prospérités, et ce seroit grand dommage que vous ne fussiez pas heureuse de tout point.

XII. LETTRE

DU MEME A MONSIEUR DE M**.

A Bussi, 23 Décembre 1602.

Pourquoi ne me faites-vous point réponse, Monsieur? car vous avez reçu la Lettre que je vous écrivis en arrivant ici. Je ne m'étendrai pas en longs reproches; peut-être n'en méritez-vous point. Si vos en méritez, j'aime mieux vous abandonner à vos remords, que de me plaindre. Sérieusement, mandez-moi ce qui vous a empêché de m'écrire. J'aimerois mieux que vous eussiez été un peu malade, que de croire que vous m'eussiez moins aimé.

XIII. LETTRE

DU PERE BOUHOURS AU COMTE DE BUSSI.

A Paris, ce 6 Février 1675.

J'ai reçu votre Lettre, Monsieur, avec toute la joie que donnent les Lettres qu'on souhaite extrêmement, et qu'on n'attend presque plus. Je ne savois à qui me prendre de votre silence: il ne s'en est rien fallu que je ne m'en sois pris à cette résignation que le Ciel vous a donné depuis-peu, et qui vous a un peu endurci. A vous parler franchement, Monsieur, quelque zèle que j'aie pour votre repos et pour votre salut, je ne serois pas bien aise que vous fussiez si Philosophe et si Chrétien pour moi.

XIV. REPONSE

A UNE LETTRE OU L'ON EXCUSOIT SON SILENCE.

Quand je n'aurois pas reçu votre Lettre, mon cher Monsieur, je ne serois pas moins persuadé de votre

amitié. On peut se taire sans oublier. On savoit aimer avant que l'écriture fût en usage; et depuis qu'on a su écrire, on a menti plus souvent qu'on n'a dit la vérité. Après cela, s'amusera-t-on à des signes si douteux? N'est-ce pas notre cœur qui nous doit rendre témoignage de notre affection, et nous assurer l'un de l'autre? Je veux croire que, lorsque vous ne me parliez point, vous pensiez à moi. C'est ainsi que j'interprète votre silence, et que je rends justice à votre amitié. Traitez la mienne de la même maniére, et croyez que personne n'est à vous plus tendrement que moi.

XV. AUTRE REPONSE

A UNE LETTRE SUR LE MEME SUJET.

Votre Lettre, mon cher Monsieur, m'a causé la surprise la plus agréable. Après quinze ans de silence, j'aurois pu la prendre pour un billet venu du séjour des Ombres. Je craignois que vous ne m'eussiez entiérement oublié; je suis très-flatté de n'être point mort pour vous, et que vous soyez ressuscité à l'amitié, etc. etc.

XVI. REPONSE

A UNE LETTRE OU L'ON REPROCHOIT UN STYLE TROP LACONIQUE.

Vous me dites, mon cher Ami, que j'ai la plume d'un Spartiate; j'aimerois mieux avoir avec vous les graces d'un Athénien; mais il n'appartient pas à tout le monde d'avoir la qualité aimable de ce Peuple ingénieux. Daignez me prendre tel que je suis. Le laconisme que vous me reprochez, est accompagné de beaucoup de tendresse; et si je ne vous exprime pas longuement mon amitié, je la sens avec vivacité. Quant à ma santé, elle n'est pas excellente, mais elle est passable. Il

faut se contenter de la médiocrité, lorsqu'on ne peut parvenir à la richesse. *Vale, et ama amantem.*

XVII. LETTRE

DE J. J. ROUSSEAU A MYLORD MARÉCHAL.

Sur la dernière Lettre, Mylord, que vous avez dû recevoir de moi, vous aurez pu juger du plaisir que m'a causé celle dont vous m'honorez. Vous m'avez fait-sentir un peu cruellement à quel point je vous suis attaché. Trois mois de silence de votre part, m'ont plus affecté et navré, que ne fit le décret du conseil de Genève.

Tant de malheurs ont rendu mon cœur si inquiet, que je crains toujours de perdre ce que je desire si ardemment de conserver. Vous êtes mon seul protecteur, le seul homme à qui j'aie de véritables obligations, le seul Ami sur lequel je compte, le dernier auquel je me sois attaché, et auquel il n'en succédera jamais d'autres. Jugez sur cela si vos bontés me sont chères, et si votre oubli m'est facile à supporter.

Je suis fâché que vous ne puissez habiter votre maison que dans un an. Tant qu'on en est encore aux Châteaux-en-Espagne, toute habitation nous est bonne. Mais quand enfin l'expérience et la raison nous ont appris qu'il n'y a de véritable jouissance que celle de soi-même, un logement commode et un corps sain deviennent les seuls biens de la vie.....

Je n'ai point encore reçu la Traduction que vous m'annoncez. Je l'attendois pour vous écrire. Mais voyant que le paquet ne vient point, je ne puis différer plus long-tems. Mylord, j'ai le cœur sans cesse plein de vous. Songez quelquefois à votre fils le cadet.

8 Décembre 1764.

XVIII. LETTRE

DU MEME AU MEME,

Après sa brouillerie avec M. Hume.

Abréger la correspondance!.... Mylord, que m'annoncez-vous, et quel tems prenez-vous pour cela? Serois-je dans votre disgrace? Ah! dans toute les malheurs qui m'accablent, voilà le seul que je ne saurois supporter.

Si j'ai des torts, daignez les pardonner. En est-il, ou peut-il en être, que mes sentimens pour vous ne doivent racheter? Vos bontés pour moi font toute la consolation de ma vie: voulez-vous m'ôter cette unique et douce consolation?

Vous avez, dites-vous, cessé d'écrire à vos Parens. Eh! qu'importe? Tous vos Parens, tous vos Amis ensemble, ont-ils pour vous un attachement comparable au mien? C'est votre âge, Mylord, ce sont mes maux, qui nous rendent plus utiles l'un à l'autre. A quoi peuvent mieux s'employer les restes de la vie, qu'à s'entretenir avec ceux qui nous sont chers?

Vous m'avez promis une éternelle amitié; je la veux toujours, j'en suis toujours digne. Les Terres et les Mers nous séparent; les Hommes peuvent semer bien des erreurs entre nous: mais rien ne peut séparer mon cœur du vôtre, et celui que vous aimâtes une fois, n'a point changé.

Si réellement vous craignez la peine d'écrire, c'est mon devoir de vous l'épargner, autant qu'il se peut. Je ne demande à chaque fois que deux lignes, toujours les mêmes, et rien de plus: *J'ai reçu votre Lettre de telle date. Je me porte bien, et je vous aime toujours.* Voilà tout. Répétez-moi ces dix mots douze fois l'année, et je suis content.

De mon côté, j'aurai le plus grand soin de ne vous écrire jamais rien qui puisse vous importuner ou vous déplaire. Mais cesser de vous écrire avant que la mort nous sépare! Non, Mylord, cela ne peut pas être; cela ne se peut pas plus, que de cesser de vous aimer.

Si vous tenez votre cruelle résolution, j'en mourrai, et j'en mourrai dans la douleur. Je vous prédis que vous en aurez du regret. J'attends une réponse; je l'attends dans les plus mortelles inquiétudes. Mais je connois votre ame, et cela me rassure. Si vous pouvez sentir combien cela m'est nécessaire, je suis très-sûr que je l'aurai promptement.

11 Décembre 1766.

XIX. LETTRE

DE MAD. DE LA COMTESSE DU PLESSIS, A M. DE BUSSI.

A Paris, ce 16 Avril 1672.

Je suis fort paresseuse, quand il n'est question que de faire des complimens à des Amis, ou de les assurer que je les aime toujours. Je crois qu'ils ne doivent pas douter de l'un; et pour l'autre, il me semble qu'il n'importe guéres à celui qui l'écrit et à celui qui le reçoit. Voilà mes raisons, bonnes ou mauvaises; je vous les mande comme je les pense. Il n'en est pas de même, quand il est question de servir quelqu'un que j'aime autant que vous, et dont je suis aussi proche parente. Mandez-moi à quoi je puis vous être utile, Monsieur, et vous verrez avec quelle vivacité je m'emploierai pour vous marquer ma tendresse.

XX. REPONSE

DE LA FONTAINE A RACINE,

Qui s'étoit plaint, qu'il lui cachoit les fruits de sa plume.

Du 6 Juin 1686.

Poignant, à son retour de Paris, m'a dit que vous preniez mon silence en fort mauvaise part: d'autant plus

qu'on vous avoit assûré que je travaillois sans cesse depuis que je suis à Château-Thierri, et qu'au lieu de m'appliquer à mes affaires, je n'avois que des Vers en tête. Il n'y a de tout cela que la moitié de vrai: mes affaires ne m'occupent qu'autant qu'elles en sont dignes, c'est-à-dire, nullement; mais le loisir qu'elles me laissent, ce n'est pas la Poësie, c'est la paresse qui l'emporte. Je trouvai ici le lendemain de mon arrivée une Lettre et un Couplet, d'une Fille âgée seulement de huit ans: j'y ai répondu; ç'a été ma plus forte occupation depuis mon arrivée. Voici donc le couplet avec le billet qui l'accompagne.

Sur l'air de Joconde.

Quand je veux faire une Chanson
Au parfait *la Fontaine*,
Je ne puis rien tirer de bon
De ma timide veine,
Elle est tremblante à ce moment;
Je n'en suis pas surprise:
Devant lui mon foible talent
Ne peut être de mise.

„Je crois, en vérité, que je ne serois jamais parvenue à faire une Chanson pour vous, Monsieur, si je n'avois en vue de m'attirer une des vôtres; vous me l'avez promise, et vous avez affaire à une personne qui est vive sur ses intérêts: songez que je vous assassinerai, jusqu'à ce que vous m'ayez tenu votre parole. De grace, Monsieur, ne négligez point une petite Muse qui pourroit parvenir, si vous lui jettiez un regard favorable,"

Ce Couplet et cette Lettre (si ce qu'on me mande de Paris est bien vrai) n'ont pas coûté une demi-heure à la Demoiselle, qui quelquefois met de l'amour dans ses Chansons, sans savoir ce que c'est qu'amour. Comme j'ai vu qu'elle ne me laisseroit point en repos que je n'eusse écrit quelque chose pour elle, je lui

ai envoyé les trois Couplets que vous trouverez ci-inclus.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Voyez, Monsieur, s'il y avoit là de quoi vous fâcher de ce que je ne vous envoie pas les belles choses que je produis. Il est vrai que j'ai promis une Lettre à M. le Prince de *Conti*. Elle est à-présent sur le métier; les Vers suivans y trouveront leur place :

--Un sot plein de savoir, est plus sot qu'un autre homme :
Je le fuirois jusques à Rome,
Et j'aimerois mille fois mieux
Un glaive aux mains d'un furieux,
Que l'étude en certains génies.
Ronsard est dur, sans goût, sans choix,
Arrangeant mal ses mots, gâtant par son François
Des Grecs et des Latins les graces infinies.
Nos aïeux, bonnes gens, lui laissoient tout passer,
Et d'érudition ne pouvoient se lasser.
C'est un vice aujourd'hui : l'on oseroit à peine
En user seulement une fois la semaine.
Quand il plaît au hazard de vous les envoyer,
Il faut les bien choisir, puis les bien employer,
Très sûr qu'avec ce soin l'on n'est pas sûr de plaire.
Cet auteur a (dit-on) besoin d'un Commentaire.
On voit bien qu'il a lu; mais ce n'est pas l'affaire;
Qu'il cache son savoir, et montre son esprit.
Racan ne savoit rien : comment a-t-il écrit?
Et mille autres raisons, non sans quelqu'apparence.
Malherbe de ces trais usoit plus fréquemment :
Sous lui la Cour n'osoit encore ouvertement
Sacrifier à l'ignorance.

Puisque je vous envoie ces petits échantillons, vous en conclurez, s'il vous plaît, Monsieur, qu'il est faux que je fasse le mystérieux avec vous. Mais, je vous en prie, ne montrez ces derniers Vers à personne, car Mad. de *la Sablière* ne les a pas encore vus.

XXI. LETTRE

A UN AMI, HOMME-DE-LETTRES.

Si raro scribis, ut toto non quater anno
Membranam poscas. . . . . .

Vous méritez d'autant plus, mon cher Monsieur, ce reproche de votre ami *Horace*, que vous n'avez pas la lenteur d'imagination de celui à qui il l'adressoit. Vous ne sauriez rejetter la faute de votre silence sur votre esprit, qui est très-actif dans tout ce qui peut lui plaire. Votre paresse à écrire viendroit-elle de ce que vous ne pensez plus à moi? C'est, en effet, la pensée qui dirige la plume et la langue. On parle peu et on écrit peu aux personnes dont on ne s'occupe pas beaucoup. Je ne puis croire cependant que vous soyez dans ce cas. Vous m'intéressez trop, pour que vous ne preniez pas quelque intérêt à moi. Je me rappellerai toujours avec plaisir ces conversations qui faisoient mes délices; et si vous ne m'en dédommagez par écrit, leur souvenir fera ma consolation, etc. etc.

XXII. REPONSE.

L'éloignement, mon cher Monsieur, n'a pas refroidi mes sentimens; ma tendresse pour vous, loin d'être affoiblie, a acquis une nouvelle force. Je compterai toujours votre amitié parmi les choses qui peuvent le plus contribuer à mon bonheur. Mais vous me pardonnerez facilement mon silence, lorsque vous saurez que je n'ai différé ma réponse que pour vous annoncer que j'ai été pourvu de la charge de Conseiller dans le Parlement de **. Cette affaire a traîné en longueur; mais ce fruit, quoique tradif, m'a fait autant de plaisir que s'il avoit été précoce. J'espére qu'il en sera de même de ma Lettre; et que quoiqu'écrite tard, elle n'en sera pas moins bien reçue. Je suis tout à vous dans tous les tems et dans toutes les places. De tous les tems de

ma vie, celui que je me rappelle avec plus de joie est mon enfance. La raison en est bien simple: je l'ai passée avec vous. Je le dis souvent à notre Ami commun, Monsieur de *F***, et si je ne vous l'exprime que d'une année à l'autre sur le papier, je le sens tous les jours dans mon cœur, etc.

XXIII. AUTRE REPONSE
A UN HOMME-DE-LETTRES,
Sur le même sujet.

Si j'ai cessé, Monsieur, de vous donner de mes nouvelles, je n'ai pas cessé de demander des vôtres. Vous ne risquiez rien de me perdre de vue; mais je perdrois trop en me privant de votre commerce, pour ne pas chercher à le renouer. J'ai passé des Pyrenées aux Alpes; et cette transmigration a été en partie cause de mon silence. Je regretterai peu ce que j'ai perdu, si vous pensez quelquefois à un Solitaire, qui se partageant entre la Littérature et l'amitié, doit par ce double emploi de son tems penser toujours à vous, etc. etc.

Voyez aussi quelques-unes des LETTRES d'EXCUSE... la Lettre XIV. de l'art. CONSEIL... la Lettre XVII. de l'art. COMPLIMENT.

LETTRES CONTENANT DES RELATIONS FAMILIERES DE VOYAGES.

I. LETTRE
DE LA FONTAINE A SON EPOUSE,
Renfermant des Narrations enjouées d'un Voyage à Tours.

Août 1663.

Vous n'avez jamais voulu lire, ma chere Amie, d'autres Voyages, que ceux des Chevaliers de la Table-

ronde; mais le nôtre mérite bien que vous le lisiez. Il s'y trouvera pourtant des matiéres peu convenables à votre goût. C'est à moi de les assaisonner, si je puis, de façon qu'elles vous plaisent.

Nous partimes le Dimanche de grand matin. Nous nous arrêtâmes au Bourg-la-Reine, pour prendre le carrosse de Poitiers. Nous l'attentîmes près de trois heures, et pour nous désennuyer, nous ouîmes une Messe Paroissiale. La Procession, l'Eau-bénite, le Prône, rien n'y manqua. Par bonheur pour nous, le Curé étoit ignorant et ne prêcha point.

Dieu voulut enfin que le carosse passât. Point de M**; mais en récompense, trois Femmes, un Marchant qui ne disoit mot, et un notaire qui chantoit toujours. Parmi les trois Femmes, il y avoit une Poitevine, qui se qualifioit Comtesse. Elle paroissoit assez jeune et de taille raisonnable, témoignoit avoir de l'esprit, déguisoit son nom, et venoit de plaider en séparation contre son Mari: toutes qualités de bonne augure, et j'y eusse trouvé matiére de cajolerie, si la beauté s'y fût rencontrée; mais sans elle rien ne me touche. Telle étoit donc la Compagnie que nous avons eûe.

Le Lendemain nous traversâmes la Beauce, pays ennuyeux, et qui, indépendamment de l'inclination que j'ai à dormir, nous en fournissoit un très-beau sujet. Pour s'en empêcher, on mit une question de controverse sur le tapis; notre Comtesse en fut cause: elle est Calviniste, et nous montra un Livre de *du Moulin*. M. de *Châteauneuf* l'entreprit, et lui dît que sa Religion ne valoit rien, pour bien des raisons. Premiérement, *Luther* a eu je ne sais combien de bâtards; les Hugenots ne vont point à la Messe; enfin, il lui conseilloit de se convertir. La Poitevine se mit aussitôt sur l'Ecriture, et demanda des passages où il fût

parlé de tout cela. Pendant ce tems-là le Notaire chantoit toujours, et moi je m'endormis.

Etant arrivés à Orléans, nous allâmes regarder la Loire de dessus le Pont. Je vis la *Pucelle*; mais, ma foi, ce fut sans plaisir. Je ne lui trouvai ni l'air, ni la taille, ni le visage d'une Amazone. L'Infante *Gradafilée* en vaut dix comme elle. Je la regardai: elle est à genoux devant une Croix, et le Roi *Charles* en même posture: le tout fort chétif et de petite apparence. C'est un monument qui se sent de la pauvreté de son siécle. Le Pont d'Orléans ne me parut pas non-plus d'une largeur ni d'une majesté proportionnée à la noblesse de son emploi.

Autant que la Beauce m'avoit semblé ennuyeuse, autant le pays qui est depuis Orléans jusqu'à Amboise, me parut agréable et divertissant. Le premier lieu où nous nous arrêtâmes, ce fut Clery. J'allai aussi-tôt visiter l'Eglise. C'est une Collégiale assez bien rentée pour un Bourg. *Louis XI* y est enterré. On le voit à genoux sur son Tombeau, quatre Enfans aux coins: ce seroient quatre Anges, si on ne leur avoit point arraché les aîles. Le bon apôtre de Roi fait-là le saint homme, et est bien mieux pris que quand le Bourguignon le mena à Liége.

A ses genoux sont ses Heures et son chapelet, la main-de-justice, son sceptre, son chapeau et sa Notre-Dame. Je ne sais comment le Statuaire n'y a point mis le Prévôt *Tristan*: le tout est en marbre blanc, et m'a semblé d'assez bonne main.

De-là nous fûmes à St-Dié. Comme ce n'est qu'un Bourg, et que les Hôtelleries y sont mal meublées, notre Comtesse n'étant pas satisfaite de sa chambre, M. de *Châteauneuf* voulant toujours que votre Oncle fût le mieux logé, nous pensâmes tomber dans le différend de *Potrot* et de la Du.. de *Nouaillé*. Les gens

de *Potrot*, et ceux de la Dame de *Nouaillé*, ayant mis, pendant la Foire de Niort, les hardes de leur Maître et de leur Maîtresse en même Hôtellerie et sur même lit, cela fit contestation. *Potrot* dit: »Je coucherai »dans ce lit-là. --- *Ce sera moi*, *ne vous déplaise*, dit »vivement la Dame. — Je ne dis pas que vous n'y cou»chiez; mais j'y coucherai aussi: « et il vouloit y coucher. La chose se passa d'une autre maniére. La Comtesse se plaignit fort, le lendemain, des puces. Je ne sais si ce fut cela qui éveilla le cocher; (je veux dire les puces du cocher, et non celles de la Comtesse:): tant-y-a qu'il nous fit-partir de si grand matin, que nous nous trouvâmes vis-a-vis de Blois à huit heures, rien que la Loire entre deux.

Blois est en pente comme Orléans, mais plus petit et plus ramassé: Les Maisons y sont disposées de maniére qu'elles forment un amphithéâtre. Cela me parut très-beau; et je crois que, difficilement, on pourroit trouver un aspect plus riant et plus agréable. Le Château est à un bout de la Ville; à l'autre bout Sainte Solenne. Cette Eglise paroît fort grande, et n'est caché d'aucune maison. Enfin, elle répond tout-à-fait bien au logis du Prince. Chacun de ces bâtimens est situé sur une éminence, dont la pente se vient joindre vers le milieu de la Ville: de sorte qu'il s'en faut peu que Blois ne fasse un croissant. La façon-de-vivre des Habitans est fort-polie, soit que cela ait été de tout tems, soit que le climat et la beauté du pays y contribuent; soit que le séjour de Monsieur, ou le nombre des jolies Femmes, ait produit cette politesse. On me voulut outre cela montrer des Bossus, chose assez commune dans Blois, à ce qu'on me dit. Je crus que le Ciel, ami de ces Peuples, leur envoyoit de l'esprit par cette voie-là: car on dit que *Bossu n'en manqua jamais*. Nous allâmes voir ensuite le Château du Prince. Il a été bâti

à plusieurs reprises, une partie sous *François I*, l'autre sous quelques-uns de ces devanciers. Il y a en face un Corps-de-logis à la moderne, que feu Monsieur a fait-commencer; toutes ces trois pièces ne font nulle symmétrie. L'Architecte a évité cela, autant qu'il a pu. Ce qu'a fait faire *François I*, à le regarder du dehors, me contenta plus que tout le reste: il y a force petites galeries, petites fenêtres, petits balcons, petits ornemens sans régularité et sans ordre; cela fait quelque chose de grand, qui plaît assez. Nous n'eûmes pas le loisir de voir le dedans; le cocher nous fit partir.

Tant que la journée dura, nous eûmes beau tems, beau chemin, beau pays. Nous ne quittâmes point la Levée: c'est une chaussée qui suit les bords de la Loire, et qui la retient dans son lit: ouvrage qui a coûté beaucoup de tems à faire, et qui en coûte beaucoup à entretenir. Quand au Pays, je ne vous en saurois dire assez de bien: point de ces montagnes pelées qui choquent tant les yeux; mais, de part et d'autre, des côteaux les plus agréablement vêtus qui soient dans le monde.

Mais le plus bel objet, c'est la Loire sans doute:
On la voit rarement s'écarter de sa route.
Elle a peu de replis dans son cours mesuré,
Ce n'est pas ruisseau qui serpente en un Pré,
C'est la Fille d'*Amphitrite*:
C'est elle dont le mérite,
Le nom, et la gloire, et les bords,
Sont dignes de ces Provinces,
Qu'entre tous leur plus grands trésors
Ont toujours placé nos Princes.
Elle répand son crystal
Avec magnificence:
Et le Jardin de la France
Méritoit un tel Canal.

Arrivés à Amboise d'assez bonne heure, nous employâmes le reste du jour à voir le Château. Il est situé sur un roc, et paroit extrêmement haut; du reste, il n'a rien de remarquable. Il a été toutefois un tems, qu'on le faisoit servir de berceau à nos jeunes Rois, et véritablement c'étoit un berceau d'une matière assez solide, et qui n'étoit pas pour se renverser facilement. Ce qu'il y a de beau, c'est la vue; elle est grande, majestueuse, d'une étendue immense; l'œil ne trouve rien qui l'arrête. On s'imagine découvrir Tours, bien qu'il soit à près de quinze lieues. On a eu aspect la côté la plus riante, et la mieux diversifiée que j'aie vue encore, et au pied d'une prairie qu'arrose la Loire. On nous montra dans le Château, ce bois de Cerf dont on parle tant; soit qu'on le veuille faire passer pour naturel, ou pour artificiel, j'y trouve un sujet d'étonnement presqu'égal, etc.

II. LETTRE

DE RACINE A LA FONTAINE.

(Détails plaisans d'un Voyage de Paris à Usez.)

d'Usez, ce 11 Novembre 1661.

J'ai bien vu du pays et j'ai bien voyagé,
Depuis que de vos yeux les miens prirent congé.

Mais tout cela ne m'a pas empêché de songer toujours autant à vous, que je faisois lorsque nous nous voyions tous les jours:

Avant qu'une fièvre importune
Nous fît courir même fortune,
Et nous mît chacun en danger
De ne plus jamais voyager.

Je ne sais pas sous quelle constellation je vous écris présentement; mais je vous assûre que je n'ai point encore fait tant de Vers depuis ma maladie. Je croyois même en avoir tout-à-fait oublié le métier. Seroit-il

possible que les Muses eussent plus d'empire en ce pays, que sur les rives de la Seine? Nous le reconnoîtrons dans la suite. Cependant je commencerai à vous dire, en prose, que mon voyage à été plus heureux que je ne pensois. Nous n'avons eu que deux heures de pluie depuis Paris jusqu'à Lyon. Notre compagnie étoit gaie et assez plaisante. Il y avoit trois Hugenots, un Anglois, deux Italiens, un Conseiller du Châtelet, deux Secrétaires du Roi, et deux de ses Mousquetaires. Enfin, nous étions au nombre de neuf ou dix. Je ne manquois pas tous les soirs de prendre le galop devant les autres, pour aller retenir mon lit; car j'avois fort-bien retenu cela de M. *Botreau*, et je lui en suis infiniment obligé. Ainsi j'ai toujours été bien couché; et quand je suis arrivé à Lyon, je ne me suis senti non-plus fatigué, que si du quartier de Ste. Gènevière j'étois allé à celui de la rue Galande.

A Lyon je ne suis resté que deux jours, avec deux Mousquetaires de notre troupe qui étoient du Pont-St-Esprit. Nous nous embarquâmes, il y a aujourd'hui huit jours, dans un Vaisseau tout neuf et bien couvert, que nous avions retenu exprès avec le meilleur Patron du pays: car il n'y a pas trop de sûreté à se mettre sur le Rhône, qu'à bonnes enseignes. Néanmoins comme il n'avoit point plu du-tout devers Lyon, le Rhône étoit fort-bas, et avoit perdu beaucoup de sa rapidité ordinaire.

On pouvoit sans difficulté
Voir ses Naïades toutes nues,
Et qui honteuses d'être vues,
Pour mieux cacher leur nudité,
Cherchoient des places inconnues:
Ces Nymphes sont de gros rochers
Auteurs de mainte sépulture,
Et dont l'effroyable figure
Fait changer de visage aux plus hardis nochers.

Nous fûmes deux jours sur le Rhône, et nous couchâmes à Vienne et à Valence. J'avois commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays, à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrut à Valence, et Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot-de-chambre, elle mît un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette maudite aventure, et ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud dans ses nécessités de nuit. Mais c'est encore bien pis en ce pays. Je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprète, qu'un Moscovite en auroit besoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'appercevoir que c'est un langage mêlé d'Espagnol et d'Italien, et comme j'entends assez-bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres et pour me faire entendre. Mais il arrive souvent que j'y perds toutes mes mesures. Comme il arriva hier, qu'ayant besoin de petits-cloux à broquette pour ajuster ma chambre, j'envoyai le valet de mon Oncle en Ville, et lui dis de m'acheter deux ou trois cens de broquettes; il m'apporta incontinent trois bottes d'allumettes. Jugez s'il y a lieu d'enrager en de semblables mal-entendus. Cela iroit à l'infini, si je voulois vous dire tous les inconvéniens qui arrivent aux nouveaux-venus en ce pays comme moi. Au reste, pour la situation d'Usez, vous saurez qu'elle est sur une montagne fort-haute, et cette montagne n'est qu'un rocher continuel; si bien qu'en quelque tems qu'il fasse, on peut aller à pied sec tout autour de la Ville. Les campagnes qui l'environnent sont toutes couvertes d'olivier, qui portent les plus belles olives du monde, mais bien trompeuses pourtant; car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en cueillir quelques unes au premier olivier que je rencontrai, et je les mis dans ma bouche avec le plus

grand appétit que l'on puisse avoir; mais Dieu me préserve de sentir jamais une amertume pareille à celle que je sentis! J'en eus la bouche toute perdue plus de quatre heures durant, et l'on m'a appris depuis, qu'il falloit bien des lessives et des cérémonies pour rendre les olives douces, comme on les mange. L'huile qu'on en tire sert ici de beurre, et j'appréhendois bien ce changement; mais j'en ai goûté aujourd'hui dans les sausses, et sans mentir il n'y a rien de meilleur. On sent bien moins l'huile qu'on ne sentiroit le meilleur beurre de France. Mais c'est assez vous parler d'*huile*, et vous me pourrez reprocher plus justement qu'on ne faisoit à un ancien Orateur, que *mes Ouvrages sentent trop l'huile*. Il faut vous entretenir d'autres choses, ou plutôt remettre cela à un autre voyage, pour ne pas vous ennuyer. Je ne saurois pourtant m'empêcher de vous dire un mot des Beautés de cette Province. On m'en avoit dit beaucoup de bien à Paris; mais, sans mentir, on ne m'en avoit encore rien dit au prix de ce qui en est, et pour le nombre, et pour leur excellence: il n'y a pas une villageoise, pas une savetiére, qui ne disputât de beauté avec les F** et les M***. Si le pays de soi avoit un peu plus de délicatesse, et que les rochers y fussent un peu moins fréquens, on le prendroit pour un vrai pays de Cythère: toutes les Femmes y sont éclatantes, et s'ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde.

Mais comme c'est la premiére chose dont on m'a dit de me donner de garde, je ne veux pas en parler davantage: aussi-bien ce seroit profaner une maison de Bénéficier comme celle où je suis, que d'y faire de longs discours sur cette matiére: *Domus mea domus orationis*. C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du-tout. On m'a dit: Soyez

aveugle; si je ne le puis être tout-à-fait, il faut du moins que je sois muet. Car voyez-vous, il faut être régulier avec les réguliers, comme j'ai été loup avec vous, et avec les autres loups vos compéres. Adiousias.

III. LETTRE

DU MEME A M. LE VASSEUR,

Sur un petit Voyage à Nismes.

d'Usez, 24 Novembre 1661.

J'ai fait derniérement, mon cher Monsieur, un petit voyage à Nîmes, et il faut que je vous en entretienne. Le chemin d'ici à Nîmes est plus diabolique mille fois que celui des Diables à Nevers, et la rue d'Enfer, et tels autres chemins réprouvés; mais la Ville est assurément aussi belle et aussi *polide*, comme on dit ici, qu'il y en ait dans le Royaume: il n'y a point de divertissemens qui ne s'y trouvent.

Suoni, canti, vestir, giouchi, vivande,
Quando può cor pensar, può chieder bocca.

J'allai voir le feu-de-joie qu'un homme de ma connoissance avoit entrepris. Les Jésuites avoient fourni les devises, qui ne valoient rien du tout: ôtez cela, tout alloit bien... Je trouvai encore d'autres choses qui me plurent fort, sur tout les Arènes.

C'est un grand amphithéâtre un peu en ovale, tout bâti de prodigieuses pierres, longues de deux toises, qui se tiennent là depuis plus de seize cents ans, sans mortier et par leur seule pesanteur. Il est tout ouvert en dehors par de grandes arcades; et en dedans ce ne sont autour que de grands siéges, où tout le peuple s'asseyoit pour voir les combats des bêtes et des Gladiateurs.

Mais c'est assez vous parler de Nîmes et de ses raretés: Peut-être même trouverez-vous que j'en ai

trop dit; mais de quoi voulez-vous que je vous entretienne? De vous dire qu'il fait ici le plus beau tems du monde, vous ne vous en mettez guère en peine. De vous dire qu'on doit cette semaine créer des Consuls, cela vous touche fort-peu. Cependant c'est une belle chose, de voir le compère *Cardeur* et le menuisier *Gaillard*, avec la robe rouge comme un Président donner des Arrêts et aller des premiers à l'offrande! Vous ne voyez point cela à Paris.

IV. LETTRE

DE LA MARQUISE DE ** A MAD. DU MONTIER.

(Récit d'un Voyage de la Reine de Sardaigne.)

Ma chère Mère,

J'avois dessein de vous écrire avant mon départ de Chambéry; mais depuis l'arrivée de la Reine, il ne m'a pas été possible de disposer d'une heure. Cette Princesse a pour moi mille bontés, et n'a pas voulu que je la quittasse d'un moment. La Princesse de Lorraine, aujourd'hui Reine de Sardaigne, est grande et bien faite. Sans être belle, elle est extrêmement aimable. Un air de bonté, répandu sur toute sa personne, lui gagne le cœur de ceux qui l'approchent. Elle paroît oublier son rang avec les personnes qu'Elle admet à l'honneur de sa confidence, et déja je suis avec elle d'une aisance qui diminue de beaucoup le chagrin que me cause l'élévation à une poste qui me fait mille jalouses.

Nous partîmes Jeudi dernier par un assez beau tems pour la saison. Nous couchâmes dans un Village appellé *Arguebelle*. Il fit le soir une petite pluie, et les gens du pays nous assurérent qu'il neigeoit sur les montagnes. Pour arriver à Saint-Michel, nous passâmes par des chemins que je trouvois horribles, et que l'on m'assuroit être magnifiques en comparaison

de ceux qui devoient suivre : mais ce qui me surprit, fut de voir que la plupart des gens de la campagne avoient une grosseur à la gorge, qu'ils appellent *goître*.

Depuis Saint Jean-de-Maurienne jusqu'à Saint-Michel, on ne voit rien que des montagnes couvertes de neige. Nous étions dans des chemins étroits, bordés de précipices et de cyprès. Il fallut monter une montagne pavée, faite en pain-de-sucre, qui étoit environnée de précipices. La Reine me dit, en me serrant la main : *Ah! ma chère, le vilain pays*! elle trembloit de toutes ses forces, et je n'étois pas fort assurée. Un faux-pas de nos chevaux, ou plutôt de nos mulets, nous eût envoyées à l'autre monde. Nous avions, pour nous assurer la vue, une rivière dont les eaux font un bruit épouvantable et sont noires comme de l'encre, parce qu'elles entraînent des ardoises pulvérisées, à ce que me dit le Marquis.

Au milieu de ces horreurs, nous admirâmes une cascade naturelle de plus de deux cens pieds de hauteur, dont nous fûmes mouillées, car il en faut passer fort proche. Elle geloit en partie en tombant, ce qui produisoit mille figures, qui, pénétrées des rayons du Soleil, paroissoient peintes des couleurs les plus vives.

Nous arrivâmes à Lunebourg, Village situé au pied du Mont *Cenis*, pénétrées de froid. Je ne puis vous exprimer la compassion dont je fus saisie, à la vue de ces pauvres gens ensévelis sous un habit et des bonnets de hure. Ils ont à peine la figure de créatures raisonnables.

Le lendemain il fallut passer le Mont *Cenis*, dont je ne puis prononcer le nom sans frémir. Représentez-vous une montagne dont on n'apperçoit point le sommet, et qui paroît presque droite en quelques en-

droits. Elle est toute couverte d'une neige, dans l'épaisseur de laquelle les Voyageurs trouvent souvent leur tombeau. Un chemin fort étroit conduit au haut de la montagne: des Croix plantées d'espace en espace indiquent cette route périlleuse, dont on ne pourroit s'écarter sans risquer de tomber dans des précipices que la neige couvre. Nous étions portées par des hommes, dans des espèces de chaises de bois; et comme on ne peut aller deux de front, il n'y a pas moyen de tromper la frayeur et l'ennui par la conversation. Cette route me parut bien longue, aussi-bien que la plaine.

Nous nous réchauffâmes dans un Hôpital qui est au milieu, et où l'on est obligé de garder les passans, quand ils sont surpris de l'orage. Je croyois toucher à la fin de mes peines; mais le difficile restoit à passer. Je ne trouve point de termes pour vous exprimer l'horreur de cette descente. Le Soleil s'y faisoit sentir avec une ardeur étonnante, et les Femmes de notre suite qui n'avoient point de masque, en eurent le visage tout pelé. Ce Soleil fond la neige tout le jour; et comme elle gèle pendant la nuit, on marche sur un miroir dans un sentier qui souvent n'a pas quatre pieds de large. A droite vous avez sur la tête des rochers, que je serois tentée de croire plus vieux que le monde; ils paroissent suspendus prêts à vous écraser à chaque instant. A gauche ce sont des précipices qu'on ne peut envisager sans frémir. Les torrens qui du haut des rochers se précipitent dans les abymes, font un si terrible bruit qu'on ne peut s'entendre parler. Enfin nous sortîmes de ce terrible lieu, et arrivées au pied du mont dans un endroit qu'on nomme la *Novailaise*, nous trouvâmes le plus beau pays du monde. C'étoit un printems qui faisoit oublier l'hyver affreux qu'on venoit d'éprouver. Il ne se passa rien de remarquable jusqu'à la rencontre du Roi.

La Reine voulut *fléchir* un genou et lui baiser la main; mais il l'en empêcha et l'embrassa. On servit des rafraîchissemens, et la Reine dît au Roi, » que la pre-» mière grace qu'elle lui demandoit, étoit l'assurance » de ne plus repasser par le chemin qu'elle venoit de » faire. « Le Roi le lui promit en riant. Ce Prince a la conversation fort amusante, et il sait se dépouiller à-propos de sa grandeur.

Enfin, nous venons d'arriver à Turin, et malgré ma fatigue, je n'ai pu m'empêcher d'admirer cette Ville, où l'on entre par une allée droite, bordée de grands arbres, qui a plus de six milles d'Italie, et qui est terminée d'un côté par la Ville, et de l'autre par le Château. Je ne vous parle point de la cérémonie du Mariage et des Fêtes à cette occasion. Je suis encore éblouie de toutes ces magnificences, qui me paroissent d'autant plus grandes, que je n'ai jamais rien vu.

V. LETTRE

DE MADAME DU BOCAGE A SA SOEUR.

1. *Détails sur le Carnaval de Rome.*

Le froid dure ici depuis trois semaines, ma chère Soeur, et la neige a couvert la terre plusieurs jours dans cette latitude. Autrefois les maisons à Rome, comme à Naples, étoient sans cheminée: la délicatesse en a fait construire, mais peu s'en servent. La cuisine du peuple a ses fourneaux dans les rues: là s'achètent les vaindes frites ou fricassées. Aux assemblées des Dames, le seul petit feu d'une des pièces échauffe le reste; personne ne'n approche, et les antichambres ont des poëles pleins de braise.

Pendant les derniers jours du Carnaval, il se forme un concours de peuple magnifique. Les fenêtres et balcons, chargés de riches tapis offrent aux yeux les Dames qui craignent la foule; les trotoirs couverts d'é-

chafauds bordent la rue, et sont remplis de toutes sortes de mascarades. Cent *Polichinelles*, *Arlequins et Docteurs*, harangueut le peuple, et jettent des dragées aux passans. Les laquais et cochers prennent aussi des déguisemens. Les carosses et divers chars portent leurs maîtres en masque, et forment à pas lents deux files.

Nous avons huit spectacles à-la-fois, deux Opéra-bouffons: cinq Comédies ou Farces occupent les autres salles, dont plusieurs ont cinq à six rangs de loges. Comme le Carnaval dure peu, il en est d'autant plus vif. La beauté du séjour de Rome attire beaucoup d'Etrangers: les Anglois y viennent en grand nombre, et apportent beaucoup d'argent. Voici leur marche: ils se trouvent à Naples à la moitié du Carnaval; ici, pour les cérémonies de la Semaine-Sainte; vers l'Ascension à Venise; de-là, aux foires de Padoue et de Vicence. Ensuite ils séjournent à Milan, passent l'été à Florence, à cause du bon air; l'automne, différentes foires où l'Opéra les appelle; l'hyver à Rome, pour en visiter les curiosités. Ils font quelquefois pendant quatre ans cette même promenade.

De Rome, 10 Février 1758.

2. *Des Prédicateurs Italiens.*

J'ai profité, ma chère Soeur, de la quinzaine de Pâques pour courir les meilleurs Prédicateurs; ils paroissent grands exclamateurs. Les Chaires Italiennes sont des espèces de longs balcons, où le Prédicateur court et s'agite à son aise: leur éloquence parle moins au cœur qu'aux oreilles et aux yeux; trop de gesticulations en ôtent la noblesse, trop-peu chez les Anglois la rend froide: serions-nous dans ce milieu si difficile à saisir?

De Rome, 27 Mars 1758.

3. *Du Théâtre de Parme.*

Son Altesse Royale nous a fait la grace, ma très-chère Sœur, de nous admettre à sa table, dans sa Maison-de-plaisance de Colorno, et d'ordonner qu'on nous représentât la Tragédie d'*Iphigénie en Tauride.* La Comédie Françoise et l'Opéra Italien sont en vogue dans toute l'Europe. Cette préférence générale décide du mérite de ces deux spectacles. Le Théâtre de la Cour à Colorno est bien décoré, et plus grand que celui de Versailles. Le Palais, bâti avec l'élégance Italienne, commodément distribué et meublé à la Françoise, règne sur des jardins charmans. Là tout annonce le goût et la magnificence du Prince.

Nous vîmes aussi le Théâtre Farnèse, le plus grand de l'Italie: la coupe en est si parfaite, qu'une voix basse s'y fait par-tout entendre. Au lieu de loges, des gradins y règnent en cercle, le parterre peut se remplir d'eau à la hauteur de trois pieds. Les gondoles dorées et illuminées qu'on met sur ce petit lac, font un merveilleux effet: cette salle immense ne sert que pour les fêtes extraordinaires.

De Parme, 15 Mars 1758.

4. *Details sur Marseille et Avignon.*

Avant de venir dans cette Ville, ma chère Sœur, nous avons passé à Marseille. Le Port n'a pas rempli mon attente; peut-être le mal de tête que j'eus en passant un long Faux-bourg entre deux murs, où j'étouffois de chaud et de poussiére, m'avoit donné de l'humeur. Le Quai est fort rétreci par les loges des Galériens qu'on y a transportés de Toulon, de façon qu'on passe à peine. La nouvelle Ville a de belles rues droits; mais les tortueuses de l'ancienne conviennent mieux au pays, brûlé du Soleil et battu des vents. Nos Ancêtres avoient moins de tort que de raison, pour

éviter nos alignemens réguliers ; et leur peu de croisées haut-percées, les garantissoient mieux du froid et du chaud.

En sortant, nous découvrîmes les Bastides des Marseillois, que vous avez entendu vanter. Je ne sais comment des hommes les habitent. Leur peu d'espace conviendroit à des Lilliputiens ; leur situation sur un sable brûlant, à des Salamandres ; la sécheresse du terrein sans moissons et sans abri, à des Sylphes. Peut-être leur multitude se prête l'une à l'autre un agréable point-de-vue. Mais il falloit quitter ces lieux pour voir à Aix une Procession fameuse de Vierges, d'Anges, de Diables, etc. nous y arrivâmes la veille de ce bizarre spectacle ; j'y rencontrai un grand nombre de chaises-à-porteurs, remplies de jolies Femmes bien parées.

Nous nous rendîmes à Avignon le lendemain. Les mœurs de cette Ville, fondée par les Phocéens, et vendue au Pape *Clement VI.* par *Jeanne* Reine de Naples, sont beaux. Le rempart, planté d'arbres tout-autour, forme une agréable promenade, où l'on voit nombre de Dames parées comme aux Tuileries. Nulle de nos Villes de Province n'en rassemble d'aussi bon air, ni de tant de noms connus. La Marquise de *Vaucluse* y tient le soir l'assemblée ; on y soupe, on y joue, on y trouve des gens de bonne compagnie, etc.

d'Avignon, 15 Juin 1751.

Fin du Tome II et dernier.

TABLE DES LETTRES

CONTENUES DANS LE TOME II.

LETTRES DE FELICITATION.

I. Lettre à Monseigneur le *Dauphin* sur ses premiéres Victoires, Pag. 1

II. — de M. le Duc de *Montausier* au même, sur la prise de Philipsbourg, 2

III. — à M. le Cardinal d'*Estrées*, nommé Abbé de St. Germain-des-Prés, ibid.

IV. V. — sur une Charge obtenue, 3

VI. VII. — de M. de *V*** à M. de *Belloi* sur le succès et la reprise de la Tragédie du Siége de Calais, 4

VIII. — de *Benserade* à M. le *Camus*, Evêque de Grenoble sur sa promotion au Cardinalat, 5

IX. — de M. le Duc du *Maine* à *Louis XIV*, pendant la Campagne de 1678, ibid.

X. — de Madame la Duchesse du *Maine* à M. le Duc de *Vendôme*, sur le gain de la bataille de Villaviciosa, ibid.

XI. — de M. de *Voltaire* à M. le Marquis d'*Ademant*, nommé Grand-Maître de la maison de Mad. la Margrave de *Bareith*, 6

XII. XIII. — à M. le Maréchal de *Villars*, nommé Chevalier des Ordres du Roi, après la pacification des Cevennes, ibid. 7

XIV. — à M. le *Pelletier*, nommé premier-Président du Parlement de Paris, ibid.

XV. — du Secrétaire d'un Bureau, à M. l'Abbé de ** nommé à l'Abbaye de **, 8

XVI — de M. l'Abbé ** à M. de **, dont la Fille s'étoit faite Carmelite, ibid.

XVII. — d'un Evêque de Provence à M. *Molé*, premier-Président du Parlement de Paris, 9

XVIII. — au Rev. Pere *S***, élu Provincial, ibid.

XIX. XXXVII. — à un Ami, sur le gain d'un Procès, 10 et 18

XX. — à M. le Maréch. de *Créqui*, sur la prise de Fribourg, 10

XXI. — de M. de *Voltaire* à M. le Comte de *Tressan*, nommé Gouverneur de la Lorraine Allemande, 11

XXII. — à un Homme-de-Lettres qui avoit obtenu une place à l'Académie de Rome, ibid.

XXIII. — à un Ecclésiastique très-pieux, nommé à l'Evêché de **, 12

XXIV. — de M. ** qui avoit obtenu un emploi dans les Finances, ibid.

XXV. Lettre à un Ami, qui avoit obtenu une place de distinction, Pag. 13
XXVI. — à un Officier-général, qui venoit d'obtenir ce grade par une grande action, ibid.
XXVII. XLVI. — à M. le Maréchal-Duc de *Berwik*, sur la victoire d'Almanza, ibid. 23
XXVIII. Réponse d'un Evêque à une Lettre de Félicitation de M. de *Bussi-Rabutin*, 14
XXIX. — au même, par M. *Mascaron*, nommé à l'Evêché de Tulles, 15
XXX. Lettre d'un vieux Gentilhomme au prémier-Président du Parlement de **, qui venoit d'être retabli dans sa place, ibid.
XXXI. — à un Homme-de-Lettres calomnié, qui avoit triomphé de ses Ennemis, 16
XXXII. LXI. Réponses d'Académiciens à Lettres de Félicitation, ibid. 29
XXXIII. Réponse à M. le Baron **, qui en dépit de ses rivaux avoit obtenu la premiére Magistrature d'une grande Ville, 17
XXXIV. — à M. **, qui avoit obtenu une Pension, ibid.
XXXV. — à M. de *S***, qui avoit été nommé Ministre d'un Prince d'Allemagne, 18
XXXVI. — à M. l'Abbé **, qui avoit obtenu une dignité dans un Chapitre riche, ibid.
XXXVIII. — à Mlle. de **, sur son Mariage, 19
XXXIX. — de M. de *V*** à M. d'*Alembert*, au sujet de celle que l'Impératrice de Russie lui avoit écrite pour lui offrir l'éducation de son fils, 20
XL. — à M. le Maréchal de **, sur son retour de l'armée et sur le succès de ses négociations, ibid.
XLI. — de Félicitation à un premier-Ministre, ibid.
XLII. — à M. le Duc de la *Rochefoucault*, sur le Mariage de son Fils, 21
XLIII. — de Félicitation à un Marechal de France, par un Solitaire, ibid.
XLIV. — à un Archevêque nommé Cardinal, 22
XLV. — du Comte de *Bussi* à M. le *Tellier*, ibid.
XLVII. — à M. le Cardinal *Gualteri*, sur sa promotion, 23
XLVIII. — à M. l'Abbé *Poncet*, nommé à l'Evêché d'Angers, 24
XLIX. — d'un Officier de fortune à M. le Comte de **, nommé Maréchal de France, ibid.
L. LI. — sur la naissance d'un premier et d'un nouvel Enfant, ibid. 25
LII. LIII. — à M. de *Pontchartrain*, devenu Chancelier, ib. 26

LIV. Lettre à M. le Maréchal de *Montrevel*, nommé Chevalier des Ordres du Roi, Pag. 26
LV. Réponse de M. de **, nommé premier-Président du Parlement de **, 27
LVI. — de M. l'Evêque de ** à M. l'Abbé de **, ibid.
LVII. — de M. **, Intendant de Province à un Ami, ibid.
LVIII. — d'un nouveau Magistrat, à un de ses Amis, 28
LIX — de M. de *Chauvelin*, Garde-des-Sceaux, à M. l'Abbé de *Montgon*, ibid.
LX — de *Furetière* à une Lettre de Compliment, 29

LETTRES D'INVITAION.

I. Lettre de M. le Marquis de ** à M. de **, pour l'inviter à la nôce de sa Fille, 30
II. — du même au même, pour l'inviter à un Service pour le repos de l'Ame de son pere, 31
III. — de M. *Thomas* à M. *Janin* de *Combe-Blanche*, pour l'inviter à dîner dans sa campagne d'Oullins, ibid.
IV. — de M. de *V*** à M. *Thomas*, pour l'inviter d'aller passer quelque tems à Ferney, 32
V. — du même à M. *Palissot*, pour l'inviter d'aller le voir dans sa maison de Lausanne, ibid.
VI. — de M. *Palissot* à M. le Marquis de *Villette*, pour engager de venir le voir à Argenteuil avec M. de *Voltaire*, 33
VII. Réponse de *J. J. Rousseau* à Madame la Présidente de *Vernes*, de Grenoble, laquelle, informée qu'il étoit venu herboriser en Dauphiné, lui avoit offert un logement dans son Château, 34
VIII. —, de M. ** à une Dame qui l'invitoit d'aller voir une grande Ville, 35
IX. Lettre de *J. J. Rousseau* à Mad. *Bourette*, qui l'avoit invité d'aller prendre du Café chez elle dans une tasse incrustée d'or, que M. de *V*** lui avoit donnée, ibid.
X. — d'invitation du Pere *Bourdaloue* à *Santeuil*, 36
XI. — de M. de *Fénelon* à Mad. de *Lambert*, pour l'inviter d'aller à Cambrai, ibid.
XII. Réponse de M. *C*** à une Lettre d'invitation d'un Poëte, 37
XIII. Lettre d'un Ami à un Ami, pour l'inviter à aller dîner à la Campagne, ibid.
XIV. Réponse de *J. J. Rousseau* à M. *Hume*, qui l'avoit invité de se retirer en Angleterre, 38

LETTRES DE JUSTIFICATION.

I. Lettre de *Racine* à Mad. de *Maintenon*, pour la prier de le justifier auprès de *Louis XIV*, 3

II. Lettres du Roi à M. le Maréchal-Duc de *Berwik*, pour justifier la guerre déclarée à l'Espagne en 1719, Pag. 40
III. — de M. de *V*** à Mad. *Denis*, après sa sortie de Prusse, pour se justifier de l'accusation d'avoir été Prussien, 44
IV. du même à M. l'Abbé *Trublet*, pour se justifier d'avoir attaqué M. de *Fontenelle*, 45
V. — de M. l'Abbé de **, au sujet de la haine qu'un Ennemi secret avoit témoignée contre lui, 46
VI. — de M. l'Abbé *Délille* à M. le Bailli de *Frelon*, qui lui avoit reproché d'avoir écrit une Lettre injurieuse sur l'Ordre de Malte, 47
VII — de M. de la *Harpe*, au sujet d'une prétendue brouillerie avec M. de *V***, 48
VIII. — de M. de *V*** sur le même sujet, 50
IX. — d'un Religieux à un Supérieur-général, pour justifier un de ses Confrères, ibid.
X. — de M. de *Voltaire* à M. s'*Gravesande*, pour le prier de le justifier auprès du Card. de *Fleury*, 51

LETTRES POUR ANNONCER UN MARIAGE.

I. Lettre de M. le Comte de **, à M. le Marquis de **, pour lui annoncer son Mariage, 52
II. III. — pour annoncer le Mariage d'une Fille, 53
IV. — du Chancelier d'*Aguesseau* à Mad. la Maréchalle de *Noailles*, sur la déclaration du Mariage de Mad. la Comtesse de *Toulouse*, ibid.
V. — à M. le Comte de **, pour lui faire compliment sur son Mariage, 54
VI. — au sujet d'une Demoiselle, qui venoit d'épouser le Marquis de **, veuf et vieux, 55
VII. — à M. **, qui avoit marié sa Fille à un Homme riche, mais vieux, ibid.
VIII. — de Mad. la Marquise de **, à Mad. du *Montier* sa Mere, pour lui proposer un Mariage pour sa Sœur, 56
IX. — de *J. J. Rouss.*, à M. le Comte de **, nouvellm. marié à une Dame qui avoit du penchant à la jalousie, 57
X. — de Felicitation à un Ami qui venoit de se marier, 58
XI. — de *J. J. Rouss.* à M. *X*** nouvellement marié, ibid.
XII. — à M. le Comte de **, sur son second Mariage, 59
XIII. — de M. l'Abbé ** à M. de **, pour annoncer le Mariage de Mlle de *M***, ibid.
XIV. — de M. l'Abbé **, pour annoncer le Mariage de M. le Marquis de **, 60
XV. — à M. de **, qui venoit d'épouser une Demoiselle riche et aimable, ibid.

XVI. Lettre de M. **, pour annoncer à Mlle de ** le Mariage d'une des ses Amies, Pag. 61
XVII. — d'un Solitaire à un Ami qui venoit de se marier, ibid.
XVIII. — de M. ** à sa Sœur, sur son Mariage avec un de ses Amis, 62
XIX. — de M. C** à M. de **, qui alloit épouser une Demois. vertueuse et aimable, ibid.
XX. — du même à un Homme-d'esprit, d'Avignon, 63
XXI. — de M. de *V**, à une Parente de M. le Marquis de *Vilette*, au sujet du Mariage de celui-ci avec Mlle de *Varicourt*, ibid.

LETTRES MORALES, *Voy.* CONSEIL.

LETTRES CONTENANT DES NARRATIONS, NOUVELLES, ETC.

I. Lettre de la Princesse de *Ursins* au Marquis de *Torci*, renfermant le détail des disputes d'étiquette, 64
II. — d'un Etranger à M. **, où il marque les différens caractères des Personnes qu'il à vues dans une compagnie de Paris, 67
III. — du même, sur les entretiens des Cafés, 70
IV. — du même, sur un Géomètre, 72
V. — de *Racine* à *Boileau*, contenant le détail de la prise de Château-neuf, 74
VI. — au même (Victoire du Maréchal de *Luxembourg* à Nerwinde,) 76
VII. — à Mad. de **, pour lui annoncer l'abdication du Duc de Savoie, et le *Brutus* de *Voltaire*, 78
VIII. — de M. de *V** à Mlle de *Clermont*, renfermant la relation d'une Fête burlesque, 80
IX. — du même, sur les changemens opérés dans la Terre de Ferney, 82
X. — à M. *Linguet*, pour lui annoncer une opération de Chirurgie, très-cruelle, 83
XI. — de M. de *Kerguelen*, sur les Colonies Angloises, 85
XII. — du Maréchal de *Noailles* à *Louis XV*, 90
XIII. — d'un Correspondant de Paris à son Ami en Province, pour lui annoncer le jugement d'une cause intéressante, 91
XIV. — de *J. J. Rousseau* à M. *B***, pour lui annoncer son arrivée à Strasbourg, 93

LETTRES OBLIGEANTES.

I. Lettre de *Voiture* à Mad. la Marquise de *Rambouillet*, 94
II. — du même à M. le Comte de *Guiche*, ibid.

III. Lettre du même à M. le Comte d'*Avaux*, Ministre plénipotentiaire à Munster, Pag. 95
IV. — de M à Madame de **, 96
V. — de M. de *V*** à M. le Cardinal *Quirini*, ibid.
VI. — de M. le Présid. de *Montesquieu* à M. *Helvetius*, 97
VII. — de M. de *V*** à M. le Duc de *Bouillon*, qui avoit fait des Vers à sa louange, ibid.
VIII. — de Mad. de *Lambert* à M. de *Fénelon*, archevêque de Cambray, 98
IX. — de M. de *Voltaire* à l'Auteur du Drame d'*Henri IV*, ou la Réduction de Paris, 99
X. — à M. l'Abbé *Delille*, en lui envoyant des Vers au sujet de son Poëme des *Jardins*, ibid.
XI. Réponse de M. de *V*** à une Lettre obligeante qu'on lui avoit écrite au sujet d'*Alzire*, 101
XII. Lettre du même au même, ibid.
XIII. — à un Homme aimable, ibid.
XIV. XV. XVI. — de *Voltaire* à *Helvetius*, 102. 103. 104
XVII. — du même à M. d'*Aquin* de *Château-Lyon*, qui composoit alors la Feuille intitulée l'*Avant-Coureur*, 106
XVIII. XIX. — de l'Abbé de *Choisi* et de *Fléchier* au Comte de *Bussi*, sur sa réception à l'Academie, ibid. 107
XX. Réponse de *Fléchier* au P. *Bonteus*, Jésuite, qui lui avoit écrit une Lettre obligeante, 108
XXI. XXII. — de *J. B. Rousseau* à des Lettres obligeantes de M. le *Franc* de *Pompignan*, 109-110
XXIII. Lettre du même à M. *Riccoboni*, qui lui avoit écrit des choses flatteuses, ibid.
XXIV. — du même au célèbre Comédien *Baron*, 111
XXV. Réponse de *J. J. Rousseau* à M. *Watelet*, qui lui avoit écrit une Lettre obligeante, 113
XXVI. Lettre du même à M. de *Silhouette*, quand il eut quitté la place de Contrôleur-général, 113
XXVII. — du même à M. *Hume*, qui lui avoit offert une retraite dans sa maison d'Edimbourg, ibid.
XXVIII. Réponse à une Lettre obligeante de M. *B***, 114

LETTRES D'OFFRES DE SERVICES.

I. Lettre de M. l'Abbé de **, Prévôt du Chapitre de ** à M. l'Abbé de **, pour lui offrir une Prébende, 215
II. III. — de M. ** à M, pour lui offrir de faire ses commissions, ibid. 116
IV — à un Savant qui écrivoit l'Histoire d'une Province, ibid.
V. — Offre de Recommandation, ibid.

VI. Lettre de M. le Comte de ** à un Homme-de-Lettres, qui lui offroit de rechercher les papiers de sa Famille, Pag. 117
VII. — de M. l'Abbé de ** à M. *C***, ibid.
VIII. — d'un Académicien à un Homme-de-Lettres de Province, 118
IX. — Offre d'un Emploi, ibid.
X. — de M. de *Voltaire* à Mad. *Géoffrin*, qui étoit alors à la Cour du Roi de Pologne, pour la prier de s'intéresser auprès de ce Prince en faveur des Sirvens, 119
XI. Réponse du même à M. *Tabareau*, Directeur de la Poste de Lyon, qui lui avoit proposé M. *Poncet*, célèbre Sculpteur de Rome, 120
XII. Lettre de M. de *Maupertuis* à M. l'Abbé le *Blanc*, pour lui offrir des avantages à Berlin, ibid.

LETTRES DE REMERCIMENT POUR UN OUVRAGE DONNÉ.

I. Lettre d'un Homme-de-Lettres à M. *R***, qui lui avoit envoyé un Poëme sur la maladie Epizootique de 1776, 121
II. — à un Poëte, 122
III. — de M. de *V*** à M. l'Abbé *Aubert*, qui lui avoit envoyé ses Fables, ibid.
IV. — du Roi de Prusse à M. *Milon* de Liége, qui lui avoit envoyé des Vers, 123
V. — de M. de *Montesquieu* à M. *B***, Médecin qui lui avoit envoyé un Eloge en Vers, 124
VI. — de M. de *V*** à M. *Cailhava* d'*Estandoux*, auteur du *Tuteur dupé*, ibid.
VII. du même au P. *Vionnet*, Jésuite, qui lui avoit envoyé sa Tragédie de *Xercès*, ibid.
VIII. — du même à M. de *Maupertuis*, qui lui avoit envoyé la Figure de la Terre déterminée, 125
IX. — du même à M. de *Ximènes*, qui lui avoit envoyé une Traduction de la septiéme Elégie d'Ovide, 126
X. Lettre de M. le Chevalier de *Thomassin* au Roi de Prusse, en lui envoyant un *Discours* pour prouver que les Lettres n'amollissent point le courage, 127
Réponse du Roi de Prusse, ibid.
XI. Lettre du Roi de Pologne à M. *M***, au sujet de *Bélisaire*, 128
XII. — à un Professeur de Mathématiques, pour un de ses Disciples, ibid.
XIII. — de M. de *V*** à M. de *Furcy*, qui lui avoit envoyé un Recueil de petits morceaux de Musique, 129

XIV. Lettre du même à M. du *Verger*, Gentilhomme du Roi de Pologne, Pag. 129
XV. — du même à M. *Selis*, Professeur au Collége de Louis-le-Grand, qui lui avoit envoyé sa Traduction de *Perse*, ibid.
XVI. — du même au Rédacteur du Secrétaire du *Parnasse*, 130
XVII. XVIII. — de MM. d'*Alembert* et *Marmontel* à M. le Baron d'*Espagnac*, auteur de l'Histoire du Maréchal de *Saxe*, ibid. 131
XIX. — de *J. B. Rousseau* à M. le *Franc*, pour le remercier de la Tragédie de *Didon*, ibid.
XX. — de M. de *V*** à M. *Blanchet*, auteur du Livre de l'art. du Chant, 133
XXI. — du même à M. de la *Fargue*, qui lui avoit adressé des Vers, ibid,
XXII. — du même à M. de la *Harpe*, pour le remercier de la Tragédie de *Warwick*, ibid.
XXIII — du même à M. *Noverre*, pour le remercier de son Livre *intitulé*, Lettres sur la Danse et les Ballets, 134
XXIV. — de *J. J. Rousseau*, au sujet du Dictionnaire Philosophique, et sur les Ouvrages de M. de *Buffon*, 135
XXV. — de M. *Godeau* à *Scuderi*, qui lui avoit ecrit des choses flatteuses en le remerciant du don de ses Poësies, 136
XXVI. XXVII. Lettres de remercîment de MM. de *Fénelon* et *Bussuet* à M. *Santeuil*, 137
XXVIII. — de *J. B. Rousseau* à M. *Riccoboni*, 139
XXIX. XXX. — de *J. J. Rousseau* à M. de *Chamfort*, qui lui avoit envoyé des pieces de sa composition, 140
XXXI. du même à M. *Hirzel*, auteur du *Socrate Rustique*, 141
XXXII. Réponse du même à M. *Roucher*, qui lui avoit envoyé une Lettre et une Ode, 142

LETTRES PLAISANTES ET FACETIEUSES.

I. Lettre du Comte de *Gramont* à Monseigneur le Duc de *Berri*, pour apprendre à S. M. combien son absence réjouit les restes du Gibier du canton, 143
II. — d'un Philosophe François à un Métaphysicien Allemand, Doyen des Philosophes de Goettingen, 145.

III. Réponse de M. de *V*** à M. de *Maupertuis*, qui l'avoit menacé de tirer vengeance de ses satyres, Pag. 145
IV. du même à M. *Formey*, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin, 148
V. — du même à M. l'Intendant de Lyon, pour le prier de faire rendre au Commis d'un Juif ses effets confisqués à la Douane, 149
VI. — de l'Abbé de *Chaulieu* à Mad. la Duchesse de *Bouillon*, qui se faisoit un jeu de le plaisanter sur ses infirmités, 150

PRÉSENT DONNÉ OU REÇU.

I. Lettre de l'Abbé de *Chaulieu*, en envoyant de l'huile d'Aix, 151
II. — de *St. Evremond*, en envoyant des Pêches. ibid.
III. — à une Religieuse, en lui envoyant des Médailles et des Reliquaires, 152
IV. — d'un Ami à un Ami, en lui envoyant un Bouquet, ibid.
Réponse, ibid.
V. — à un Ami de Marseille, qui avoit envoyé du Café de Moka, 153
VI. Lettre à M. l'Abbé **, en lui envoyant une Ecritoire, ibid.
Réponse, ibid.
VII. — du Chevalier d'*Her...* à Mad. de *V***, en lui envoyant un Maure et un Singe, 154
VIII. — de M. de *V*** à M. *Mezière*, Peintre, qui lui avoit envoyé une Allégorie relative à cet Homme célèbre, 155
IX. — à Mad. des *Houlières*, en lui envoyant un Remède contre la Migraine, ibid.
X. — de *J. J. Rousseau* à Mad. d'*Az...*, qui lui avoit envoyé l'Estampe encadré de son Portrait, avec des Vers de son Mari au-dessous, 156
XI. — du même à Mlle d'*Ivernois*, en lui envoyant pour présent des nôces un Lacet que *Rousseau* lui-même avoit tressé, ibid.
XII. — de M. de *V*** au Directeur de l'Académie de Petersbourg, qui lui avoit envoyé de la part de l'*Impératrice* une Médaille frappée à l'occasion de la Paix avec la Porte, 157
XIII. — de *J. B. Rousseau* à M. *Aveid*, Peintre du Roi, pour le remercier de son Portrait, ibid.

XIV. Lettre du même à M. *Titon* du *Tillet*, pour le remercier de deux Estampes, Pag. 158
XV. — d'un Poëte retiré en Campagne, à une Dame de ses voisines, en lui envoyant une hure de Sanglier, 159
XVI. à Mlle **, en lui envoyant une Pâté de Sanglier, ibid.
XVII. — de remerciment à Mad. l'Abbesse de **, qui avoit envoyé du Fruit, 160
XVIII. — à M. l'Abbé **, en lui envoyant un Cachet, ibid.

LETTRES DE RECOMMANDATION.

I. Lettre de *Voiture* à M. de *Chavigny*, 161
II. — du Chevalier d'*Her*... à Mad. de **, ibid.
III. — d'un Ami à un Ami, pour recommander ses affaires, 162
IV. — d'un Roi à une Princesse sa sœur, pour lui recommander un Poëte célèbre, 163
V. — de M. de *Montesquieu* à M. *Cerati*, ibid.
VI. — du même à un autre Savant, ibid.
VII. — de Mad. la Comtesse de la *Suze*, à M. le Marquis de *Créqui*, pour lui recommander un Gentilhomme condamné à une peine infamante, 164
VIII. Réponse de *Racine* à *Boileau*, qui lui avoit recommandé M. *Manchon* son beau-frere, ibid.
IX. Lettre de M. de *V*** à M. d'*Alembert*, pour lui recommander M. *Poncet*, célèbre Sculpteur, 165
X. — d'un Philosophe célèbre à M. *Loiseau* de *Mauléon*, Avocat, pour lui recommander l'affaire d'un de ses Amis, ibid.
XI. — de M. *C*** à M. l'Abbé ** à Rome, pour lui recommander un jeune Peintre, 166
XII — de Mlle de *Lenclos* à *St. Evremond*, ibid.
XIII — de Mad. ** à Mad. **, ibid.
XIV. — de M. l'Evêque de ** à M. le Comte de **, qui lui avoit demandé un Bénéfice pour M. l'Abbé **, 167
XV. — de recommandation à un Médecin pour un Apothicaire, ibid.
XVI. Réponse de Mad. de *Lambert*, à qui on avoit recommandé un Gentilhomme, 168
XVII. Lettre de recommandation pour un Homme qui avoit un Procès, 169
XVIII. XIX. Réponses à Lettres de recommandation, ibid. 170

XX. Lettre de recommandation de l'Abbé de la Trappe à un Magistrat pour un de ses Amis, Pag. 170
XXI. XXII. — de recommandation à un premier-Président, 171
XXIII. — de Mad. la Marquise de *Simiane* à M. l'Intendant de Provence, pour lui recommander un ancien Serviteur de son Pere, dont le Fils avoit été condamné aux Galères, 172
XXIV. — de Mad. de ** à une Supérieure de Couvent, pour lui recommander une jeune Demoiselle, 173
XXV — de M. d'*Ussé* à *J. B. Rousseau*, pour lui recommander un particulier, ibid.
Réponse, qui dévoile une équivoque plaisante, 174
XXVI. Lettre de recommandation en faveur d'un Gentilhomme pauvre, 175
Réponse, ibid.
XXVII. Lettre à Mad. la Présidente d'*O***, pour lui recommander un Procès, 176
XXVIII. — le *Scarron* au Duc de *Retz*, pour lui recommander un Gentilhomme qui s'étoit battu en duel, ibid.

LETTRES POUR MOTIVER UN REFUS.

I. Lettre d'un Ecclésiastique au Cardinal de *Richelieu*, qui vouloit le nommer à un Evêché, 177
II. — d'un Pere à son Fils, pour le dispenser d'aller à une Thèse, 178
III. — d'un Homme-de-Lettres de Province, qui refusoit d'aller habiter Paris, 179
IV. — du Maréchal de *Muy* à *Louis XV*, qui vouloit le faire entrer dans le Ministére, 180
V. Réponse d'un Académicien de Paris, à un Homme-de-Lettres de Province, qui demandoit une place dans la Capitale, ibid.
VI. VII. VIII. Réponses à des Emprunteurs, 181, 182
IX Réponse du Vicomte d'*Orte*, Commandant de Baïonne, à *Charles IX*, qui lui avoit ordonné de faire massacrer les Protestans, 183
X. Lettre d'un vieux Militaire à un Ministre, pour le prier de le dispenser de remplir la place de Maire, ibid.
XI. — du même, pour demander qu'on lui permette de donner sa démission, 184
XII. — de *J. B. Rousseau* à M. le Baron de **, pour le prier de refuser l'argent que des particuliers vouloient lui donner, 185
XIII. — d'un Maître-de Pension à un Ami, qui demandoit une place dans sa maison, 186

XIV. Réponse d'un Religieux, Homme-de-Lettres, à un Supérieur-Général qui lui offroit une Supériorité, Pag. 187
XV. — du Revérend Pere *R. B.* à M. de **, qui demandoit une place dans son Ordre pour un Jeune-homme, 188
XVI. — de M. l'Abbé de ** à un Evêque qui l'avoit nommé Professeur de Théologie dans son Séminaire, 189
XVII. Lettre à M. **, qui demandoit du Vin de Côte-rôtie, ibid.
XVIII. Réponse à une personne qui invitoit un de ses Amis à revoir sa Patrie, ibid.
XIX. Lettre de *J. J. Rousseau* à M. le Marquis de *Mirabeau*, qui lui avoit offert une retraite dans ses Terres, 190
XX. — du même à Mad. la *M*** de **, 191
XXI. — du même au Général *Conway*, qui lui avoit obtenu une Pension du Roi d'Angleterre, laquelle il refusoit, 192

LETTRES DE REMERCIMENT.

I. Lettre de M. l'Abbé ** à Monseigneur l'Archevêque de **, qui lui avoit donné un Bénéfice, 193
II. — de *Corneille* à *St. Evremond* pour le remercier de ce qu'il lui avoit donné son suffrage pour sa maniére tragique, 194
Réponse de *St. Evremond*, ibid.
III. Lettre de *Boileau* à *Racine*, qui avoit procuré un Bénéfice à son Frere l'Abbé *Boileau*, 195
IV. — de M. de *V*** à l'Abbé de *Chaulieu*, qui lui avoit donné des conseils sur un de ses Ouvrages, 196
V. — du même à M. de la *Tourette*, Directeur de l'Académie de Lyon, qui avoit engagé M. *Poncet* à aller à Ferney pour faire en marbre le buste de M. de *Voltaire*, 197
VI. — du même à M. *Poncet*, etc. ibid.
VII. — de la Reine *Marie*, Epouse de *Jaques II*, Roi d'Angleterre, au Roi *Louis XIV*, 198
VIII. — d'un Militaire à un Ministre de la Guerre, qui l'avoit nommé Gouverneur de **, 199
IX. — de M. de *Voltaire* à M. la *Borde*, qui lui avoit proposée de remettre en musique son Opéra de *Pandore*, ibid.
X. — d'un Financier de Province à un Fermier-Général, qui lui avoit procuré un nouvel Emploi, 200
XI. — de M. de la *Bruyére* à M. le Comte de *Bussi*, 201

XII. Lettre d'un Grand à un Homme auquel il avoit procuré une Place, Pag. 201
XIII. — d'un Homme qui avoit fait une action généreuse, ibid.
XIV. — de remercîment de M. de *V*** au Roi *Stanislas*, 202
XV. — d'un jeune Littérateur à un Journaliste célèbre, 203
XVI. — de *Furetière* à M. *Renaudot*, Médecin de la Faculté de Paris, qui l'avoit traité dans une maladie, ibid.
Réponse de M. *Renaudot*, 204
XVII. Lettre de l'Impératrice de Russie à l'Académie de Berlin, 205
XVIII. — de remercîment à un Protecteur, 206
XIX. — d'un Littérateur à l'auteur de la Tragédie de *C***, ibid.
XX. — de M. *C*** à M. *Linguet* sur son Traité des Canaux navigables, 207
XXI. — des Habitans de Marolles à M. de *Meillan*, Intendant du Hainault, ibid.
XXII. — de remercîment de M. de *V*** au Pape *Benoît XIV*, qui lui avoit envoyé des Médailles, 208
XXIII. du Comte de *Bussi* à Mad. la Marquise de *T***, pour la remercier des bontés qu'elle avoit pour Mad. de *Bussi*, ibid.
XXIV. — de M. *G** à un Jésuite, qui lui avoit envoyé une Harangue de Collége, 209
XXV. — de M. le Maréchal de *Tallard* à Mad. de *Maintenon*, ibid.
XXVI. — de *Racine* à M. le Prince de *Condé*, qui lui faisoit donner tous les ans quittance de la Paulette, etc. 210
XXVII. — de Mad. de *Coulanges* à Mad de *Grignan*, qui lui avoit procuré un bon Médecin, ibid.
XXVIII. — du Cardinal *Alberoni* à M. de *Voltaire*, qui avoit parlé de lui avec éloge dans l'Histoire de *Charles XII*, Roi de Suède, 211
Réponse de M. de *Voltaire*, ibid.
XXIX. — à une Lettre de remercîment de M. ** à M. **, 212
XXX. XXXI. Lettres du même, ibid.
XXXII. Lettre du Roi de Prusse à M. de *Domaschnew*, Directeur de l'Académie de Pétersbourg, sur son aggrégation à cette Compagnie, 213
XXXIII. — de M. de *V*** à M. *M***, auteur d'une Ode à sa louange, 214
XXXIV. — de remercîment et de recommandation à une Religieuse, ibid.
XXXV. Réponse à une Lettre de remercîment, 215

XXXVI. XXXVII. XXXVIII. Lettres de remerciment à un Instituteur distingué, Pag. 215, 216
XXXIX. Réponse de *J. B. Rousseau* à une Lettre de remerciment du célèbre Comédien *Baron*, ibid.
XL. Lettre de *Fontenelle* au Roi *Stanislas*, qui l'avoit fait recevoir de l'Académie de Nanci, 217
Réponse du Roi *Stanislas*, ibid.
XLI. Lettre de *Voltaire* au Roi de Prusse, qui lui avoit envoyé de la Porcelaine, ibid.
XLII. — du même à M. *Messance*, qui lui avoit envoyé un Traité sur les probabilités de la durée de la vie, 218
XLIII. de *J. B. Rousseau* à M. *Boutet*, qui ayant appris sa maladie, venoit de lui envoyer de l'argent, 219
XLIV. — de remerciment pour des conseils donnés, ibid.
XLV. Réponse d'un Homme-de-Lettres à M. **, qui le remercioit des éloges qu'il lui avoit donnés, 220
XLVI. — d'un Littérateur célèbre de Paris, à une Lettre de remerciment de M. *C***, ibid.
XLVII. XLVIII. Lettres de M. de *V*** à M. de *Parcieux*, pour le remercier de son Mémoire sur son Projet d'amener la Riviére d'Yvette à Paris, 221
XLIX. — d'un Ami à un Ami, 222
L. — de Mad. du *Bocage* à Mylord *Chesterfield*, 223
LI. — de *J. J. Rousseau* à M. *Vernes*, ibid.
LII. — du même à M. le Général *Conway*, qui lui avoit obtenu une gratification du Roi d'Angleterre, 224
LIII. — du même au Lord **, 225
LIV. — du même à M. le Duc de *Graffion*, qui avoit obtenu la modération de quelques droits exigés par la Douane, ibid.
LV. — du même à M. *Granville*, son voisin de Campagne, qui lui faisoit de petits cateaux, 226

LETTRES DE REPROCHES.

I. Lettre de *J. J. Rousseau* à M. *Diderot*, 227
II. — de M. de la *Condamine* à l'Auteur d'un Voyage de Londres, 229
III. Réponse du Duc de *Noailles*, à une Lettre de reproches de l'Evêque de Chalons, son oncle, 230
IV. Lettre de M. l'Abbé *C*** à un Ami, en réponse à une Lettre de reproches, 231
V. — à un ancien Ami, 232
VI. — de Mlle de *Scuderi* au Comte de *Bussi*, 233
VII. — d'un Homme auquel on avoit prêté des propos injurieux contre un de ses Amis, ibid.

VIII. Lettre du Comte de *Bussi* au Comte de *Coligni*, Pag. 234
IX. — de Mad. la Duchesse du *Maine* à M. de *Lamotte*, qui refusoit de lui envoyer des Vers, 235
X. — à un mauvais Payeur, ibid.
XI. Réponse à une Personne qui se plaignoit que les plaisirs du Carnaval l'avoient fait oublier, ibid.
XII. — à une Lettre de reproches, 236
XIII. Lettre de M. de *V*** à M. de la *Marre*, au sujet de l'édition qu'il avoit donnée de la Tragédie de la *Mort de César*, 237
XIV. — de M. l'Abbé de *Chaulieu* à Mad. la Duchesse de **, ibid.
XV. — d'une Mere à son fils, en l'éloignant de Paris, 238
XVI. — d'une Demois. Pénitente à un Séducteur, 239
XVII. — de *J. B. Rousseau* à des Libraires de Roterdam, qui l'imprimoient malgré lui, 240
XVIII. — de M. l'Abbé ** à un mauvais-Plaisant, qui lui reprochoit d'être triste, 242
XIX. — de M. de *Lamotte* à Mad. de *Lambert*, qui lui avoit reproché de n'admettre dans les Femmes que de l'imagination, ibid.
XX. — de M. de *V*** à M. *Horace Walpole*, pour répondre aux reproches qu'on lui a faits au sujet de *Shakespear*, 243
XXI. — du même à un Académicien, où il répond aux reproches faits au sujet de ses Commentaires sur *Corneille*, 244
XXII. — de *J. J. Rousseau* à M. *Guis*, qui lui avoit appris les propos du Public au sujet de sa brouillerie avec M. *Hume*, 245

RETRACTATION, *Voyez* EXCUSE.

LETTRES POUR REPROCHER OU POUR EXCUSER LE SILENCE.

I. Lettre d'un Ami à un Ami, 247
II. — du Révérend Pere ** à un de ses Amis, ibid.
III. IV. — de M. ** à un de ses Amis, 248
V. — du Comte de *Bussi* à la Comtesse de *Fiesque*, 249
VI. — d'un Ami à un Ami, ibid.
VII. Réponse, 250
VIII. IX. — à Lettres où l'on reprochoit le silence, ibid. 251
X. Lettre d'un Homme-de-Lettres à M. C**, ibid.
XI. — du Comte de *Bussi* à Mad. la Marquise d'*Huméres*, ibid.
XII. du même à M. de *M***, ibid.
XIII. — du P. *Bouhours* au Comte de *Bussi*, ibid.

XIV. XV. Réponses à Lettres où l'on excusoit le silence, Pag. 252. 253
XVI. — à une Lettre où l'on reprochoit un style trop laconique, ibid.
XVII. Lettre de *J. J. Rousseau* à Mylord Maréchal, 254
XVIII. — du même au même, après sa brouillerie avec M. *Hume*, 255
XIX. — de Mad. la Comtesse du *Plessis* à M. de *Bussi*, 256
XX. Réponse de la *Fontaine* à *Racine*, qui s'étoit plaint qu'il lui cachoit les fruits de sa plume, ibid.
XXI. Lettre à un Ami Homme-de Lettres, 259
XXII. Réponse, ibid.
XXIII. Autre Réponse, 260

LETTRES CONTENANT DES RELATIONS FAMILIERES DE VOYAGES.

I. Lettre de la *Fontaine* à son Epouse, renfermant de narrations enjouées d'un Voyage à Tours, 260
II. — de *Racine* à la *Fontaine*, (Détails plaisans d'un Voyage de Paris à Usez,) 265
III. — du même à M. le *Vasseur*, sur un petit Voyage à Nîmes, 269
IV. — de la Marquise de ** à Mad. du *Montier* (Récit d'un Voyage de la Reine de Sardaigne,) 270
V. — de Mad. du *Bocage* à sa Sœur:
1. Détail sur le Carnaval de Rome, 273
2. Des Prédicateurs Italiens, 274
3. Du Théâtre de Parme, 275
4. Détails sur Marseille et Avignon, ibid.

Fin de la Table du Tome II et dernier.